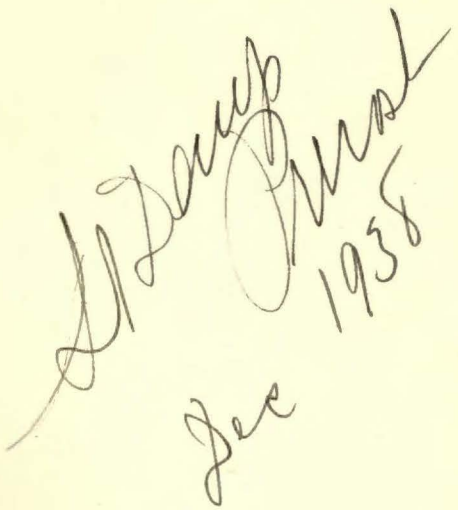
HERMAS BASTIEN

OLIVAR ASSELIN

...la grandeur d'Asselin en face de la petitesse de son temps

Éditions
Bernard Valiquette
Montréal


Dec 1938

OLIVAR ASSELIN

Du même auteur

Les Eaux grises, poèmes.

Les Energies rédemptrices, (épuisé).

Essai sur la psychologie religieuse de William James, (thèse de doctorat en philosophie; hors commerce).

Itinéraires philosophiques.

La Défense de l'intelligence, (épuisé).

Témoignages.

Conditions de notre destin national.

L'Enseignement de la philosophie au Canada français.

Le Bilinguisme au Canada.

Tous droits réservés, Ottawa, 1938.

HERMAS BASTIEN

OLIVAR ASSELIN

...la grandeur d'Asselin en face de la petitesse de son temps.

Éditions Bernard Valiquette
Montréal

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER TEINTÉ, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS À LA PRESSE DE 1 À 25 ET PARAPHÉS PAR L'AUTEUR.

INTRODUCTION

> "Les esprits pénétrants et vrais sont bien embarrassés de leur rôle en ce monde. S'ils disent ce qu'ils voient et ce qui est, ils passent aisément pour méchants."
>
> Sainte-Beuve

J'écris pour moi et pour vous. Pour vous qui serez émus d'amitié ou crispés de colère. Pour moi qui vous montrerai comme il fut grand, en vous dévoilant la petitesse de son temps et la myopie de ses contemporains. Un livre vivant, désagréable pour les coeurs pharisaïques et pour les coeurs pacifiques.

Des lecteurs s'inquiètent-ils de mon intention? Je veux tout simplement l'honorer. Pour Olivar Asselin, on ne demande pas justice. Des hommes de sa taille se défendent eux-mêmes. Nunc defunctus, adhuc loquitur. *La sincérité leur permet de porter seuls le fardeau des mesquineries niaises, des racontars intéressés, des médisances pieuses et des*

calomnies dévotes dont on les accable. Le rosaire de leurs bonnes oeuvres et la chaîne de leurs péchés, ils les portent en leur conscience, les unes enluminées par le désintéressement, les autres atténués par la repentance chrétienne, et, au jour du jugement, Dieu sait bien s'y reconnaître. Certes, les hommes sont moins lucides; les natures complexes et tourmentées les déroutent. Qu'y peuvent comprendre ceux qui ne savent discerner la paille du grain? Et les ânes, prétentieux porteurs de reliques? D'une vie intense et passionnée, forte et sobre, avec un arrière-plan de mélancolie, de sévérité et de rudesse, les hommes ne discernent que l'aspérité extérieure.

La mission d'Olivar Asselin, comme celles de Léon Bloy et d'Edouard Drumont, ne fut pas de vaincre. Elle fut d'agir en témoin et en garde-fou. En témoin d'une vérité qui eût pu et qui peut encore nous revigorer, car son oeuvre reste à parachever. En garde-fou dont nous avons le plus pressant besoin, tant nous fascinent les idoles de la caverne et du forum. Les principes qu'il a défendus, il faudrait qu'ils fussent repris, mais par toute une équipe. L'heure presse qu'ils guident notre marche à l'étoile. Equipe qui croirait utile de vouer son labeur à la réfection de notre vie, à l'exhaussement de notre pensée, à la réalisation du rêve de notre jeunesse. Son exemple a pleine valeur pour

les jeunes. Pour les aînés aussi, se souvenant que naguère leurs rêves eurent des ailes. Sa vie ne s'est point close sous le signe de la victoire. Des combats dépassent la durée d'une vie humaine. Un triomphe même partiel eût exigé que son temps fût moins morne et ses pairs moins stupides. Avant de mourir, il a testé, comme le légionnaire antique qui pouvait écrire ses dernières volontés sur son bouclier, avec son doigt trempé dans le sang; rutilantibus sanguine litteris. *On peut lire en filigrane, dans la texture de la vie d'Olivar Asselin, les grandes idées qui donnent un sens à son existence. Je voudrais que ce testament, écrit avec le sang rouge de l'enthousiasme juvénile et le sang noir de l'homme que la vie a parfois déçu jusqu'à l'os, apparût par transparence.*

Tu ne trouveras pas ici, Lecteur, une biographie au sens strict des manuels. Pour être définitive, une biographie d'Olivar Asselin exigera un recul très considérable. Peu de dates. Les dates ponctuent les étapes de l'arrivisme vainqueur et cet arrivisme qui stérilise la pensée, Asselin ne l'a point connu. La franchise, voilà la frappe du visionnaire et de l'apôtre. La valeur de son message se comprend à l'intuition de son époque dont ses écrits, comme autant de fusées, illuminèrent l'obscurité hâtive et la déliquescence nationale. A des juges plus téméraires qui n'ont pas attendu son départ pour entre-

prendre leur besogne de démolition, je laisse le soin d'articuler les vaines et infructueuses restrictions.

Il suffit, pour l'admirer, d'interpréter sa vie en suivant le sillage de son activité et à la lumière des événements auxquels il a été mêlé. Son époque, qui en fut une de fléchissement, explique les réactions véhémentes de son tempérament émotif. Olivar Asselin a frappé d'estoc et de taille. Les combats qu'il a menés conservent leur réelle opportunité, s'il existe encore des crétins comme ceux qu'il a houspillés, si les ténèbres qu'il a cru chasser se reforment dérechef à l'horizon, si les préjugés persistent ou renaissent qu'il a crevés de sa plume, ainsi que des bulles de savon.

Je te dois un dernier aveu, Lecteur. Affaire de tempérament, je veux te parler un langage direct. Ni chuchotement. Ni sourdine. Si tu crois que le "bongarçonisme" est ma devise, prête ce livre à ton ami. Permets, si tu le gardes et le lis, que je te parle en frère. La fraternité de la souffrance et de l'inquiétude exige tout de même un peu de franchise. Tu souffres sans le savoir? — Avantage de la résignation. Tu ignores pourquoi tu souffres?— Bienfait de l'incuriosité. L'idéal qu'Asselin a prêché, notre peuple s'en éloigne. De là son insécurité. Les insuffisances qu'il a stigmatisées et qui persistent, les tartufferies qu'il a dénoncées et qui

se propagent, les restaurations qu'il a souhaitées et qui tardent, te permettront de mesurer ton mal. Tu pourras guérir, si tu le veux. Si tu apprécies le rôle qu'a joué un grand vivant parmi les siens qui ne l'ont point reconnu, tu appelleras du fond de ta détresse la reprise de l'oeuvre qu'il n'a qu'amorcée et la réapparition d'un chevalier aussi valeureux.

Le poète de La Princesse lointaine *a dit:*

"En croyant à des fleurs, souvent on les fait naître!"

Peut-être l'admiration plus consciente d'Olivar Asselin fera-t-elle poindre quelques fleurs de l'héroïsme dont il a donné l'exemple vibrant et crâne.

Olivar Asselin

BIOGRAPHIE

"Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit!..."
"Tant il est vrai qu'une certaine force occulte broie les destinées humaines!..."
LUCRÈCE.

Olivar Asselin naquit à Saint-Hilarion, le 8 novembre 1874. Au temps des calèches, le comté de Charlevoix ignorait le chemin de fer, l'électricité et les stations balnéaires. Du reste de l'univers, il était séparé par deux infinis: le fleuve Saint-Laurent, entonnoir de la mer océane, et la plaine ascendante du pays de Maria Chapdelaine. Et remarquez que Saint-Hilarion se trouve en arrière de Saint-Urbain et même de Sainte-Agnès! C'est là qu'au dix-neuvième siècle on cultivait comme au temps de Virgile. Les paysans, pour qui la terre lésinait, devenaient artisans. L'impérieuse néces-

sité le commandait à une paysannerie qui devait trouver sur la ferme tout ce qu'il faut pour vivre: nourriture, vêtement, abri. L'ancêtre laissait la pioche pour le mousquet; ses descendants passaient de la charrue à l'enclume, à la hache, au rabot, à l'alène. Telle dextérité atténuait la pauvreté; elle adoucissait l'âpreté d'une agriculture primitive sur une glèbe revêche. Les échanges, dans une société communautaire, se limitaient au minimum. Si chacun, par son adresse, tâchait de pourvoir à ses besoins personnels, les métiers étaient néanmoins multiples: charpentier, forgeron, voiturier, tanneur, chasseur, trappeur, valet de ferme, scieur de long, flotteur de cages, bûcheron. Leurs conditions de vie faisaient de ces terriens une race de violents, de hasardeux et de forts. De prolifiques aussi, qui croyaient à la revanche des berceaux. Hélas! l'exode des nôtres vers les Etats-Unis décimait le pullulement. La maternité généreuse multipliait les enfants; l'émigration en masse nous arrachait des familles entières. Le comté de Charlevoix vit la théorie des pèlerins allant nord-sud. Evacuation, comme devant l'invasion, l'invasion de la misère. Course au mirage, au mirage des filatures américaines.

Perché sur les montagnes, Saint-Hilarion l'emportait sur maints autres bourgs du comté, par son site enchanteur. Quand Olivar Asselin en

descendit pour aller vivre son enfance à Sainte-Flavie, il était déjà marqué par l'influence du milieu. Il en emportait des caractères définis et le goût des attitudes tranchées: la nostalgie de l'air roborifiant des sommets qui manqua tant au rude citadin; la passion des larges horizons, à lui qui trouva tant d'étroitesse dans l'esprit et le coeur de ses compatriotes; le désir de la lumière qui permet de courir sus à l'obstacle; l'horreur des recoins sombres, au paysage comme au coeur des hommes, où prolifèrent les dissimulations ainsi que les reptiles dans les cavités des rocs; la démarche abrupte et saccadée, persévérante et vive des paysans montagnards habitués aux sentiers que cachent les surgeons des souches moussues; l'ambition de dominer, en s'élevant tout seul, non pour le plaisir de l'arrogance mais pour la joie de voir plus loin que les autres et de le dire; le dessein secret d'être le pic hardi qui accentue la dentelure des monts...

Tels caractères, que dévoilent les zigzags de sa vie, se trouvaient latents chez le gosse qui partit, un jour, pour le séminaire. Où son père l'envoyait-il étudier? A Québec? — Non pas. Droit en face, à Rimouski. Il n'y fit qu'une partie de ses études secondaires. "J'y étudiai assez peu", a-t-il avoué plus tard. C'était un petit homme pâle et fluet, aux lèvres minces et moqueuses que surplombait un nez trop long et fureteur, aux yeux pétillants

et expressifs de malice narquoise; faciès de paysan racé, ambré par le soleil et l'hérédité, dont la langue déjà acérée traduisait la pétulance de l'esprit. Toujours remuant, ce collégien, drôlement vêtu, devint vite le chef de quelques camarades d'élection. A la vérité, il n'était pas comme les autres. Sa personnalité intriguante en faisait un être à part. Parce qu'il marchait du talon et qu'il avait l'allure virile, les internes surnommèrent ce jeune chef de file: le Petit Caporal.

Olivar Asselin se dégoûta vite de l'internat. Il y a de quoi pour une nature d'élite. Comment ne se rebifferait pas l'éphèbe qu'offensent les castes du pensionnat? Sa santé, extrêmement délicate, parut souffrir, et des études qui lui étaient pourtant faciles et de la discipline qui ne l'asservissait certes pas. Il n'était pas un bourreau de travail, de ces collégiens dont la constance muette devant l'effort donne l'impression du boeuf qui traîne la charrue dans un guéret mal essouché, malgré la pluie, malgré la boue, malgré la froidure. C'était un levraut qui prend le temps de gambader, de muser et de flairer d'où vient le vent. La discipline n'était pas pour lui un commandement divin qui inspire ou la foi du charbonnier ou la docilité accommodante du pharisien. Elle était plutôt la règle à laquelle on obéit ou désobéit, mais en restant, dans chaque cas, franchement comptable de son acte.

Etudes et discipline affectèrent donc la santé du collégien à travers son tempérament et son caractère. L'atmosphère des dortoirs moites d'haleine et des salles surchauffées devait empoisonner ce paysan, ivre d'espace. Sa spontanéité déjà abhorrait la contrainte. Il voyait trop clair pour ne pas discerner la superficialité des règlements et l'étiage moyen de ses condisciples. Les intelligents comprennent à mi-mot. Les émotifs ont l'intuition des vrais mobiles qu'on croit celer. Quoi qu'il en soit, un avis du médecin fut suffisant pour lui valoir la permission d'avoir chambre et pension au village. Il logea chez la Mère Sirois, où l'avaient précédé un galopin de Sainte-Flavie, Louis Voyer, Willy Lapalme et Frédéric Pelletier, deux Franco-Américains authentiques. A proximité de la pension habitait John Morran, orphelin élevé par l'avocat J.-N. Pouliot. Le sixième affidé au groupe de la Mère Sirois était Joseph Gauvreau qui, lui, vivait avec sa famille. Les six amis allaient au Séminaire et en revenaient ensemble. S'ils prenaient parfois le chemin des écoliers, les copains, pour rattraper le temps perdu, allongeaient les enjambées ou couraient. Les six camarades étaient très liés. Une amitié solide devait entre Asselin et Gauvreau durer jusqu'à la fin. Tous, hormis Gauvreau, eurent le même destin; ils écourtèrent leurs études et partirent pour les Etats-Unis aux envi-

rons de 1890. Le goût de l'aventure, le besoin de l'indépendance, l'influence d'une affection réciproque firent d'Asselin un émigré. Lapalme et Pelletier, les deux Yankees qui vantaient leur patrie comme un Eldorado, influèrent fort sur sa décision.

Ils végétèrent tous, excepté Asselin qui, après dix années de lutte, réussit à émerger. A dix-sept ans, dans une ville industrielle américaine, il entre dans une épicerie. Il demande au patron un emploi, histoire de gagner sa vie, car il est sans le sou. Il y demeure une semaine, s'initiant à l'art de débiter des conserves et de vendre de la mélasse. Un samedi soir, le propriétaire lui apprend, avec un sourire de mépris, que décidément il n'est point fait pour ce métier. Le souvenir de cette expérience, à vingt-cinq ans de distance, faisait encore mal au coeur d'Asselin. On devine combien de champs d'action il a parcourus, combien de milieux divers il a traversés dans la république voisine. Porteur d'eau dans une filature, le voici bientôt en charge d'un métier à tisser. L'apprenti tisserand, un jour, a une distraction. La bobine tombe; le fil est cassé. C'est l'unique aventure de sa vie qu'il ne put expliquer. Elle lui vaut de quitter la manufacture. Les plus humbles besognes, comme les dures angoisses, ne le terrassent point. Au Cercle Saint-Joseph de Fall River "où la principale distraction intellectuelle de la jeunesse consistait à répéter les drames espagnols et à pratiquer la corde raide", il met la main, pour la première fois, sur des journaux de France, c'est-à-dire vivants. Il conçoit la vague ambition de se tailler une place dans le journalisme parisien. Telle ambition de jeune homme est justifiable, car le petit émigé s'est instruit. Il ne manque pas de loisirs qu'il sait utiliser. Son instruction, il ne la doit pas à l'école de rang. Pas plus au Séminaire où il a appris les verbes déponents. Cet autodidacte la doit à ses lectures, à sa curiosité naturelle, à son intelligence native qu'il eut la rare fortune de nourrir de substantielles lectures: les classiques français et anglais. L'instinct guide parfois mieux qu'une empirique pédagogie. Rien de plus néfaste que le demi-humanisme. Celui-ci l'aurait peut-être atrophié à jamais. Des maîtres guidés par l'unique bonne volonté — source de mérites mais non de compétence — lui auraient enseigné un français médiocre. Donne-t-on plus que ce que l'on possède? Le petit ouvrier trouve seul les aliments intellectuels qu'il peut assimiler, que sa nature primesautière réclame, à laquelle n'aurait pas satisfait un programme standardisé. Au lieu, par exemple, d'entendre parler de Voltaire, de Montesquieu, de Montaigne, de Vauvenargues, de Rabelais, uniquement comme de tristes sires et non comme de maîtres écrivains, au lieu de les juger de l'extérieur,

à l'aide de jugements fabriqués par des gens qui ne les ont point lus, il les connaît directement, les apprécie de lui-même, en recueille tout le suc nourricier. Les notes biographiques des journaux disent qu'il troqua le fuseau contre la plume. C'est bien schématique. Il passa de la manufacture de coton à la manufacture de journaux, mais non sans transition. Ne le voit-on pas en 1897-98 principal d'une école du soir à Woonsocket? La chronique nous apprend que, dès 1893, il devint rédacteur au *Protecteur Canadien*, de Fall River, puis de 1895 à 1899, au *National*, de Lowell, au *Jean Baptiste*, de Pawtucket et à *La Tribune*, de Woonsocket. Le finaud s'est sans doute dit qu'avant de conquérir le journalisme parisien, il pourrait commencer par être journaliste franco-américain. Les camarades qui le surnommèrent le Petit Caporal ne crurent pas dire si juste; en 1898-99, Asselin fut soldat dans l'armée américaine. Bien plus, il fit du recrutement à Woonsocket pendant la guerre hispano-américaine et, avec son régiment, il prit part, d'une façon assez pacifique d'ailleurs, à la campagne de Cuba. Son séjour aux Etats-Unis lui valut une série d'expériences qui le trempèrent. Il y apprit à connaître la vie telle qu'elle est, ou telle que la volonté la peut transformer. A la manufacture, au journal, à l'armée, il acquit le sens aigu du concret, qualité qui renforça le

réalisme qu'il hérita des gens frustes de chez nous. Mûri par la vie besogneuse, le voici en possession d'une culture bien au-dessus de la moyenne, supérieure à celle des confrères qui ont eu l'honneur de se rendre au bachot.

Sa patrie, il ne l'a pas oubliée en exil. Il en a suivi l'évolution des idées et la courbe de la politique. La presse canadienne l'a renseigné outre-frontière sur nos prétendus progrès. L'incessante venue des émigrants lui apportait le témoignage probant de notre anémie nationale. Depuis 1867, le glissement continu vers la déchéance sur la pente du crétinisme social, éducationnel et politique, pronostiquait déjà l'agonie d'une civilisation. L'optimisme des embaumeurs ajournait la réaction vitale. A l'émigration de notre jeunesse vers les Etats-Unis avait succédé le déplacement des ruraux vers les grands centres. Le premier mal décimait notre race; le second la bouleversait. Jadis composée de familles autonomes, notre nationalité tendait à devenir un peuple d'employés et de faubouriens. C'était alors qu'il eût fallu rénover notre système d'enseignement. On s'en garda bien. Il eût fallu aller vers la pensée française à sa source même, la France. Or, notre éducation tendait à nous en détourner. Nos ridicules bouderies provenaient de notre primarisme. Pour ne pas aimer la France éternelle, nous prenions comme prétextes

les gouvernements de la république et les préférences électorales de la nation française. Naguère, notre clergé avait chanté le *Te Deum* pour célébrer la chute de Napoléon, héritier des principes de 89. Les nombreux religieux français qu'expulsaient les lois républicaines se firent, chez nous, des agents de la francophobie, ou pour en faire, nos gens prirent prétexte de leur arrivée. Il fallait nous prémunir contre les radicalismes. Certes, l'on avait raison. En nous sevrant de la pensée française contemporaine où, si le poison coule à flots, le contre-poison surabonde, nous avions chance de nous revigorer, l'on nous fit grand dommage. Ce repliement sur nous-mêmes nous appauvrit. Croyant au patriotisme, nous versions dans l'indigénisme. Nos gens regardaient la France, qui les scandalisait, avec fierté quand même, mais comme des paysans regarderaient une famille où il y aurait une cascadeuse et une gourgandine. Chez l'élite, c'était comme des gens où il entre un peu d'envie, un peu de la jalousie du parent pauvre. Notre race avait commencé de capituler alors qu'elle était, au Canada, la majorité; au début du XXe siècle, les cagneux, les bancroches et les pieds-sales instaurent le régime dont notre nationalisme se contente et dont il clame sa joie exubérante dans des parades risibles aux yeux des hommes d'esprit, mais où

notre inconscience croit voir de bons effets sur le patriotisme.

Sur le plan social, la politique commençait de ne pas tenir compte de la doctrine juridique et de la doctrine sociale qui sont propres à notre race dont la clef de voûte est la famille. La politique cessa de se déduire du caractère de la population et du cadre géographique et économique dans lequel vit telle population. En oubliant la famille, la politique devait engendrer malaise et perturbation. Elle méprisa le fait familial. Qu'était la société, il y a un demi-siècle? Une juxtaposition de familles autonomes ou quasi-autonomes vivant sur des domaines pleins qu'elles tendaient à arrondir de façon à échapper, dans toute la mesure du possible, aux dépendances sociales. Chaque famille vivait dans une sorte de repliement qui réduisait les relations à celles de simple voisinage. Cela avait l'avantage de développer à l'extrême la solidarité familiale, excellente chose, mais aussi l'inconvénient de laisser la famille à ses seules ressources, ferment d'individualisme.

Cette situation initiale a duré tant que les progrès de la province se sont effectués à un rythme accordé avec l'expansion de la population. Avant 1900, l'émigration aux Etats-Unis était due à l'incapacité pour la population de s'établir sur place. Après 1900, le grand atelier, le grand com-

merce, la grande industrie se sont fait sentir avec une telle force que la famille a dû s'arracher à son régime communautaire. La politique ne lui a pas offert ce qui lui eût permis de se reconstituer conformément à ses traditions et sur une base élargie. Léon Gérin a décrit la tragédie de la famille franco-canadienne d'il y a cinquante ans, mais sans en expliquer les causes. La famille, sortie de son cadre traditionnel, qu'a-t-elle trouvé? — Le parti politique et le salariat. Le parti politique est précisément l'agent qui n'a pas respecté les données du milieu social où se déployait la famille. Il a divisé notre groupe en deux camps ennemis, se querellant sur des questions de détail. Le salariat a fait de la famille nombreuse un obstacle au bien-être.

Au début du siècle, l'industrialisation fut inaugurée chez nous. La grande industrie a attiré la main d'oeuvre que lui fournissaient, à bon marché, nos familles patriarcales. Elle a congestionné certains points du territoire. Evidemment, le sort de la classe ouvrière, presque toute recrutée chez nos gens, a dû recevoir l'aide de l'Etat. Avec l'assistance publique, la famille ouvrière a paru mieux dotée que la classe paysanne. D'où la désertion rurale, premier pas vers le prolétariat. Notre législation s'est concentrée sur l'industrie; elle a satisfait la minorité qui la détenait. La dictature

économique a influé sur la politique et l'a dominée. La terre et la forêt nécessaires mais refusées à la famille, on les a concédées au capitalisme. Une loi inscrite dans les statuts par Mercier attribuait à la famille nombreuse, soit une terre à culture, soit une gratification en argent; cette loi a été abrogée, vers 1905, au moment où elle s'imposait davantage, vu la transformation industrielle.

Dans cette conjoncture, la vie nationale a dévié. La vie française s'est abaissée, mal étayée par les institutions, alimentée par un demi-humanisme, nourrie au compte-goutte de la routine. Le patriotisme était devenu un vain mot et l'action française, une palinodie. Pour fortifier la langue française, il faut roborifier la pensée et l'esprit français. Voilà une vérité prud'hommesque que, dans tout autre pays que le nôtre, on n'oublie point. Ainsi, les Etats-Unis ont à défendre, non pas la pensée américaine, mais la pensée et la langue anglaises; les Autrichiens, non pas la pensée autrichienne, mais la pensée allemande; les Belges, non pas la pensée belge, mais la pensée française. Or la pensée française a sa source non dans la Patagonie ou le Québec, mais en France.

Or, il y avait parmi nous — il s'en trouve encore — des gens qui croyaient que la langue peut vivre indépendamment de la pensée. Ces gens insistent puérilement sur la nécessité de combattre

l'anglicisme par la grammaire ou le dictionnaire. Ils se recrutent parmi ceux qu'effrayent les réformes radicales et les dangers que fait courir à notre foi le dévergondage de la littérature et de la pensée françaises. A ces peureux, Henri Bourassa répondait au premier congrès du Parler français que si "par crainte du poison on cesse de se nourrir, on meurt de faim, ce qui est une façon tout aussi sûre que l'autre d'aller au cimetière".

Après 1900, s'est dessinée la politique impérialiste. Dans les provinces anglo-canadiennes, s'ouvrit l'ère des persécutions contre l'école française. En bref, notre race s'est trouvée en présence de problèmes qu'elle était mal préparée — faute d'hommes et de doctrine — à résoudre, que ces problèmes fussent d'ordre politique, social, culturel, intellectuel. Les uns, perplexes et intéressés au statu quo, se réfugiaient dans l'optimisme, frère de l'indigénisme. Les autres plus résolus à vivre, tendaient à la réaction qui allait aboutir au nationalisme. C'est à cette époque qu'Olivar Asselin revient au Canada, en 1900.

Il inaugure alors sa carrière de journaliste canadien. Il passe tour à tour au *Herald*, à la *Patrie*, au *Canada*, aux *Débats*. Autant par instabilité que par besoin de connaître le fond des choses, Asselin travaille successivement à des journaux de tendances différentes. Rien ne l'intéresse plus que

la politique provinciale. N'ayant pas encore laissé libre cours à sa critique des hommes et des idées, on ne le redoute guère. Il se croit, dupe de lui-même, fait pour le fonctionarisme et le voici secrétaire particulier de M. Lomer Gouin, alors ministre de la colonisation. Si le journalisme lui apprend les dessous de la politique, son poste de secrétaire lui permet d'en voir le tréfonds. Les intrigues qui s'y nouent, les manigances auxquelles l'intérêt achemine, les marchandages que l'on couvre du nom de succès électoral, tout se découvre à ses yeux étonnés. Le travail des fossoyeurs de la démocratie a dû l'écoeurer. Un incident l'écarta du monde politique, alors qu'en 1903, il devint, après l'agression sur M. L.-A. Taschereau, en plein parlement, prisonnier du Roi pendant quinze jours, "pour coups de poings appliqués mal à propos". Mieux fait pour la critique que pour le service politique, il retourna au journalisme comme chef de l'information au *Journal*, puis à *La Presse*. Le rêve d'un journal vivant et bien rédigé, à l'instar de ceux qu'il a feuilletés, à Fall River, le hante toujours. Sa science de grammarien et son goût de puriste, pourquoi ne les exercerait-il pas? C'est à *La Presse*, qu'il s'en avise. Il revoit la copie de tous ses subalternes. Tâche nécessaire, mais ardue et longue qui retarde la parution du journal. Sur son pupitre s'amoncelle la copie. A l'atelier, on

s'énerve. Le prote réclame la pâture manuscrite ou dactylographiée dont les typographes repaissent les linotypes. Or, rien ne vient, si ce n'est une copie raturée, véritable casse-tête chinois pour les typographes ignares. A la composition, le contremaître proteste contre le chef de l'information, trop méticuleux. Si les reporters fouillent le dictionnaire ou la grammaire, chose inouïe, les linotypistes ont le temps de culotter des pipes et chiquer. C'est le journalisme à l'envers, quand des reporters ne savent plus travailler au rythme de la machine. Parce que les ruisseaux chantent et que le ciel vernal est translucide, s'ensuit-il que la prose doive chanter, même dans le récit d'un meurtre passionnel, et avoir la clarté française, même dans les avis de funérailles? Asselin eut la naïveté de le penser et l'audace d'en tenter l'essai. Naïveté et audace, car le journal canadien doit être à la mesure de ses lecteurs, lesquels ne sont guère exigeants.

Déconvenue qui va le servir. Ne pouvant rédiger un journal en français pour les autres, il essayera d'en faire un, à sa manière. Un journal qui portera la marque de sa personnalité, de ses opinions, de son idéal national: *Le Nationaliste*. Au début du siècle, malgré les miasmes les plus délétères, certaines aspirations flottaient dans l'air. Elles s'incarnèrent, sur le terrain religieux et national, dans l'Association catholique de la Jeunesse. Sur le

terrain, économique et social, elles firent naître la *Ligue nationaliste*. La réaction du nationalisme n'était, en somme, que la continuation, après une longue relâche, de la vieille doctrine qui avait alimenté les luttes de Papineau et de La Fontaine. Quand Henri Bourassa dénonçait notre participation au crime sud-africain et galvanisait notre peuple contre l'impérialisme militaire, il ne prétendait pas inventer. Loin d'innover, il restait dans la plus saine tradition. Les novateurs étaient les impérialistes. De même, pour la protection des minorités françaises. L'accès aux terres défrichables pour les fils de chez nous n'avait rien de neuf. Telles idées que le député de Labelle avait soulignées de son éloquence, les congrès de l'A.C.J.C. les divulguèrent. La *Ligue nationaliste* allait en faire un programme complet de vie nationale. A ces deux groupes, le tribun nationaliste, sans en être, apportait son puissant concours. Asselin eut le mérite de donner une forme à ces aspirations, de réunir un groupe et de fonder un journal indispensable à une propagande efficace. De la *Ligue nationaliste*, Asselin fut le principal ouvrier. Des premières manifestations publiques; celle de Montréal, le 1er mars 1903, où il fit adopter le programme de la *Ligue* dans une grande assemblée populaire, alors qu'Omer Héroux agissait en qualité de secrétaire, celle du Manège militaire de Québec, où

Henri Bourassa exposa un vaste programme de politique provinciale, celle de Rimouski par quoi débuta la lutte victorieuse du nationalisme dans le comté gaspésien, il fut le maître organisateur.

Dans la rédaction du programme nationaliste comme dans la mise en train d'une campagne d'idées, il était ardent, dévoué. Plus heureux dans l'organisation des élections des autres que des siennes. Deux fois candidat, aux élections provinciales, en 1904, dans Terrebonne, et aux élections fédérales, en 1911, dans Saint-Jacques, il fut deux fois défait.

L'histoire s'arrêtera au nom d'Olivar Asselin. Elle notera dans sa vie des jours de fracas sonore, de lumineuse fulgurance, de violentes polémiques, de profonde bonté. Elle insistera sur la mission du journaliste qui fut un éveilleur d'intelligence et un sonneur d'énergie nationale. Il fut le premier journaliste de son pays avec le *Nationaliste*. La *Ligue*, ce fut, dit-il au Manège de Québec, une tentative de "prendre les foules aux entrailles". L'assoupissement qui succède aux grands ralliements populaires, le journal en rompait la durée.

Un an après la fondation de la Ligue Nationaliste, naissait *Le Nationaliste*. Olivar Asselin pensait à cet organisme indispensable depuis des mois. Dans la nuit du samedi au dimanche, 6 mars 1904, le premier numéro de l'hebdomadaire s'est

fait dans des conditions difficiles qui rappellent celles de Charles Péguy aux jours sombres des *Cahiers de la Quinzaine*. On était plus riche d'idéal que de dollars. Le journal s'installa dans un modeste local de la rue Notre-Dame qu'un épicier évacuait pour faire place aux presses que l'on avait achetées avec l'outillage d'une imprimerie de Saint-Henri. Dans une pénombre catacombale, des déménageurs heurtaient de l'épaule de jeunes journalistes. A l'odeur fade du plomb et de l'antimoine se mêlaient les relents des épices. Le plancher était encombré de boîtes de bois et de barils évidés de farine ou de sucre. Dans une atmosphère poissarde, sous des murs rapiécés et mal éclairés par de poussiéreuses ampoules, des journalistes écrivaient, ça et là, qui, sur une caisse vide, qui, sur un madrier, des articles pleins de verve et, malgré le cadre, débordants de la joie de vivre. Toute la matière à lire était prête et composée, mais un *deus ex machina* manquait: un pressier d'expérience. On alla chercher en toute hâte M. Jubinville pour mettre tout l'ouvrage au point. Enfin, le premier numéro est imprimé et, le dimanche matin, des camelots criaient: "le journal d'Asselin"! Les fiacres stoppaient pour permettre aux bourgeois de prendre leur journal. Des piétons lisaient malgré le froid, journal grand ouvert. Les kiosques voyaient des chalands nouveaux réclamer *Le*

Nationaliste. Durant les messes dominicales, plus d'un lecteur attendait avec impatience l'*Ite, missa est* afin de rouvrir le journal plié dans la poche du paletot, impatient de commenter l'événement avec les amis, et de discuter la doctrine dont le public avait eu l'écho. La presse accueillit le nouveau journal avec des sentiments divers: ici, on se réjouissait de son apparition; là, on fixait déjà la date de sa disparition. Quoi qu'il en soit, *Le Nationaliste* fut le journal le plus impatiemment attendu par une génération, même dans les salles de rédaction des autres journaux. Le journal d'Olivar Asselin mena la bataille rondement; politiciens et journalistes reçurent des coups. Il donna le ton à l'opinion de la province de Québec en maintes occasions, alors qu'il importait à notre groupe de donner l'exemple de la confraternité et de la solidarité. A la fierté éteinte, il insuffla la vie. Dans la presse canadienne-française, *Le Nationaliste* établit une sorte de chouannerie.

Le *Nationaliste* subsista, de longues années, grâce à l'esprit que lui avait insufflé son fondateur, puis végéta. Un journal d'opinion vaut ce que vaut son directeur. Or, en notre pays où tant de gens s'essayent à la littérature d'action, où chacun a l'occasion de collaborer aux journaux, gros et petits, les journalistes de tempérament sont beaucoup plus rares que les journalistes de carrière.

Ajoutons que très peu de journaux dans une démocratie mal faite — et c'est le cas de la nôtre— peuvent tolérer le vrai journaliste. A côté de la presse d'affaires qui ne s'intéresse qu'à la nouvelle susceptible de grossir son tirage, on voit la presse soi-disant indépendante. Son indépendance est apparente, car elle est ordinairement inféodée à quelque clan. Ainsi, durant le long régime libéral, toute une chaîne de journaux non-partisans s'est organisée chez nous. Son agressivité n'a duré que le temps du régime libéral, ce qui veut dire assez longtemps. Pourtant, son indépendance était tellement fictive que le changement de régime a eu raison de son allure cavalière. Elle est rentrée dans le rang. Au fond, la plupart de ces journaux n'étaient que des journaux d'opposition. Alors même qu'elle pouvait sabrer, cette presse, cultivant ordinairement l'anonymat, qui est l'arme des faibles, n'a produit aucun journaliste de la trempe d'Asselin et de Fournier. Depuis quelques années, à côté de la presse d'affaires ou de parti, a pris rang la presse catholique, c'est-à-dire soumise à l'Ordinaire. Jusqu'à présent cette presse, qui se dit la bonne presse, n'a pas engendré de Veuillot ou de Drumont. Nous estimons même que sa nature l'empêchera toujours d'offrir une arène à un vrai jouteur. Elle devra être humble et douce de coeur. Par sa nature même, il faut qu'elle évite de traiter

de certaines questions qui tiennent au temporel, domaine où il faut souventes fois manier le fouet plutôt que le goupillon. Hormis à la presse catholique, il manque aux journaux canadiens-français de défendre une doctrine. Tant que *Le Nationaliste* a défendu le nationalisme, il eut du mordant, de la verve, de l'allant. Comme il ne craignait pas d'aborder le domaine social, économique ou littéraire, les occasions surgissaient qui donnaient prise à un esprit vif et caustique, acéré et brûlant. L'opportunisme politique est un éteignoir du talent, à qui il faut ses coudées franches pour qu'il se meuve à l'aise. La presse catholique s'inspire, certes, d'une doctrine. Ordinairement organe de l'autorité ecclésiastique, terme générique qui cache, en somme, autant de clans, de castes, de partis, que l'autorité civile recèle d'intérêts et d'ambitions, la presse catholique se voit interdire par la charité chrétienne d'étudier à fond certaines questions d'ordre national. Chez nous, l'ordre national est le plus stratégique champ de bataille qui s'offre au journaliste. La situation étant ce qu'elle est, le primat de l'autorité l'emportera toujours sur le primat de la raison. Si la liberté de penser et d'écrire est abusive dès qu'il s'agit du mal, elle est requise dans l'ordre temporel et matériel. Parmi tous les pays où l'autorité prétend avoir la juste notion de la liberté, il en est peu comme le nôtre

où, user de sa liberté, même sur des questions libres, telles que l'enseignement, la chose littéraire ou nationale, comporte autant de dangers, entraîne autant d'embarras. Le journalisme d'avant-garde, comme le concevait Asselin, deviendra de plus en plus exposé à toutes sortes de vindictes. Graduellement, après un début prometteur, *Le Nationaliste* a déchu. Il a eu des spasmes d'indignation, mais ils furent factices.

Indignation factice, ne trompant que les ignares, celle qui confond la force avec la violence ou qui recourt aux insinuations, aux faux et au chantage pour s'accréditer. A la vérité, attitude facile à feindre dans un pays de demi-civilisation où le statut de la presse permet à n'importe quel impuissant de s'intituler journaliste, où les feuilles se multiplient, en dépit de la rareté des journalistes véritables, pour se vouer au service des intérêts soi-disant catholiques. La nécessité veut qu'y règne l'anonymat, invite à la veulerie. Le commencement du siècle vit l'avènement de la presse officiellement catholique, non pas de la presse rédigée par des catholiques pour des lecteurs catholiques, mais organe du catholicisme. Cet honneur réel ne confère cependant pas le talent aux rédacteurs, exposés à faire croire aux masses dépourvues d'esprit critique que l'infaillibilité de ces journaux s'étend même aux questions libres. Un jour-

naliste catholique diffère-t-il d'opinion avec un rédacteur de journal catholique? Celui-ci et les lecteurs qu'il aura façonnés jugeront l'audacieux un anticlérical. Olivar Asselin a beaucoup souffert de cette insinuation venimeuse. Ainsi, au temps de *La Croix*. Ce journal, qui sentait la sacristie mal aérée, soutenait que le fait de réclamer l'uniformité des livres de classe dans les écoles primaires de Montréal, et celui de dénoncer comme une invention contraire à la vérité historique et au bon goût le drapeau du Sacré-Coeur, étaient des manoeuvres maçonniques. Ce journal pieux sombra dans un scandale de corruption électorale. Il fut convaincu d'avoir offert, par écrit, à L.-A. Lapointe, candidat au conseil municipal, de soutenir sa candidature moyennant un millier de dollars. Quelques années plus tard, l'uniformité des livres classiques était admise, de même que l'inspection médicale des écoliers qui avait été réclamée par le député Langlois et le Dr Laberge, réformes demandées par le représentant de l'archevêché.

Il y a quelques années, en 1934 croyons-nous, des voyous écrivirent qu'Olivar Asselin avait gagné la Légion d'honneur, alors que, bien en sûreté aux Antilles, ses soldats se faisaient tuer au front. Asselin dédaigna cette malicieuse invention qu'un gentilhomme et un officier des armées de Sa Majesté ne put réfuter soi-même, sans manquer aux

règles de la bienséance. C'est le groupe Jean Brillant (Victoria Cross) de la Légion canadienne qui se chargea de la mise au point, en publiant le casier militaire que n'importe qui peut se procurer à Ottawa. Il porte notamment: "Engagé le 14 décembre 1915 dans l'armée expéditionnaire, comme officier au 163e bataillon. A servi aux Bermudes, en Angleterre et en France, au 163e, au 10e bataillon de réserve, au 22e, au 23e de réserve, au 87e et au *Quebec Regimental Depot*. Démobilisé le 8 juin 1919 à l'occasion de la démobilisation générale. Chevalier de la Légion d'honneur au titre militaire".

Cet incident en rappelle un autre. Peu de temps avant la disparition du *Nationaliste*, la même insinuation fut colportée par ce journal. *L'Imprimerie populaire*, propriétaire du *Nationaliste*, dut faire à Asselin, bien à contre-coeur, dans le *Devoir*, des excuses et lui verser, à titre de dommages exemplaires, une somme de $100 qu'il donna à une institution de charité.

Au moment de sa disparition, son rôle n'apparaissait plus indispensable. Non pas que les temps se fussent améliorés au point de rendre moins utile un journal de combat, mais parce qu'il ne répondait plus au désir des vivants. L'histoire de la presse, en notre province, ne s'écrira sous son vrai jour que si l'on tient compte des despotismes

moraux — je devrais dire immoraux — qui oppriment la pensée comme une chape de plomb.

Si amusant que cela paraisse, c'est à *La Presse* que Fournier et Asselin, deux chevaliers de la langue française, se sont connus, à l'automne de 1903. Asselin y était directeur de l'information et Fournier, simple reporter. L'un et l'autre, cinq semaines plus tard, avaient quitté les messieurs Berthiaume; Asselin, pour fonder le *Nationaliste* avec Henri Bourassa, Fournier, pour passer au *Canada* qu'il ne tarda pas à déserter pour rejoindre notre héros dans la plus surprenante entreprise de notre XXe siècle. Fournier, qui collaborait au *Nationaliste* sous un pseudonyme, y remplaça Asselin. Entre eux, une amitié infrangible. On les retrouve encore ensemble au *Devoir* que, vieux de deux mois, ils quittèrent. Après un stage à *La Patrie*, Fournier fonde *l'Action*, où Asselin collabore. Il renonce au journalisme cinq ans plus tard, après une carrière brillante mais courte d'à peine huit années, au cours desquelles il a ébauché dans le *Nationaliste*, *L'Action* et le *Devoir* des deux premiers mois, une oeuvre littéraire et humoristique qui atteste un tempérament d'écrivain français. C'est Fournier qui le premier démontre l'inexistence de la littérature canadienne, en 1905. Détail étonnant, l'article paraît dans la conformiste et macabre *Revue Canadienne*. Il laissa à

sa mort le plan d'une anthologie des poètes canadiens que son ami Asselin publia et préfaça en quelques pages lumineuses qui dévoilent toutes ses qualités de critique érudit et caustique à la fois.

Le Nationaliste révéla Asselin polémiste. Ce qu'était ce journal, on a peine à le concevoir quand on n'a connu que le *Nationaliste* décanté de ses dernières années. *L'Ordre*, en ses beaux jours de virulence, était d'un journaliste assagi, oui! assagi, n'en déplaise à ceux qu'il a fait trembler comme des potaches. *L'Ordre* avait la force; le *Nationaliste* avait la violence. L'équipe de celui-ci, dominé par trois mousquetaires, Bourassa, Asselin et Fournier, incarnait une époque qui n'avait pas encore perdu le goût de la lutte; l'équipe de celui-là valait la première mais les temps étaient changés. Trente années d'abêtissement avaient suffi pour faire préférer le coup de mouchoir au coup de matraque. Le pamphlétaire du *Nationaliste* vécut à une époque où l'adversaire se tenait debout et ne reculait devant rien, pas même devant la cour d'Assises. Toute sa vie, Asselin a lutté, critiqué, grogné, raillé, tempêté. Il se cherchait des ennemis. Il va sans dire qu'il s'en est trouvé. Il n'avait pas d'égal pour anéantir un politicien; il y mettait tout ce qu'il faut de temps, de verve, de gouaillerie. De combien de fripouilles il nous a débarrassés! Combien de baudruches il a dégonflées!

La polémique avec l'*Avenir du Nord* — encore un journal en train de devenir incolore, inodore, sans saveur comme certains corps chimiques — a duré quatre ans. Tout le temps qu'Asselin dirigea le *Nationaliste*. Le journal de Jules-Edouard Prévost, dont le pseudo était et est encore Jep, salua avec joie l'apparition du nouveau journal de combat qu'il devinait devoir être vivant. Il augurait également que l'organe nationaliste ne tarderait pas à entrer en lice avec l'organe libéral du comté de Terrebonne, devenu rouge Prévost comme il avait été bleu Nantel. Voici donc qu'Asselin s'attaqua à Jean Prévost. Invectiver le député de Terrebonne était la meilleure façon de provoquer le journaliste. La lutte contre deux ou trois adversaires à la fois était une tactique chère à Asselin. Il a toujours procédé de même. Ainsi, *l'Ordre* s'attaqua à la fois aux Jésuites qu'il n'aimait guère plus que Léon Bloy, à *l'Action catholique*, aux éducateurs. Pour adversaires il voulait des hommes représentant des groupes.

La charge contre le député de Terrebonne fut foudroyante. Jean Prévost riposta par une action en libelle dont se moqua le journaliste qui n'en continua pas moins l'assaut. *L'Avenir du Nord* entra en scène. Duel unique dans l'histoire de notre journalisme émasculé. Asselin était spirituel, sarcastique, bondissant. Prévost était plus rusé, plus

enveloppant, plus sournois. Tour à tour, l'invective perçait comme un javelot. Tour à tour, faits et statistiques ébranlaient les murs comme des béliers. C'était du Daudet et du Rochefort, du Drumont et du Béraud. Un jour, Asselin annonça qu'il affronterait Jean Prévost dans son propre comté. Le journaliste, qui n'avait rien du tribun, s'imaginait-il pouvoir vaincre le député qui électrisait ses électeurs, les rudes défricheurs du Nord? Ce fut un coup de tête. Pour faire connaître la Ligue nationaliste à l'électorat, il n'en fallait pas moins. Une défaite retentissante valait mieux qu'une victoire facile. En novembre 1904, Asselin perdit son dépôt; le tribun l'emporta par 1523 voix. Si l'échec lui valut une première expérience électorale, il ne calma point le fougueux journaliste. Asselin continua à vilipender le ministre de la colonisation. D'autre part, son triomphe sur le pamphlétaire n'amadoua pas le tribun. Fier de sa victoire, il voulut avoir raison jusqu'au bout. Il poursuivit Asselin au civil. Asselin, qui avait connu la cour d'Assises, reçut le bref d'assignation en ricanant. Dans son journal, il continua à fouailler, à défier, à engueuler son adversaire. En mai 1905, on procéda contre Asselin. Après de longues audiences, dont Geo. London aurait saisi le ridicule, le juge Curran condamna Asselin qui pouvait à peine s'empêcher de pouffer. Le journaliste fut

condamné à cinquante dollars, "avec intérêts depuis l'institution de cette action, et les frais d'une action à la Cour Supérieure de $500, distraits à Mtre Lamarche, avocat du demandeur". En somme, toute une procédure comique, toute une série de considérants, pour inviter le polémiste à garder la paix et à respecter la magistrature.

Relâche de quelques mois dans la lutte Asselin-Prévost. Le nationaliste, "le maudit nationaliste", disaient les libéraux, se tourna contre Lemieux et Laurier, mais le ministère Gouin l'intéressait bien davantage. La mitraille reprit. Abrutis, voyous, cochons, vendus, autant de grêlons de la part d'Asselin contre qui *l'Avenir du nord* décoche des traits acérés; menteur, poltron, olivaron, coquin, imposteur. Devant l'avalanche, Asselin fit mine de se terrer. Accalmie qui dura peu. Au supplice lent du tortionnaire, Asselin substituait parfois le direct à la mâchoire. Le voici; c'est le fameux article *Jean sans Tête* qui fit le tour de la presse canadienne. En marge de l'affaire belge du baron de l'Epine, le journaliste écrivit: "Le rôle de Jean sans tête s'est borné à négocier en secret avec des amis, directement ou par des entremetteurs, à vil prix, des plus grandes richesses peut-être de la province de Québec". Au début de décembre 1906, on arrêta Asselin. Son avocat était Armand Lavergne. Il comparut devant le magistrat de police qui

le libéra sous caution. L'avocat de Jean Prévost n'était rien de moins que L.-A. Taschereau. L'enquête préliminaire est fixée au 10 décembre, mais le procès est remis au 5 mai 1907. Dans l'intervalle, Asselin poursuivit ses attaques. Le procès s'instruisit à la date fixée et se termina le 1er juin devant le jugé Bossé. Les jurés étant dissidents, on libéra le polémiste. Deux incidents marquèrent ce procès. Asselin, le défenseur du français, présenta un plaidoyer rédigé en anglais. L'explication de Valdombre est absolument admissible. Lavergne s'était adjoint, comme avocat-conseil, Me Laflamme. Dans le bureau de ce criminaliste, toute la procédure se faisait en langue anglaise. L'incident Bourassa fut beaucoup plus attristant. C'est un fait qu'Asselin se battit pour Bourassa, y mettant son temps, son énergie, son argent, sa santé, et ce, durant des années. Or, une fois Asselin traduit en cour d'Assises, Bourassa s'esquiva.

Six mois plus tard, nouveau procès, car le gouvernement a résolu d'annihiler le pamphlétaire. Le procès commença en octobre. Plus d'Asselin. On le chercha partout. Il s'était volatilisé. La presse ministérielle le traita de lâche et trépigna de rage. Ses adversaires manquaient d'esprit, en ne devinant pas que le journaliste, en leur jouant un tour de collégien, voulait se moquer de la magistrature. Or, on le cherchait comme un bandit. Il avait peur

peut-être. Allons donc! Au premier procès, ne se livra-t-il pas lui-même à la police? Sa gouaillerie embêtait tout le monde, sauf la *Presse*, dont les commérages augmentaient le tirage. La cour l'attendit trois jours. Le greffe émit enfin un bref d'arrestation. Procédure inutile. On le voyait partout, mais on ne le prenait tout de même pas. On fouilla son domicile. On patrouilla les buvettes du port où les débardeurs ribottent. Invisible, le pamphlétaire. On devine bien qu'il mangeait et dormait comme un innocent. Le 20 octobre, on l'appréhenda à son logis. Le malfaiteur s'était si bien caché, comme disent les Anglais, *hide in a crowd*, que douze mille personnes ont pu, le jour même, le voir à Saint-Jérôme, au duel Bourassa-Prévost. Conduit à Québec, sous bonne garde, comme dit la *Presse*, il fit vingt-quatre heures de geôle, pour avoir nargué la magistrature. Il comparut devant le juge Blanchet qui, d'un ton paterne, le réprimanda et lui fit promettre d'être sage et bon garçon, à l'avenir. Le juge força le malicieux journaliste à fournir un cautionnement.

La leçon n'allait guère profiter à l'enfant terrible. Le polémiste, au moment même de ses démêlés avec *l'Avenir du Nord*, croisait le fer avec M. Turgeon. Il cherchait et trouvait ses victimes dans le pancrace parlementaire de Québec. Il accusa le ministre de parjure, au cours d'une campagne

menée contre M. Turgeon avec frénésie. Cela valut au journaliste une poursuite en cour civile pour la somme de quatre cents dollars. En voilà assez pour accroître la satire d'Asselin. En réponse à la poursuite, il publia simplement dans le *Nationaliste* ce bref commentaire: "M. Turgeon n'évalue son honneur qu'à $400". A ce trait cinglant, le ministre rétorqua par une deuxième action de quatre cents dollars. Asselin et coéquipiers du *Nationaliste* d'exulter. Enfin, un ministre démocratique cherche en la justice une faiseuse d'ange. La violence au paroxysme ignore la bienséance. Ne vit-on pas Asselin publier les lettres personnelles de Mme Turgeon? Il y eut dans le public des haut-le-coeur. Une autre question se pose naturellement: comment le polémiste avait-il obtenu cette correspondance intime? On ne le saura jamais. Asselin qui donna de rudes coups, on s'imagine bien qu'il en reçut. Contre le *Soleil*, il intenta une action de quatre cents dollars. De même, contre *l'Avenir du Nord*. Dans les deux causes, l'avocat de la poursuite était le truculent Amédée Geoffrion.

Quel maquis de poursuites, de querelles, de polémiques! Cette vie intense exigeait de la part d'Olivar Asselin des nuits de travail. Ces luttes s'ajoutaient à la rédaction du journal hebdomadaire dont le directeur méticuleux tenait à sur-

veiller la composition. Il ne réussissait à accomplir sa besogne que par des jours de silence et de réclusion. Il ne quittait son bureau que pour déambuler dans le quartier du port qu'il affectionnait pardessus tout autre. Les petites rues du vieux Montréal avaient leur pèlerin. Il en aimait le monde joyeux des marins, les groupes violents des débardeurs, les conciliabules intéressés des négociants. L'odeur des halles et les relents des buvettes, comme la forêt des timons de voitures paysannes et les cheminées des paquebots en partance, faisaient ses délices. Ce quartier bruyant ou taciturne, selon le jour ou la nuit, se spiritualisait, grâce aux clochetons de l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours, où Asselin aimait à prier. Ce tapageur se réservait des heures de quiétude. Cependant, elles n'étaient pas assez longues pour le partisan de l'article bien fait. Que de fois, il commença une étude économique, en compulsant les documents officiels, qu'il devait interrompre, contraint de bâcler le journal du dimanche qui ne pouvait attendre. Les lecteurs, charmés par tant d'articles bien tournés, croyaient qu'il travaillait dans des conditions idéales. Il travaillait dans la bousculade, victime de son tempérament touche-à-tout et des conditions de sa vie de lutteur. C'est quand même durant les quatre années du *Nationaliste* qu'Asselin écrivit ses plus beaux articles. Nous venons de

parler de ses polémiques. Elles étaient l'éclat extérieur de sa vie de pamphlétaire. Le journaliste qui reste toujours gouailleur, ironiste et satiriste, on le trouve tout entier dans les articles qu'il rédigeait au gré des événements. Quelle versatilité! Littérature, art, urbanisme, éducation, tous les problèmes s'éclairaient par sa vaste érudition. Non pas une érudition lourde et indigeste qui s'étale en des citations d'emprûnt. Il avait tout assimilé et l'article ne laissait rien paraître des étais. Si le lecteur admirait la simplicité du style, les intimes savaient, à preuve les ratures de la copie, par quel effort le journaliste arrivait à tant de netteté. L'écriture personnelle celait toute tension. Elle laissait seule percer la personnalité de l'écrivain. Quels que fussent ses sujets, Asselin était d'une étonnante continuité littéraire. Or, la continuité n'exclut pas le changement, l'adaptation. Elle les suppose. On ne peut continuer sans changer. Le secret du journaliste consiste d'abord à pouvoir entrer dans la pensée des autres, pour en interpréter les mobiles humains; il consiste ensuite à pénétrer les événements, sans laisser sa pensée s'y perdre comme le ferment, afin de pouvoir se reprendre avec souplesse. Olivar Asselin, avec toutes ces qualités, était toujours lui-même en dépit de la variété des articles.

Le symbole du *Nationaliste* ne se peut interpréter que si l'on imagine et l'état de vie toute végétative de notre nationalité vers 1904 et l'idéal propagé par Asselin et sa petite bande. Il est vrai que nous avions subi nos premières défaites nationales alors que nous étions encore la moitié du pays, mais jamais nous n'avions été aussi avachis, jamais nous n'avions si effrontément menti à nos ancêtres que de 1890 à 1911, alors que nous étions encore un tiers de la population! Sans fierté, sans union. Dans les luttes, nous n'apportions plus que des âmes de castrats. Les agressions subies par notre race, nos chefs émasculés les regardaient comme des accidents, d'heureux accidents qui permettaient l'arrivée au pouvoir des politiciens de notre choix. Le tragique de notre destin, personne ne le voyait. L'élite, la bourgeoisie, la plèbe attendaient, dans une attitude de fatalisme, que la Providence fît pour nous plus qu'elle n'avait fait pour le peuple juif.

La presse reflétait l'opinion publique. Amorphe, elle abêtissait notre peuple. Notre enseignement? Il se vouait aux routines abrutissantes. Il produisait quelques clercs et des laïques immunisés contre les crises nationale ou religieuse. Notre peuple s'affaissait, comme un cèdre pourri. Le ciel était gris, désespérément. Notre nationalité s'engourdissait, grâce à une anesthésie lente et graduelle. De

vie française, il ne restait que le souvenir, comme un parfum évaporé d'un flacon fêlé.

Voici cependant qu'apparaît le *Nationaliste*. A tous ceux qui attendaient une réaction vitale, il apporta l'espoir. Le bruit se répandit vite des conditions de vie de ces journalistes nouveau genre. L'opinion bien pensante les auréola de gloire. Ceux qui ne partageaient pas la doctrine nationaliste ne pouvaient cependant pas, en leur for intérieur, ne pas admirer tant de bravoure dans les idées, tant de panache dans un petit hebdomadaire. Entendre parler d'injustice sociale, voir se développer un programme de vie nationale, lire un journal vivant et français, telle fut la joie délirante d'une génération. Jamais elle n'avait ouï pareille voix, assisté à tant de crânerie, contemplé tant d'héroïsme. Héroïsme, voilà le mot qui convient à l'équipe des premières années du *Nationaliste*. Le chef de cette troupe de héros, dont les nuits sans sommeil n'effaçaient pas la gaîté, c'était Asselin. Grâce à lui, le beau mot de journaliste reprit son vrai sens. Il fécondait les espérances des vivants, mais il partageait aussi les vicissitudes de la lutte. Chez un peuple qui a perdu le goût de la bravoure, le désir des attitudes originales, l'amour des combats épiques, quelle grande grâce actuelle que la doctrine nationale, ébauchée sous la direction d'Olivar Asselin! Ceux que passionnent les mêmes idées

de revanche, que préoccupent les mêmes ambitions nationales, que hantent les redressements décisifs, se rattachent aux idées de cette époque. Ils en sont les usufruitiers. Les sonneurs de ralliement embouchent le même clairon. Asselin a évoqué ces grandes heures, le 28 septembre 1914. Ecoutons-le:

"Mais le nationalisme vint. Il secoua les dormeurs. Il éveilla les comateux. Il souffleta les lâches. Il connut et fit connaître les minorités. Il les montra, dépouillées, appauvries, blessées au vif, écorchées, traitées en parias. Comme Véronique sur le chemin du calvaire, il essuya leur face sanglante On lui dit: "Tais-toi et disparaîs. Tu es la minorité." Il ne s'effaça pas, ne se tut pas, ne s'agenouilla pas, ne tendit pas le cou au joug, ni la poitrine aux décorations. Il resta debout parmi la masse hésitante et déjà mi-conquise par la doctrine insinuante et lâche des concessions à outrance, toujours faites à son détriment. Et, chez elle, des échines se dégagèrent, se levèrent, des courages se dressèrent, encore invaincus, mais à la veille de la faiblesse. Et le nationalisme les groupa.

"Il osa repousser dédaigneusement du pied cette doctrine fausse d'une race supérieure ne parlant qu'une langue et d'une race inférieure en parlant deux. Il dit à la première: "Je sais ta langue, mais je tiens à la mienne. Elle a des droits, je les

lui garderai". A la seconde, il dit: "Tu n'es pas inférieure... Tu vaux celle qui t'humilie. Tiens-toi debout. Réclame tes droits. Tu en as assez livré, garde le reste. Défends-toi, la justice est avec toi". Il emboucha le clairon de la fierté nationale. Il souleva les draperies mensongères du *fair-play* comme le pratiquaient les pseudo-britanniques du pays et montra, sous les apparences fausses de la justice, les spoliations réelles pratiquées contre le faible, avec la complicité des abandonneurs de nos droits. Il fit voir le chemin parcouru vers l'humiliation nationale et la disparition ultime dans le bloc anglo-saxon et dit au Québec français: "Tu vaux mieux que cette destinée. Marche désormais vers un autre but, plus digne de la France d'où vinrent tes ancêtres. Cesse de t'isoler des groupes français épars sur le continent. Recherche-les, unissez-vous. Et que le frère plus riche secoure le plus pauvre. Nos destinées à tous sont solidaires, n'abandonne aucun membre de la race.

"Et le Québec se tourna vers ses frères des autres provinces. Il leur tendit la main. Tous s'appuyèrent sur lui, comme, dans l'Ontario, de toutes parts, lundi soir, les regards se tournaient vers le Québec, la province-mère d'où doit venir l'assistance et l'appui dans la lutte finale pour la victoire du droit imprescriptible. Et, ensemble, la famille française de l'Amérique dit, en réponse à l'appel claironnant

du nationalisme: "Assez d'indifférence à notre sort final! Marchons épaule à épaule. Nous sommes de race fière et noble et qui vaut l'anglo-saxonne. Soyons de bons sujets britanniques, mais gardons notre caractère de Français, notre langue, notre caractère distinctif".

Asselin abandonna le *Nationaliste*, en 1908, pour continuer sa carrière à *La Patrie*. Un des chefs du mouvement nationaliste, il s'occupa de l'organisation du *Devoir* auquel il collabora en 1909 et au début de 1910. Nouvelle sortie de ce petit homme trépignant d'énergie que l'on trouve au *Collier's* de Toronto, car Asselin fut un bilingue parfait, écrivant aussi correctement le français que l'anglais, c'est-à-dire à la perfection, ainsi qu'en témoigne la brochure: *Canadian Nationalism*.

Pour une large part un autodicacte, Olivar Asselin avait énormément lu, non seulement, la dernière nouveauté parisienne, mais pour son information personnelle, les *livres bleus* et les *livres blancs*. Il était un des rares lecteurs canadiens-français de ces volumes d'aspect peu attirant mais qui n'en renferment pas moins une riche substance. Il fut un passionné des études économiques, non pas tant des ouvrages de théorie, que des rapports, des bilans et des essais, au sens anglais. Aussi, sans abandonner le journalisme, collabora-

t-il avec Jules Fournier, à *l'Action*, et, de 1910 à 1930 s'occupa-t-il d'affaires. Le journaliste n'apparut plus que dans quelques revues et le conférencier qu'il essaya de devenir, que dans quelques causeries. Le fond de ses discours valait d'ailleurs ses meilleurs articles. De 1910 à 1915, Asselin fit dans l'immeuble au *Crédit Métropolitain*. Asselin, courtier en immeubles? Eh oui! Il débattit le prix des lopins de terre de la métropole en pleine croissance avec des mangeurs de profits. Survint la guerre de 1914. Le destin d'Olivar Asselin subit une courbe aux yeux de ses partisans et de ses disciples qui avaient confondu nationalisme avec anti-militarisme et pacifisme. Un lutteur comme Asselin ne pouvait pas être un pacifiste; un violent sait bien qu'il est des amours qu'il faut avoir l'audace de défendre même au prix de son sang; par exemple, la civilisation française. Asselin qui, jeune ouvrier aux Etats-Unis, s'était enrôlé, par goût de l'aventure, je le veux bien, mais aussi sous l'impulsion de son tempérament, ne pouvait pas être anti-militariste. Certes, l'expédition sud-africaine lui sembla un crime, parce qu'elle entraînait le Canada dans une guerre extra-territoriale, soit, mais aussi parce que l'impérialisme lui apparaissait comme un bouillon de culture. Surtout l'enjeu n'en valait pas le risque. En revanche, la guerre de 1914, où la France et la Belgique pre-

naient figures de championnes du droit, mettait aux prises deux cultures, la latine et la germanique. L'hégémonie teutonne sur le monde lui parut menaçante pour la chrétienté. Prévision qui se justifie à l'heure actuelle avec le racisme allemand. Devant pareil danger, la sensibilité d'Asselin réagit violemment. Surprise seulement pour ceux de ses compatriotes qui ne croyaient pas que le journaliste pouvait aller, pour le triomphe de ses convictions, juqu'au sacrifice total.

Dans un long discours au Monument National, en janvier 1916, il se justifia de s'être enrôlé, d'avoir levé un bataillon, avec le grade de major et de commandant en second, sous le lieutenant-colonel Henri Desrosiers. Il avait comme auditeurs ses amis, ses partisans, ses admirateurs des jours de combat. Hélas! ils lui laissèrent à peine lire son discours, tant ils étaient exaspérés. Asselin se révéla orateur de grande envergure. Cette pièce d'éloquence, les journaux l'ont reproduite. Elle a été publiée en brochure sous le titre: *Pourquoi on aime la France*. Ceux qui l'ont lue dans la presse, ceux qui ont conservé ces pages, ont compris que le nationaliste était un héros. Ils ont compris que son amour de la France et de la culture française n'avait rien de platonique. S'il défendit si ardemment la langue française et l'école qui l'enseigne au Canada, s'il voulut si violemment que la culture

française s'intensifiât, chez nous, c'est que, aimant la France avec passion, il pouvait aller jusqu'à l'oblation de sa vie. Romanesque et sentimental, il croyait que la civilisation française bafouée en Ontario et menacée dans les Flandres avait besoin de croisés franco-canadiens, vu qu'au secours de cette culture accouraient des défenseurs de toutes les parties du monde.

Opposé au service militaire, Olivar Asselin s'enrôla volontairement. Incohérence, dirent ses amis. Nous ne le croyons pas. L'aide à la France, il voulait qu'elle fût spontanée et qu'elle résultât de la reconnaissance filiale. Il abhorrait une corvée qui n'implique aucun sentiment de dilection. Nommé major, il recruta à Montréal et dans la province le 163e bataillon, "les Poils-aux-pattes", qu'il accompagna aux Bermudes et en Angleterre. Les jeunes Franco-Canadiens des classes plaisamment appelées supérieures, pour la plupart nationalistes, s'enrôlèrent peu nombreux. Le major Asselin eut beau exalter la beauté des sacrifices à une idée, l'influence culturelle de la France dans le monde, la gratitude que tout Franco-Canadien bien né, formé aux disciplines françaises, doit à la France, il vit accourir peu de fils de famille sous ses étendards. Ses recrues venaient presque exclusivement du peuple, chez qui n'était pas encore aboli le goût de risque. En Angleterre, le 163e,

fut comme cent autres, démembré pour renforcer éventuellement les unités déjà rendues au front. Nommé sous-commandant du dépôt où le 163e fut versé, il a tenu à aller au feu quand même, et il a pu, après deux mois d'instances et conseillé par des amis qui ne pouvaient se faire à l'idée qu'il retournât au Canada sans avoir été dans les tranchées, ce qui aurait couvert de ridicule le journaliste qui avait souventes fois nargué les majors de salon, il obtint la faveur d'être attaché, pour quelques mois, à l'héroïque 22e, en qualité de lieutenant. Il brûlait du désir de verser son sang pour la France. Une vilaine fièvre le terrassa, après trois mois et demi de service actif; la mitraille le laissa vivant, sans blessure, sans égratignure, Gros Jean comme devant. "Non, je n'ai jamais eu de chance", a-t-il mélancoliquement déclaré au cours d'une conférence à Paris, en 1917. Plus tard, il retourna avec le 87e régiment sur la ligne de feu, en octobre 1918, alors qu'il devint secrétaire de la mission militaire canadienne à Paris. En 1919, il fut attaché à la délégation canadienne à la Conférence de la Paix. Il fut créé, cette année-là, Chevalier de la Légion d'honneur au titre militaire. "Je ne la porte pas, disait-il, parce que trop de gens l'ont eue sans l'avoir gagnée, et trop de gens l'ont gagnée qui ne l'ont pas eue, et que dans les deux cas il y a lieu d'être modeste". Cette boutade fait allusion

à certains règlements qui ont prévalu au 22e bataillon et qui ont empêché plusieurs héros d'être, à bon droit, décorés.

Olivar Asselin revint d'Europe en 1919. Il eut un moment l'idée de lancer un journal qui se fût appelé *Le Garde-Fou*. Du papier à lettres en portait déjà le titre flamboyant. Les poètes qui furent invités à soumettre quelques uns de leurs poèmes pour l'*Anthologie* de Fournier, édité par Asselin, connurent la papeterie du *Garde-Fou*. On se demandait: "Entendrons-nous les vendeurs de journaux crier: *Le Garde-Fou*, nouveau journal d'Olivar Asselin?" Il n'en fut rien. "Verrons-nous Asselin intégré à quelque rédaction?" Tel ne fut pas le cas. Chose étrange, le plus grand journaliste de son époque se vit fermer tous les journaux. La plus grande force spirituelle de son peuple resta inemployée par la presse franco-canadienne. Triste conjoncture. Il avait parlé à Paris, lui, l'ancien aide-photographe, l'ancien porteur d'eau d'une filature américaine, aux côtés de Gabriel Hanotaux et d'Etienne Lamy; l'un l'avait présenté à l'auditoire d'élite de la section France-Canada du Comité France-Amérique et l'autre l'avait remercié. Les deux académiciens — l'analyste du grand dessein de Richelieu et le délégué au premier congrès de la Langue française, de 1912 — furent brillants; ils ne le furent pas plus que le confé-

rencier canadien. Les Français, qui parfois regardent leurs cousins laurentiens du haut de leur supériorité, les Français à l'esprit pétillant, ironique et narquois, durent se reconnaître en lui. En voici un, durent-ils penser, qui peut aller de pair avec nous. Il a notre culture, notre compréhension de réalités spirituelles, notre sens de l'analyse, notre art de l'émotion... Eh bien! à cet homme qui signa les plus belles pages de notre littérature, revenu de la guerre les mains vides, à cet homme, le monde journalistique ferma ses portes. A cause de sa grande indépendance d'idées, sans doute, mais aussi parce que personne n'avait compris, ni ses appels aux armes, ni la crânerie avec laquelle il avait défendu la liberté de parole contre les forbans du conformisme. La France avait inscrit son nom au registre de la Légion d'Honneur; en son pays, il ne put rédiger le moindre journal. Notre presse n'avait que faire de quelqu'un qui sait écrire, définir et distinguer.

Asselin dut songer à vivre et à faire vivre sa famille: sa femme Alice Le Boutillier qu'il avait épousée en 1902, à l'Anse-Gris-Fond, en Gaspésie, et qui s'associa à ses aventures, à ses déboires, à ses succès, ses fils dont il surveilla avec tant d'intelligence l'éducation du coeur et de l'esprit. Que faire? Avec du souffle, de l'intelligence et des idées, avec une culture hors pair, une plume acérée, du

courage plein le coeur, avec le sentiment que l'on sait écrire comme pas un journaliste, que l'on peut diffuser la culture française, être un exemple vivant dans un milieu qui n'appelle qu'un peu de vie intellectuelle pour s'épanouir, avec tous ces dons, se chercher un gagne-pain, quelle rude épreuve, ce dut être! Face à l'ennemi allemand, la mort l'a guetté. Face à l'inaction, la famine le hante. Jadis, il a connu l'angoisse du lendemain, à dix-sept ans, en Nouvelle-Angleterre. Mais jeune et sans famille, riche d'espoir et débordant d'ambition, il poursuivait son destin, à travers mille embûches, mille obstacles, en brûlant les étapes. Aux jours du *Nationaliste,* il a connu les tiraillements de la faim, les soucis du budget d'un hebdomadaire asservi par les conditions matérielles, les nuits sans sommeil et les jours de privations. Dans les campagnes électorales qu'il a faites pour lui ou pour les autres, il a souffert de l'abêtissement du peuple que la partisannerie égare, du triomphe insolent de l'argent au service des causes néfastes, de la méfiance inspirée par les puissants à une plèbe qui veut rester française en se méfiant de la culture et de la pensée françaises. En son corps frêle que la maladie minait depuis longtemps, il a senti son coeur vibrer à tout rompre devant le bon sens victorieux ou le courage mal interprété. Toute la gamme des angoisses, cet hyper-émotif en a subi les chocs

hallucinants. Il nous semble pourtant que c'est à son retour du front qu'il dut connaître l'insondable bêtise de son temps. Une volonté moins bien trempée par l'épreuve se fût abîmée dans le désespoir. Malgré les affaissements passagers, son âme brisée garda le sourire, comme les gueules cassées de France.

Courtier en immeubles avant la guerre, Olivar Asselin devient la guerre finie, courtier en obligations. Vers 1919, s'accuse un renouveau économique. Le commerce de l'argent se modifie. Alors qu'autrefois les affaires franco-canadiennes se finançaient à la banque ou par voie de créances hypothécaires, voici que le commerce des débentures et des obligations s'implante chez notre peuple. Nos maisons, pour se développer, émettent des titres. Des comptoirs de banque s'organisent, dont quelques uns se spécialisent en valeurs émises par le commerce et l'industrie québecoises. Le nationalisme politique se transpose dans l'ordre économique. A la vérité, le placement des fonds par l'entremise des notaires souffre de ce changement de méthode, mais les petits épargnants qui ont quelques cents dollars à placer trouvent une opportunité de participer à la prospérité qui s'annonce. La solidarité économique se peut développer. En tous cas, des courtiers font florès. Que l'on n'ait jamais misé sur le sentiment, c'est une tout

autre affaire. Rue Saint-Jacques, des maisons de placements se fondent et des vendeurs sillonnent nos quartiers et nos villages. La Maison Versailles, Vidricaire et Boulais fut, à cette époque, une des mieux cotées. Asselin en devint l'administrateur. Jusqu'en 1925, il vanta financiers et hommes d'affaires, obligations et débentures, dans *La Rente*, organe publicitaire de la maison. Sur cette feuille, couleur quatorze carats, il apposa sa marque. Avec son sens de la publicité française, il en varia les rubriques. Cela lui permettait d'exprimer quelques idées personnelles et, en variant le menu, de faire accepter les réclames financières. Un des directeurs de cette banque consulta un jour un journaliste, avant l'embauchage d'Asselin. Le journaliste de répondre: "Le poulain est bon, mais il s'agit de l'atteler!" Il resta sous le harnais six ans, alors qu'il passa, comme directeur, à la maison L.G. Beaubien et Cie. Dix ans au même poste, tel fut le plus long stage d'Olivar Asselin. Il convient de dire que le banquier se souvint qu'il était d'abord journaliste. Il signa plusieurs articles, notamment dans *l'Action française* et prononça quelques conférences, entre autres celle, à Saint-Sulpice, sur l'Oeuvre de l'abbé Groulx. Il a si peu oublié le journalisme qu'il devint, en 1930, rédacteur en chef du *Canada*.

Ses amis, qui n'ont jamais compris son enrôlement, ne saisirent pas plus les raisons de son entrée au journal de ce parti dont il avait soufflété le chef quelque vingt-cinq ans auparavant. Ayant lutté contre l'impérialisme, il a servi dans l'armée. Il a fustigé le libéralisme politique, et le voici à son service. Son entrée au *Canada* s'explique. Il ne faut pas oublier qu'Asselin fut un libéral, se rattachant même au libéralisme le plus authentique. Critique de la politique anglo-canadienne parce qu'elle est anti-française, il reste néanmoins un admirateur des institutions britanniques. Quand il fouaille le régime libéral, issu des Parent, des Gouin, des Taschereau, ce sont les hommes qu'il blâme, mais non la doctrine qu'il condamne. Il ne confondait pas l'Angleterre avec les aventuriers qui, dans les colonies, se hissent au pouvoir par l'exploitation des passions populaires. De même, il distinguait entre le libéralisme dont, à tout prendre, il admirait le chef fédéral, Sir Wilfrid Laurier, et les fauteurs du libéralisme en notre province. Rappelons-nous également que lors de son entrée au *Canada*, les adversaires politiques du régime n'avaient guère élaboré de doctrine, guère suscité de vrais chefs. Le mouvement nationaliste avait-il sérieusement assaini la vie publique? On en peut douter. L'esprit de parti qui nous a tant nui avait-il capitulé? Nous n'osons l'affirmer. En bref, quels

hommes avaient les oppositionnistes pour améliorer le régime qu'ils méprisaient? Pas beaucoup mieux que des fantoches. L'assainissement de notre vie publique par des idées justes avait été inopérant. Asselin avait, pour sa part, travaillé à l'exhaussement de la vie nationale. Lavergne et Bourassa avaient essayé d'éveiller en nous quelque inquiétude. Sans succès. Le levain s'était dissous dans la pâte amorphe. Avec la meute des arrivistes qui aspiraient à évincer l'équipe libérale, il était permis de douter qu'il y aurait eu progrès réel. S'il entra dans la décision d'Asselin de devenir rédacteur en chef du *Canada* quelque écoeurement devant la nullité des aspirants à la vie politique, il y eut surtout une revanche du vieil esprit libéral. Celui qui se vantait d'être un homme de 89, comme Péguy, et d'en être fier, répondait à ceux qui lui reprochaient telle contradiction apparente de sa vie: "Je veux bien croire que le régime est plein de défauts, mais ses adversaires ne m'inspirent aucune confiance". Il était sincère et logique, si l'on note que les violents ont parfois des affaissements subits et des découragements profonds. Ses idées, il les tient en réserve. C'est son esprit qui le guide. Incapable d'être modéré, il devint parfois partisan à outrance. Le régime personnifié par M. Taschereau n'eut pas de meilleur servant. Ici, intervient une autre explication. Durant son stage

dans la finance, Olivar Asselin, qui s'était toujours occupé de la Saint-Vincent-de-Paul, avait découvert rue Saint-Paul une oeuvre qui le prit au coeur. Un électricien, Achille David, avait ouvert un asile pour les vieillards haillonneux. Le local était infect, mais la toiture laissait passer tout de même moins de pluie que la frondaison des érables. En ce réduit, l'électricien réunissait tout un contingent de pauvres qu'il hébergeait. Chaque soir, des mendiants y trouvaient un paillasson. Le jour, ils quêtaient, recevant des passants distraits quelques sous. Au cours de leurs pérégrinations urbaines, il leur arrivait de prendre quelques bocks de bière. L'Oeuvre de la soupe, à midi, leur fournissait un bol de potage et un croûton beurré. Ces pauvres étaient trop nombreux pour tous loger à *l'Assistance publique*. D'ailleurs, le refuge de David avait pour eux une attraction; ils y pouvaient conserver leurs poux. Chose étrange, on s'habitue, de déchéance en déchéance, à supporter les saletés morales comme les malpropretés physiques. Asselin s'intéressa vivement à cette oeuvre. Après la banque, il la visitait, surtout le soir, quand les salles s'emplissaient d'un monde hétéroclite et nauséabond. Habitué au maniement des fonds d'autrui, le financier soutint l'oeuvre, grâce aux souscriptions qu'il obtenait. A cette époque, il collaborait à la *Presse* dans l'intérêt de son oeuvre. Or, cette

oeuvre prit des proportions importantes. Il fallut, un jour, compter sur l'aide de l'Etat. C'est M. L.-A. Taschereau qui apporta au refuge des sommes importantes. Lors de l'entrevue où l'aide fut sollicitée, Olivar Asselin était accompagné de Mme Léon-Mercier Gouin qui s'en fit l'avocate habile. L'histoire dira qu'à cette occasion Olivar Asselin a remercié le premier ministre en lui déclarant que, les dissensions passées étant éteintes, il ne refuserait jamais d'aider la cause libérale. L'amour des pauvres aurait aboli ses animosités de polémiste.

Son séjour au *Canada* eut pour conséquence de relever le ton du journal qui connut ses plus beaux jours. Le parti libéral se montra généreux, en lui permettant de s'entourer de collaborateurs doués. La première opération d'Asselin, ce fut d'ouvrir les fenêtres, puis de faire enlever les toiles d'araignées, au propre comme au figuré. Sous la direction d'un homme qui connaissait quelque chose au journalisme, *Le Canada* devint facilement le journal le mieux fait et de la lecture la plus utile, en notre province très mal partagée. Les adversaires du libéralisme qui ne lui inspiraient pas confiance devenaient pour Asselin des adversaires trop vulnérables que les attaques du journaliste pulvérisaient. Sa participation à telle lutte électorale impliquait un déploiement de stratégie disproportionné. Toujours est-il qu'avec sa coutumière

indépendance, Asselin, tout en perfectionnant la facture du journal, gagna au *Canada*, et pour la durée de son séjour seulement, des lecteurs qui aimaient le lire. Sans pourtant reconquérir les nombreux suivants qu'il eut jadis. La majorité de ses amis n'en revenaient pas de sa partisannerie. Ils le lisaient, par besoin de clarté française, par goût des idées, bien serties dans une phrase élégante, par désir de la nouveauté dont son esprit revêtait le plus mince commentaire. Olivar Asselin le savait bien qui suivait l'ascension du tirage.

Il advint que le journaliste eut vent de certains scandales qu'il refusa d'excuser. A ses patrons, il opposa un retentissant refus de courber l'échine, au nom de la discipline. Il fut, en cette occasion, plus honnête que maints scribes d'une certaine presse. Ses amis qui s'étonnaient qu'il fût devenu corvéable à merci durent en revenir de leur soupçon. En quittant le journal partisan, il prouva une autre fois son indépendance naturelle. La direction du *Canada* allait-elle être sa tribune dernière? On imagine, certes, qu'un franc-tireur comme Asselin n'était guère destiné au journalisme partisan. Incapable de faire les choses à moitié, il fut en quelques occasions partisan à l'excès. D'autre part, son caractère entier exigeait une indépendance qui ne pouvait avoir cours que dans un journal fait à son image et à sa ressemblance.

L'Ordre fut l'aventure de sa maturité. Son départ vers les Etats-Unis avait été l'équipée de son adolescence et le *Nationaliste*, le rêve réalisé de sa jeunesse. Voici chez Asselin le très grand effort de sa vie, celui qui a demandé toute sa vitalité intellectuelle et physique. Depuis de nombreuses années, la maladie rongeait sa frêle charpente. Il portait sur ses traits, en 1934, la marque de l'usure physique. Sa figure dantesque s'illuminait cependant de son regard malicieux qui avait l'air de vous dire: "allons, dites donc ce que vous pensez..." Dès 1908, ses amis le savaient douloureusement atteint. Quelques années plus tard, il avait dû, au cours d'un voyage d'affaires à Paris, subir une grave intervention chirurgicale. Qu'il ait pu vingt-cinq ans plus tard se soumettre à un travail d'Hercule, nuit et jour, pendant deux ans, pour faire vivre dans la formule qu'il avait choisie, un journal d'opinion, un quotidien du matin que nous déclarons le chef-d'oeuvre du journalisme canadien, c'est quelque chose d'assez extraordinaire. *L'Ordre* fut la suite et la reprise du *Nationaliste*. Ces deux journaux furent ses organes de lutte et de pensée. Le premier s'en tenait plutôt à la défense du nationalisme politique. Le second se consacrait au nationalisme culturel. Sans la défense de la culture et de la pensée françaises, sans la restauration de l'esprit français, comment le

nationalisme résistera-t-il à la contagion de la jungle politique? Au temps de *l'Ordre,* bien des journalistes se disaient nationalistes parce qu'ils traitaient des choses nationales du point de vue franco-canadien. Asselin voyait dans le refus de telle doctrine nationale de s'alimenter à sa source, la France, une doctrine négative capable tout au plus de teindre d'indigénisme nos plus criantes insuffisances. Entre le journal fondé en 1904 et celui de 1934, il y a une suite logique que l'expérience de la vie, des hommes et des choses canadiennes venait heureusement accommoder, car le programme de la ligue nationaliste exigeait une mise au point. *L'Ordre* était la continuation du *Nationaliste,* mais sous une formule plus large et plus compréhensive. Plus souvent qu'à son tour, Asselin y fit frémir tous les peureux, s'exalter les mécontents de tout crin, s'exaspérer les crétins multicolores. Dans un pays où la parole est donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, la franchise suffit pour horripiler les adeptes du clair-obscur. Il est telles gens qui supportent le chantage des puissants en place mais qui ne peuvent endurer la dénonciation violente et directe de quiconque ne peut, en retour des silences, distribuer les faveurs du régime. Notre peuple en connaît de ces braves à quatre poils qui, promus aux postes de direction, conseillent la bravoure audacieuse. Avec un tré-

molo d'indignation, ils déclarent à leurs troupiers qu'il faut appeler les voleurs par leur nom et les écumeurs par leur titre. Enfin, voici un chef, se disent les sans grades. Hélas! leur courage se change vite en complaisance et, à la première occasion, ils louent les maîtres-chanteurs. Ceux que pareille duplicité crispe, si au moins on ne les empêchait pas de crier leur dégoût! Drumont et Veuillot ont connu ces embêtements. Tous les journalistes vivants en connaîtront de pareils. Pour mériter la considération des bien-pensants, les journalistes n'ont qu'à continuer leur oeuvre de déformation au rythme du ronron. Ce faisant, ils n'entament nul prestige et la vanité y trouve son compte. Si, au contraire, leur verbe suscite des curiosités humaines, transforme en certitudes les soupçons de duplicité, il faudra les museler. Il reste — et l'histoire l'atteste — que la vérité que l'on étouffe, une fois dite, chemine mystérieusement, comme le filet d'eau souterrain qui forme les nappes liquides où plonge, un jour, le puits inépuisable, irrépressible, incompressible, qui alimentera les assoiffés de vérité, de dignité et d'honneur.

Une opinion de S. E. le cardinal Villeneuve, parue dans la *Semaine religieuse* de Québec; "*L'Ordre* est un journal qui ne respire ni l'esprit chrétien, ni le respect dû au Saint-Siège" contraignit Olivar Asselin à annoncer à ses lecteurs la mort

du journal. Il n'y avait pas eu d'interdiction formelle mais cette censure était de celles qui ne laissent pas survivre un journal catholique, dans un pays comme le nôtre. *Le Pays*, interdit, n'en continua pas moins sa publication, se présentant aux catholiques avec l'attrait du fruit défendu. *L'Ordre* eût pu survivre, mais Asselin ne voulut pas causer scandale. Le journal et le directeur étaient catholiques, se trouvant dans la situation de l'*Univers* alors que Louis Veuillot, aux prises avec l'Ordinaire de son diocèse, allait défendre son journal aux pieds du pape. Olivar Asselin se soumit à l'épreuve, chrétiennement, sans être invité à présenter sa défense. Il n'avait reçu de l'archevêque de Montréal, de qui il relevait, aucun de ces avis comminatoires, comme en recevaient naguère les journaux, quand on croyait qu'ils avaient erré. Il se soumit sans en appeler, pour arrêter, en milieu catholique, la campagne sanieuse qui allait redoubler, s'autorisant du jugement cardinalice, contre le journal qui défendit avec vigueur et bonne foi, contre des ruffians, la liberté de parole des laïques catholiques dans les questions libres. "Nos lecteurs, liton dans *l'Ordre* du 13 avril 1935, sont peut-être aussi surpris que nous d'une censure aussi extraordinaire par la forme que par le fond. Qu'ils sachent du moins par la volonté de qui, au beau milieu de son oeuvre nécessaire, *l'Ordre*, proclamé

par la plupart de ses confrères comme l'orgueil de la presse canadienne-française, disparaît. Entre le cardinal et nous, les seuls juges, malheureusement, sont ceux qui nous ont lus. Eux aussi, ils n'ont, comme catholiques, qu'à se soumettre. *L'Ordre* publiera son dernier numéro le 11 mai. D'ici là, il règlera conformément à la justice ses affaires temporelles, comptant que les abonnés qui lui furent si fidèles ne seront pas trop exigeants dans un malheur qui frappe tous les premiers nos dévoués rédacteurs et qui est si peu de notre fait. D'ici là, il s'abstiendra de faire allusion à ce qui est arrivé, mais sans permettre d'insolentes bravades aux journalistes "catholiques" (hélas! hélas!) qui représenteraient le jugement de Son Eminence comme l'approbation en bloc des mensonges, calomnies et faux en écriture qui constituent, en somme, leur fonds de commerce. Quant à notre directeur, qui n'est pas encore cul-de-jatte, il annoncera en temps et lieu ses intentions pour l'avenir". Ainsi disparut le journal qui était pour notre pensée française un cordial et un tonique. Sa disparition indique à quelles conditions de conformisme ambiant un quotidien peut vivre. Il peut vivre, même s'il accomplit une oeuvre de mort, s'il se conforme à la tactique de tant de publications franco-canadiennes qui n'ont rien de chrétien et qui font voisiner dans leurs colonnes le portrait

du Saint-Père avec celui d'une divorcée de Hollywood, qui publient les lettres épiscopales à côté du récit des crimes passionnels, qui insèrent les réclames de nos fêtes de charité paroissiales en regard des annonces des boîtes de nuit et des lupanars. Cette mixture de sadisme et d'hypocrisie, de mercantilisme et de flagornerie, doit-elle être la mesure et le critère de l'esprit chrétien? Si l'esprit chrétien prohibe la critique constructive, doit omettre toute volonté de promotion éducationnelle, suppose la satisfaction béate et statique, nous craignons que les gens qui en sont réellement démunis ne parviennent seuls, un jour, à s'imposer à l'attention des chrétiens avides de culture, d'efficience, d'avancement politique. Nous refusons de croire que des journaux du type commercial représentent le christianisme et son esprit de vie, comme nous refusons d'estimer que les feuilles qui servent d'organes aux jeunesses spécialisées répondent aux exigences de minime curiosité intellectuelle. Il restera enfin que la question temporelle et nationale réclame ses organes. Si je cherche dans la presse commercialisée, je perds mon temps. Elle est trop liée à la dictature économique pour autoriser un espoir d'émancipation. Si j'examine la presse pieuse, du type des annales d'archiconfréries, je n'y trouve rien d'exhaustif. Quant aux bulletins des jeunesses catholiques, je leur refuse toute influence

notoire, si je songe que cette jeunesse même cherche sa pâture quotidienne dans la presse jaune ou dans les magazines américains. Tout cela montre le vide qu'a laissé *l'Ordre*, quand s'étendent, comme des taches d'huile, l'hébétude et la niaiserie. Je sais que notre culture française qui réclame un approfondissement, sera le véhicule de notre foi. L'alliance de l'une avec l'autre n'a rien d'essentiel. S'il nous est propre d'être français et catholiques, je demande que la pensée française ait ses défenseurs. Ces défenseurs, — ils seront toujours imparfaits — pourvu qu'ils me rappellent mes droits et mes devoirs, pourvu qu'ils défendent ma culture, avec l'âpreté nécessaire, et ma foi, avec une intention droite, pourvu qu'ils illustrent, avec les qualités de leur verbe et malgré les défauts de leur tempérament, mes obligations culturelles. Rien au monde ne peut m'empêcher de regretter les bons services qu'ils m'ont rendus. J'appelle le jour qui permettra au soleil de luire et je réclame la liberté qui permettra à mon esprit chrétien de s'affirmer au-delà de la pénombre catacombale.

En 1936, après l'intérim de *La Renaissance*, Olivar Asselin devint président de la Commission des pensions de vieillesse, poste qu'il quitta quelques semaines avant que sa vie ne s'en allât, goutte à goutte.

Au cours de sa vie orageuse, Asselin fut président général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, en 1913-14. Il eut alors l'idée inédite de rompre avec la routine des cavalcades, bien grotesques, en tout cas absolument nulles pour la culture de la solidarité nationale et, à tout prendre, trop coûteuses pour notre indigence. Il organisa le *Sou de la Pensée française* qui rapporta aux écoles françaises de l'Ontario une souscription de $15.000. A ce premier et important secours financier, en faveur des opprimés ontariens, il se dépensa sans compter, avec toute la ferveur de son patriotisme. Cette lutte fut une des plus mémorables de sa vie, mais aussi une des plus ardues. Le croirat-on? Asselin eut à vaincre non seulement la tiédeur des siens, plus friands des jeux de cirque qu'habitués aux gestes de solidarité, mais aussi des sociétés nationales monopolisantes. Le nom même du mouvement, *Le Sou de la Pensée Française,* fut un obstacle qu'amplifia la gallophobie. Les partisans du vieil état de choses préféraient parades et pétarades. Deux incidents se produisirent qui fortifièrent les sentiments d'indifférence à l'égard de la pensée française et l'attachement puéril aux défilés: le refus de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec de se joindre à celle de Montréal et l'allocution de Mgr Bruchesi sur l'agneau, symbole

religieux, devenu l'emblème de la soumission stupide à toutes les tyrannies.

A partir de 1925, il s'intéressa intensément aux pauvres. Les pauvres ont toujours trouvé en lui un ami fidèle. Le violent qu'il était, à qui tout joug répugnait, se faisait fort de soulager les malheureux que l'indigence oppresse, que l'infortune abat, que la misère dégrade. Il était un fervent de la Saint-Vnicent-de-Paul, visitant les pauvres, organisant des fêtes de charité, vendant même de porte en porte des billets pour parties de cartes. "Vous êtes bien bonne madame", disait-il aux bienfaitrices. Mais pendant qu'il faisait dans la finance, Olivar Asselin s'avéra aux yeux de tous ses concitoyens comme un homme d'oeuvre merveilleux. La vie, si dure pour ce lutteur, ne l'avait pas blasé. Ayant découvert qu'un modeste ouvrier dirigeait rue Saint-Paul un refuge pour vieillards, il y mit tous ses loisirs, toute son énergie, toute son influence. Habitué au maniement des fonds d'autrui, il fit appel à un groupe d'amis et organisa un comité d'organisation dont il fut l'âme dirigeante. Ainsi se développa l'oeuvre de Notre-Dame de la Merci. Il la disait l'oeuvre de sa vie. S'il lui arrivait d'écrire dans les journaux, c'était toujours dans l'intérêt de son oeuvre qu'il confia aux Frères Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu, mandés de France. Ce journaliste, que des esprits bondieusards

faisaient passer pour un franc-maçon, en certains milieux dévots, introduisit dans la province de Québec une congrégation religieuse qui possède à l'heure actuelle, dans le diocèse, quatre maisons, dont le magnifique hospice-hôpital du boulevard Gouin, qui n'abrite pas moins de quatre cents vieillards pauvres et quelques ex-richards que la crise a fauchés. Ce refuge sera à jamais la manifestation la plus objective de l'esprit charitable, de la rude énergie et du grand dévouement d'Olivar Asselin. Par cette oeuvre, les générations sauront ce qu'a été ce grand chrétien. Ce ne fut pourtant pas dans sa vie quelque chose d'insolite. Ceux qui l'ont connu intimement savaient la bonté d'Asselin. Il était sévère pour les autres, mais il l'était également et davantage pour lui-même. Il n'était pas de ceux qui voient la paille dans l'oeil du voisin sans apercevoir la poutre qui obstrue le leur. Quand on avait gagné son amitié, c'était pour la vie. Le meilleur moyen consistait à faire preuve d'une certaine originalité, d'un peu de crânerie, et de quelques idées. On nous croira si l'on veut, mais cette espèce est à peu près disparue de notre pays. Si pareil christianisme étonne chez un critique violent et acéré comme Asselin, n'est-ce pas que les natures complexes nous déconcertent? L'esprit chrétien était, chez le journaliste, le substratum de toute sa vie. Un moindre esprit chrétien l'aurait

rendu plus accommodant, plus transigeant, plus coulant. Un christianisme moins agissant l'eût trouvé moins sévère pour le statisme. Pour quiconque étudie sa vie, son zèle pour les pauvres n'est que l'épanouissement de son esprit. En ses luttes, comme en ses oeuvres, il se lançait tout entier, sans réticence. Si l'on ne cherche pas le prédicant, à la parole de qui il faut croire, sans en pouvoir imiter la conduite, arrêtons-nous au nom d'Olivar Asselin. En lui se manifeste cette rectitude rare qui accorde l'intelligence et la volonté, le coeur et l'esprit.

Olivar Asselin a été mêlé à presque tous les débats politiques, à toutes les discussions d'idées qui se sont livrées, au Canada français, depuis le début du XXe siècle. Avant et après la guerre, il s'occupa de finance. Il a employé une large partie de son temps aux oeuvres sociales. Notre histoire compte peu de vies analogues à la sienne. Il fut un cas, un type à part. De santé presque débile, il se dépensa sans répit et toujours en première ligne. Il était d'une énergie telle que sa mort fut une surprise, encore qu'au moment de son trépas, le 18 avril 1937, ses intimes le savaient atteint depuis quelques mois. Il décéda au milieu de sa famille, un beau jour de printemps. Le Frère Mathias, qui l'avait vu à Québec, l'avait jugé sourdement miné. Asselin revint à Montréal. Durant

son ultime maladie, il fut soigné jour et nuit par les religieux infirmiers de la Merci. Le veilleur de nuit avait peine à l'empêcher de se rendre à sa bibliothèque. Il préféra jusqu'à la fin aller boire ses potions à table. Il venait de plaisanter en buvant une limonade quand il fut terrassé. Même la mort l'a surpris debout.

Il s'en est allé, avec son regard d'homme fier, avec son sourire crispé par le spasme de l'agonie, vers le Dieu bon et miséricordieux aux faiblesses humaines. Son nom demeure attaché aux plus beaux jours de notre journalisme. L'historien de la littérature parlera de son art d'écrire. Ceux que préoccupe chez nous le cheminement des idées iront vers Asselin comme vers un point de départ, un poste d'émission. Son oeuvre écrite est très considérable, mais il n'a pas publié de livres. Quelques brochures seulement. Pour un écrivain véritable, la quantité importe assez peu. La figure de l'homme d'oeuvres mérite d'être burinée dans le marbre. Que dis-je? Il n'a guère besoin de bas-relief; un vaste monument de pierres et de briques témoigne de sa vie. Une communauté n'oubliera jamais son nom dans la prière ardente de ses religieux. Les congrégations, qui ont pour elles la pérennité, peuvent se vouer à jamais à ceux qui les ont bien servies. Les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu, en reconnaissance des services rendus, lui ont donné

l'investiture dans leur ordre, en fin de vie. C'est dans la bure des Frères qu'il fut enseveli. J'ai vu dans son cercueil sa figure émaciée par la bonne souffrance. Sa tête était coiffée du capuchon des Frères. Son masque volontaire semblait celui d'un moine du moyen âge. Dans la chambre mortuaire, où à son chevet s'étalaient sa croix de la Légion d'honneur et ses médailles militaires, des Religieux Hospitaliers se remplaçaient d'heure en heure, montant la garde auprès d'un des leurs. Celui que l'on savait puissant, la plume à la main, paraissait encore plus grand, les doigts joints sur son coeur silencieux. Je me disais: *nunc defunctus adhuc loquitur*. "Les pompes funèbres m'ayant toujours paru odieuses, *j'ordonne* que mes funérailles soient de la plus grande simplicité permise par les lois religieuses ou civiles. Je désire que mon corps soit porté en terre par les braves gens, mes collègues de la Société Saint-Vincent-de-Paul, et que l'argent qu'on aurait follement songé à dépenser pour déposer des fleurs sur ma tombe soit donné aux pauvres". Il avait ainsi consigné ses dernières volontés, en 1924, dans un testament qui est un modèle d'esprit chrétien. En une écriture française, ferme et ramassée, il prie le loyal Edouard Montpetit, professeur et homme de lettres, et le sympathique bibliothécaire de Saint-Sulpice, M. Aegidius Fauteux, de faire l'inventaire de ses modestes

papiers et des quelques livres qu'il lui reste, corvée dont il aurait chargé son vieil ami, le notaire Edouard Biron, et son autre ami Antonio Perrault, avocat, "n'eussent été les services déjà réclamés de leur obligeance".

Ses funérailles eurent lieu en l'église de Saint-Jean-Baptiste. Le patron de notre race a dû reconnaître ce précurseur de l'action française et comprendre pourquoi ce patriote voulait que les siens fixassent leurs regards sur l'adulte de trente ans, plutôt que sur un bambin de six ans. Son service fut chanté par le curé Philippe Perrier, un vivant dont le sacerdoce a magnifié le patriotisme. Un des assistants du célébrant fut l'abbé Lionel Groulx, ami d'Olivar Asselin. Lui qui aima tant les vrais prêtres de Dieu, il fut bien servi à son heure dernière. Dans le cortège imposant, tous ses amis, ceux qui l'ont aimé, ses ennemis, ceux qui lui ont pardonné, des vétérans du 22e et des détachements des régiments de Montréal, ceux qui l'ont vu dans les tranchées. En bref, tous ceux qui aiment les apôtres de la vérité, même quand elle blesse et les franc-tireurs, même quand ils houspillent. Ceux qui apprirent par les journaux la nouvelle de son trépas se rendirent compte qu'aux avant-postes de la pensée française un chef allait désormais manquer.

ANTHOLOGIE

"La mort d'Asselin a creusé un abîme qu'il sera difficile de combler. Sa mémoire est partout, son nom reste attaché aux pages les plus belles de notre histoire contemporaine. Il fut mieux qu'une date, il fut toute une époque".

Valdombre
(Les pamphlets, oct. 1937)

Une anthologie des oeuvres d'Olivar Asselin est une entreprise difficile. Les matériaux ne manquent point. Ils abondent, mais éparpillés au cours d'une existence orageuse. La sélection en est malaisée, parce que le journaliste est encore trop près de nous, de même que les hommes contre lesquels il a lutté. Devant une production aussi dense, aussi variée, l'on hésite. Veut-on établir la valeur du critique dont les jugements n'ont pas été encore contredits? Il faudrait alors tout un volume de textes choisis dont n'a cure notre époque d'indigénisme incurieuse de vie française. Qui voudrait montrer la clairvoyance du critique politique aurait besoin de connaître à fond l'histoire du dernier quart de siècle. A cause du manque de mémoires, de la destruction des archives privées,

de l'absence de correspondances, la tâche est pour l'heure impossible. Une simple tentative place l'audacieux au milieu d'immenses, d'inextricables complications. N'oublions pas qu'Asselin s'est trouvé mêlé à toutes les discussions sociales, politiques et religieuses de son temps. Notre curiosité nous a révélé que certains dessous exigeraient le procès de plusieurs puissants du jour. Une biographie exhaustive d'Asselin ne sera donc possible que grâce à un recul très considérable. Quand notre peuple, sorti de son assoupissement, voudra enfin savoir quels furent ceux qui le bernèrent, le souvenir de ce grand vivant suscitera l'écrivain qui, comme le Georges Bernanos de *La Grande peur des bien-pensants,* soulèvera le voile sur les turpitudes qui auront empuanti nos vies. En attendant, il suffit que nous ne perdions pas la trace de ses pas.

L'itinéraire de sa vie nous a rappelé les allées et venues d'Olivar Asselin. Les textes que nous avons colligés, en évitant de répéter, hormis quelques uns, ceux qu'a rassemblés l'éditeur de *Pensée française,* illustrent l'écrivain. Ils témoignent de la versatilité de son tempérament; les uns attestent son ironie gouailleuse, les autres la charité sensible du grand chrétien; ceux-ci nous découvrent sa vaste information, ceux-là, son culte raffiné de la culture et de la civilisation françaises. Songez à

l'exemple d'humilité qu'Asselin nous a donné. Lui qui savait écrire et bien qu'il se devinât au premier rang des journalistes canadiens-français, il n'était jamais satisfait. Cette modestie, il plaira toujours aux demi-lettrés de l'ignorer et l'inconscience de leur médiocrité leur interdira longtemps d'en profiter.

Que ces pages d'anthologie complètent la biographie, c'est trop peu dire. Elles sont Olivar Asselin peint par lui-même.

* * *

A des étudiants

Voici le texte d'un discours que prononça Asselin devant un groupe d'étudiants qui, après une visite aux bureaux de la *Presse* et de la *Patrie,* vinrent saluer les rédacteurs du *Nationaliste.* Nous estimons que c'est une page d'anthologie que la jeunesse devrait apprendre par coeur.

Mes jeunes amis,

Du haut des fenêtres de la rue Sainte-Thérèse, quarante têtes vous contemplent.

Au souvenir de toutes celles qui se sont penchées sur vous rue Saint-Jacques, vous vous demandez, sans doute, pourquoi le *Nationaliste,* journal si vivant, a élu domicile en un lieu si calme.

En nous fixant ici, nous pensions un peu à cacher un état de gêne dont nous n'avons certes

pas à rougir, mais dont le monde aurait pu s'autoriser pour conclure à l'inviabilité de notre entreprise. Vous êtes jeunes, beaucoup d'entre vous sont sortis du collège avec, pour toute richesse, un sourire aux lèvres, et ont fait le rêve de séduire la fortune avec un air d'amour qu'ils joueraient sous sa fenêtre par un soir d'étoiles. Plus vous vieillirez, plus vous constaterez — quelquefois aux pleurs de vos yeux — combien l'apparence même du succès en impose au commun des hommes, combien, au contraire, la seule séduction d'un coeur droit est lente à agir sur leurs âmes bornées. Vous comprendrez les tyrannies morales — je veux dire immorales — exercées par des hommes qui entrèrent dans la vie comme les anciens entraient dans la mort: en glissant une pièce d'argent au batelier. Vous comprendrez le prestige odieux et éternel de l'homme à cheval — à cheval sur un cheval ou à cheval sur un sac d'écus. Vous, les piétons, vous, les petites gens qui croyez que la rue est à tout le monde, vous vous joindrez à nous pour que le jugement du magistrat montréalais qui envoie les écraseurs en prison s'applique également dans l'ordre social. Et je ne doute pas qu'en travaillant ferme nous y arrivions, car le coeur humain est comme les caveaux: les reptiles en sortent dès qu'on y fait pénétrer la lumière. En attendant, nous resterons ici. Nous nous battrons

derrière le rideau et la salle qui ne verra pas nos visages amaigris et nos ventres creux, la salle qui entendra fuser, entre des larmes refoulées, notre rire clair de Cadets de Gascogne, la salle, la pauvre salle des hommes naïfs et moutons de Panurge, nous soutiendra de ses sympathies et de ses bravos.

Nous avons voulu symboliser aussi par notre choix le recueillement dans lequel doivent s'élaborer les grandes tâches.

En lisant le *Nationaliste* — car votre démarche d'aujourd'hui me prouve que vous le lisez — vous songez peut-être comme il doit être facile de laisser sa plume courir sus à tous les abus, et comme il est étrange que notre petite bande, fuyant le monde extérieur, ait établi dans la presse canadienne-française une sorte de chouannerie. Mes jeunes amis, ce qui vous arrive de nous chaque semaine, ce n'est pas la substance de notre âme ni la fleur de nos facultés, c'est l'instinctif éclat de rire devant la sottise, l'irrépressible cri de dégoût devant la lâcheté, l'imprécation devant le triomphe insolent de la force brutale sur la raison impuissante. Ce n'est pas la synthèse de nos nuits sans sommeil et de nos jours sans pain, ce n'est pas même l'ébauche imparfaite du plan dressé dans notre esprit pour l'union des forces nationales; c'est l'infime résidu d'une production intellectuelle asservie tout entière aux besoins matériels de

l'oeuvre. Partis, les cheveux au vent et les yeux dans l'azur du ciel, nous avons bientôt dû reconnaître, dans la juste addition de deux et deux, la première condition d'existence des empires. Nous nous sommes assis sans nous plaindre devant des besognes autres que celles que nous avions rêvées, soutenus par l'espoir qu'un peu de justice sociale, un peu de bien-être et de bonheur national germeraient dans l'humus fécond de nos illusions mortes. Et pour que le jardinier ne fût pas distrait par les frelons qui bourdonnent sur toute fleur nouvelle, nous sommes venus dans ce quartier vénérable où les intendants des rois de France, accomplissant, au mieux de leur patriotisme, des oeuvres sublimes, dictaient déjà son devoir à la Nouvelle-France du vingtième siècle. Jeunes hommes qui avez fait le rêve de conquérir la terre, vous non plus vous n'aurez pas marché longtemps dans la vie avant de vous trouver aux prises avec la nécessité matérielle, qui vous demandera vos efforts, vos sueurs, votre sang. Ne la maudissez pas. Ne lui demandez pas avec amertume le pourquoi de son insolence. Dites-vous que d'autres hommes: des industriels et des négociants au front ridé, des paysans aux mains calleuses, des ouvriers aux reins courbés, se sont soumis à sa loi pour vous rendre la vie meilleure, et que sans eux vous ne seriez peut-être pas appelés à l'honneur de conduire la

société. Réglez toutes vos actions en vue du devoir présent. Fuyez les frelons, penchez-vous avec amour sur votre bêche ou sur votre houe; laissez à la justice immanente des choses ou à la Providence divine le soin de noter et récompenser votre effort, et quand le soir viendra, que la fleur de votre rêve ait porté fruit ou qu'un rayon de soleil l'ait rejetée, à peine éclose, au pullulement universel, vous vous coucherez avec la réconfortante certitude d'avoir contribué, dans la mesure de vos forces, à l'harmonie de la création.

Je vous remercie d'avoir eu une pensée pour le *Nationaliste* dans votre manifestation. Cette pensée me prouve qu'à travers le décousu ordinaire de nos écrits vous avez su lire l'intention droite, le dévouement sans mélange aux intérêts de l'humanité et de la patrie. Vous êtes allés saluer, dans nos aînés de la *Presse* et de la *Patrie*, des hommes qui n'entendent ni ne pratiquent plus mal que nous l'apostolat du journalisme. C'était probablement pour dire à ceux-ci que vous ajoutez foi à la nouvelle de leur retour prochain au bercail canadien-français, à ceux-là que vous leur savez gré de témoigner, au milieu de leurs inconséquences, quelque attention à la belle cause de l'instruction publique. Du reste, et je m'empresse de le dire au nom du journal qui préfère lui-même le geste fou au geste mesquin, ce serait un triste jour que celui

où la jeunesse, vieillote avant l'âge, aurait appris à toujours contenir ses enthousiasmes.

Encore une fois donc, merci, et que chaque année, à pareille époque, en nous rappelant ce beau jour, chacun de nous puisse demander à sa conscience le témoignage de n'être pas un frelon dans la société, de n'avoir jamais ressenti, au spectacle de la misère humaine, que la virilisante passion de faire quelque chose pour la soulager.

Le Nationaliste, 30 septembre 1906.

* * *

Les "Souvenirs politiques" de M. Ch. Langelier

Quelques pages d'une brochure "où l'on trouvera ramassés en 45 pages et traduits en français, le contenu disparate et les leçons très accidentellement salutaires d'un volume de 350 pages suintant le parti-pris et la mauvaise foi." On lit sur la page dédicatoire: "A mon père. A l'humble travailleur qui toute sa vie, de toutes les aspirations de son âme probe, chercha passionnément la vérité et la justice, j'offre cette "feuille" pour le venger d'avoir été, comme tant d'autres hommes de sa génération, l'innocente victime des hâbleurs et des charlatans."

L'auteur de ce livre, M. Charles Langelier, fut pendant vingt ans un des esprits dirigeants du parti libéral à Québec. Elu député en 1878 contre

M. Angers, à cette époque le véritable chef du parti conservateur dans la sphère provinciale, il fit partie de l'Assemblée qui soutint et qui renversa Joly. Il fut un des artisans les plus actifs de la fortune et de la ruine de Mercier. Il a été ministre de 1890 à 1892. Sorti de la politique, depuis sept ou huit ans, il vit encore dans l'intimité constante de ceux qui tiennent dans leurs mains les destinées de son parti.

Le frère de l'auteur, M. François Langelier, ancien président de la Cour supérieure à Québec, a été ministre dans le cabinet Joly, a joué un premier rôle dans les querelles universitaires de Québec, et s'est quelquefois vanté d'avoir, plus que personne, contribué au triomphe du parti libéral sur l'hostilité cléricale d'abord, et sur le préjugé populaire ensuite. Il était l'avocat de Pitre Tremblay dans la contestation électorale de Charlevoix — action motivée par l'ingérence cléricale. Il a été longtemps maire de Québec; il aurait contribué en cette qualité à faire nommer cardinal Mgr Taschereau.

Un frère de l'auteur, M. Chrysostôme Langelier, depuis plusieurs années chef des services forestiers de la province de Québec, était un des amis intimes et un des sous-lieutenants préférés de Mercier. Son nom se retrouve à toutes les pages du mercierisme. On ne peut parcourir les Comptes

publics de cette époque sans buter sur lui à tous les tournants. Les caves de l'Hôtel du Gouvernement à Québec, sont encore pleines de livres qu'il conquit à coups de ciseaux sur l'étranger et qu'il vendit à poids d'or à son pays. Exclu des faveurs ministérielles après le cataclysme de 1892, il y entra en 1897. Il a été l'avocat attitré et grassement rétribué de la prétendue politique forestière du cabinet Parent. Il était le secrétaire de la fameuse commission Legris-Brodie-Thivierge dont les travaux furent, plutôt accidentellement, le signal du réveil de l'opinion publique à l'égard de la colonisation. On assure qu'il a joué un certain rôle dans la crise ministérielle de 1905, et le fait qu'il surnagea dans le naufrage presque général du parentisme donne quelque vraisemblance à cette assertion.

Et les frères Langelier n'ont pas poursuivi leurs carrières respectives chacun de son côté sans s'occuper les uns des autres. Ils ont été presque toute leur vie les collaborateurs d'une même oeuvre, les membres d'une même raison sociale. L'auteur des *"Souvenirs politiques"* écrit lui-même à la page 196 de son livre:

"Le dimanche, Mercier consacrait toute sa journée au travail; il s'enfermait au Palais Législatif dans une petite chambre qu'on lui avait choisie comme chef de l'opposition, et là, il dépouillait les

dossiers ministériels dont il avait demandé la production dans le cours de la semaine. Il n'aurait pas pu suffire seul à la besogne, alors il nous invitait, mes deux frères, François, Chrysostôme et moi à aller l'aider. Il nous distribuait ces dossiers que nous examinions et dont nous lui remettions une analyse écrite. C'est surprenant ce que l'on trouve parfois de choses étonnantes dans un dossier! Nous nous amusions bien des découvertes que nous faisions. De cette façon, M. Mercier connaissait mieux ces dossiers que les ministres eux-mêmes qui, la plupart du temps, ne les avaient pas même lus."

Or ce qui frappe le plus dans les *"Souvenirs politiques"* de M. Charles Langelier, annoncés si bruyamment et accueillis si complaisamment, c'est l'absence complète, désespérante, de toute information nouvelle sur les événements auxquels lui et ses frères ont été mêlés.

L'ingérence de certain élément du clergé dans les élections, le coup d'Etat de Letellier, la formation, la vie et la chute du cabinet Joly, les pourparlers coalitionnistes entre Chapleau et les libéraux, les querelles universitaires de Québec, l'agitation rielliste de 1885 et 1886 et l'avènement de Mercier, la restitution des biens des Jésuites, ces événements sur quoi l'auteur a voulu concentrer sa mémoire, — car son livre s'arrête, ou du moins,

est supposé s'arrêter à 1889 — ont passionné une génération qui est encore, pour une bonne partie, mêlée à la nôtre; et si l'on ne nous y reporte que pour le plaisir de rééditer, sans preuves à l'appui, des affirmations mille fois contredites, ce n'est vraiment pas la peine.

Pour les guerres politico-religieuses: les instructions secrètes de l'épiscopat au clergé, la correspondance des évêques entre eux, les premières entrevues des ecclésiastiques en cause avec les envoyés spéciaux du pape;

Pour le coup d'Etat: la correspondance privée entre Letellier et les ministres fédéraux dont il était accusé d'être l'instrument (et qui lui demandèrent certainement des explications, s'ils n'avaient inspiré son acte), les relations personnelles du lieutenant-gouverneur avec les chefs des deux partis à Québec et à Ottawa, les démarches faites en sa faveur auprès du gouverneur le marquis de Lorne (aujourd'hui lord Argyle) et du cabinet anglais;

Pour les tentatives de coalition de 1883 et 1884: l'attitude des principaux chefs de chaque parti et de chaque groupe, les intérêts en jeu, les entrevues et les échanges de vues;

Pour l'histoire du ministère Joly: les diverses influences qui entrèrent dans le choix des ministres, toutes les circonstances qui entourèrent la

défection de MM. Flynn, Fortin, Blanchet, Chauveau et Racicot, et les motifs qui pouvaient animer chacun de ces messieurs, en particulier;

Pour les querelles universitaires: l'opinion des différents membres du clergé québecois, les démarches faites auprès de Mgr Taschereau par la faction ultramontaine;

Pour l'agitation rielliste: les dissensions entre Mercier et Joly, les pourparlers entre Mercier et Chapleau, les circonstances des plus éclatantes adhésions au programme "national", l'organisation financière de la fameuse campagne électorale de 1896;

Pour l'affaire des Jésuites: la part prise au règlement par tel ou tel religieux dont le nom est resté jusqu'ici dans l'ombre, les résistances rencontrées par Mercier au sein même de son parti, l'avis des différents chefs libéraux, surtout ceux de langue anglaise;

Voici quelques uns — et quelques uns seulement — des points sur lesquels notre petit monde provincial attend encore une pleine lumière, après tant de polémiques de presse et de confidences de clubs.

Voilà quelques uns des points sur lesquels M. Langelier avait le devoir, non pas de fixer définitivement l'opinion, car la tâche de l'historien ne va

pas si loin; non pas même d'établir une version acceptable aux modérés de toute nuance, car les mémoires, s'ils ne sont pas toujours écrits pour fausser la vérité, le sont généralement dans l'intérêt d'un homme, d'une famille ou d'une coterie; mais au moins de nous apprendre autre chose que ce qu'ont écrit là-dessus des gazetiers intéressés à dénaturer ou à cacher les faits que les chefs de partis voulaient bien laisser filtrer jusqu'à eux.

M. Langelier a découpé au petit bonheur du canif les Biographies d'Achintre, la collection de l'*Eclaireur* et de l'*Electeur*, le journal de l'Assemblée législative, les fastes de manducation du Club de la Garnison; il a mêlé à cela quelques citations pédantes du cardinal de Retz, de Tocqueville et de Hanotaux; il a ajouté encore quelques anecdotes électorales remarquables surtout par leur antiquité; puis il a déposé la plume.

Son ouvrage plaira peut-être au "jeune" dont il écrit dans sa préface:

"Je voyageais un jour avec l'un des jeunes les plus brillants de la présente génération et je lui racontais différents incidents politiques qu'il ignorait et qui l'intéressaient vivement. Il m'engagea alors à raconter ce que je savais, ajoutant que ce serait rendre un service considérable à ceux qui n'ont pas connu nos luttes d'autrefois. L'idée me parut bonne et j'ai consacré les loisirs que me

laissent mes devoirs officiels à raconter ce dont j'avais été le témoin."

De même, il pourra intéresser les petits-neveux de l'auteur, dans cinquante ans, de lire qu'Achille Larue et leur grand'père remportèrent "le succès de la soirée" en l'an de grâce de 1878 contre MM. Guillaume Amyot et L.-N. Asselin à l'Ange-Gardien, dans le comté de Montmorency, et que l'année suivante, à Saint-Henri de Lévis "la foule entendit (sic) M. Charles Langelier, avec beaucoup d'attention". Si les moeurs électorales n'ont pas changé, ils apprendront avec une fierté bien naturelle que Georges Hamelin et autres "libéraux ardents" de Saint-Roch qui, le 18 avril 1886, allaient casser les vitres de l'école de Sillery pour empêcher sir Adolphe Caron, sir John Thompson, M. Casgrain et M. Tarte de se faire entendre, avaient été embauchés et payés dans ce but par M. Charles Langelier, futur exécuteur des oeuvres de justice à Québec, et un futur juge, M. F.-X. Lemieux, commissionnés eux-mêmes par un futur gouverneur de province, sir Alphonse Pelletier, et un futur président-suppléant de la cour supérieure, sir François Langelier.

Mais Dieu merci, le nombre est resté considérable, en notre province, de ceux qui se demanderont pourquoi un shérif qui n'a qu'un homme à pendre tous les dix ans, et qui pourrait honnêtement

passer sa vie à lire Platon, Cicéron, saint Thomas d'Aquin, Montaigne, Bossuet, Pascal, Montesquieu, Voltaire, Joseph de Maistre, se donne le mal d'écrire des livres qu'il pourrait tout aussi bien faire bâcler à un écu de la page par un reporter du *Soleil*.

Juin, 1909. * * *

Préface aux "Souvenirs de prison" de Jules Fournier

Mon cher Fournier,

Quand j'étais journaliste et que je m'efforçais de toujours dire la vérité, et que je la disais pour protéger le public contre les voleurs, j'allais en prison. Je fais maintenant dans l'Immeuble; j'ai beaucoup menti depuis quelques mois; jamais je n'ai été si considéré de mes concitoyens. Quand j'aurai dompté les derniers vestiges de ma timidité, que je saurai voler franchement, voler tout le temps, et voler tellement que je ne saurai plus expliquer à personne l'origine de ma fortune, je serai mûr pour un ministère, je serai élu aux conseils d'administration des voies ferrées, je deviendrai le courtier attitré et le confident des soucis matériels de Saint-Sulpice, je donnerai avec ostentation aux hôpitaux et aux églises et je serai cité en exemple au menu fretin du haut des chaires de vérité.

Quant à vous, sorti à moitié du journalisme, vous goûtez à la *Patrie* la protection du seul vrai Mécène que possèdent à l'heure actuelle les Lettres canadiennes-françaises; je veux dire M. Louis-Joseph Tarte, et je parle ici sérieusement, pour avoir moi-même passé à la *Patrie* la plus douce année de mon existence. Mais tant que vous tiendrez, de si loin que ce soit, à ce damné métier, vous ne pourrez vous empêcher de faire des fredaines, vous conserverez la démangeaison d'écrire des ouvrages comme celui-ci pour dénigrer tout ce que vénèrent nos compatriotes: les magistrats, les geôliers, les gardes, les prisons. Je vous ai fait, dans le passé, beaucoup de tort par mes mauvais exemples. Ma conscience ne me donnera de cesse que je ne vous aie, par de paternels conseils, arraché à l'existence de propre-à-rien où je sens que j'ai pu contribuer à vous conduire. Sortez du journalisme; mettez-vous dans l'Immeuble. J'ajouterai une parole qui aura son écho dans les siècles futurs, sur laquelle les historiens de l'avenir se chamailleront sans répit et que la moitié de l'humanité jettera en opprobre à ma mémoire; mais une parole que mon bonheur présent me fait un devoir de vous crier des profondeurs de mon âme... si la prison m'en a laissé une: Mentez, il vous en restera toujours quelque chose.

Après cela, voulez-vous que je vous dise? je ne suis pas assez naïf pour croire que vous m'écoutiez... Vous resterez dans le journalisme, vous publierez vos *Souvenirs*, vous passerez encore par la justice de François Langelier (celui qui, au dire de son frère Charles, organisait avec le futur juge Lemieux les bagarres électorales de 1886), et vous retournerez chez M. Morin. Et comme vous n'êtes ni Gaynor ni Greene, que vous n'êtes pas un client de M. Alexandre Taschereau, que vous n'avez tenté de voler ni $60.000 ni $50.000 à la Province, et que, malgré vos talents de séduction trop peu connus (avis au Sexe), vous n'avez nullement ce qu'il faut pour gagner la Dame qui veille à la porte du procureur-général sous les traits aimablement sphinx-tériens du rond-de-cuir que nous savons (je ne le nomme pas, ne voulant pas faire de personnalités), permettez qu'au moins, à titre de frère en M. Morin, et en attendant que je raconte moi-même, dans le "Brief trayté de la Cocqueraille", quelques uns de mes souvenirs d'incarcération, je vous indique les moyens d'obtenir cette fois, comme qui dirait, un peu de beurre sur vos épinards.

En vous lisant, cher Fournier, je constate que, durant une partie du moins de ma détention, j'ai eu chaque jour, de plus que vous, une chopine de lait, un oeuf et une orange. (Le Gouverneur dira

deux oeufs, mais j'en appelle au jeune et sympathique escroc qu'on laissait mourir de faim et à qui je donnais l'autre). Promettez-moi seulement d'être discret — car autrement, tout le monde, Môssieu Pansereau le premier, voudra aller en prison — et je vous livre gratis le secret d'une pareille bombance.

Si vous avez soin de vous présenter chez M. Morin avec une belle entérocolite qui vous tire en moyenne un décilitre de sang par jour, le médecin (même le docteur Robitaille dont le coeur valait mieux que l'oreille, je vous l'assure!) vous accordera tout à la fois le lait, l'oeuf et l'orange. En vous battant du bec et des ongles avec le gouverneur, en lui faisant entrevoir la destitution si les nationalistes arrivent au pouvoir, au bout de deux jours vous aurez le lait, de quatre jours l'oeuf, et de six jours l'orange. Vous n'aurez plus ensuite qu'à vous laisser revivre; vous lèverez dédaigneusement le nez sur le *skelly* et sur la *jambe de botte*, et c'est d'un ventre ferme que vous irez vous vautrer dans les pissenlits en fleurs du préau, pendant que Madame de Saint-André vous criera de sa voix d'honnête femme à travers les barreaux du quatrième: "Bonjour Monsieur Asselin! Bonjour Monsieur Fournier!"

Ce rêve d'entérocolite, pour peu que vous l'ayez préparé par plusieurs années de très peu d'argent

et de beaucoup de misère, vous vous en assurerez en passant préalablement deux jours dans les cellules de la police provinciale, au rez-de-chaussée du Parlement. (Vous savez en effet aussi bien que moi que la Province a jugé prudent d'installer sa police sous le même toit que ses législateurs, et que ce n'est pas sa faute si les agents qui devaient tenir l'abitibisme en respect sont devenus les instruments des basses oeuvres de M. Charles Lanctôt). Il faut, bien entendu, savoir choisir sa cellule. Prenez celle des femmes, à droite en entrant. Elle a huit pieds sur six. Il y entre du froid par la fenêtre grillagée. (*Et la garde qui veille aux barrières du Louvre...*) Elle est basse; elle est humide; on y est à ravir pour attraper des affections enté-... (voir plus haut) — Mais, mon cher Asselin, direz-vous, n'entre pas là qui veut; ce n'est pas tout le monde qui peut faire deux jours de cachot avant d'être, dans le langage des greffiers, admis à caution. Avouez que vous avez fait du luxe".

Je vous l'accorde, mon cher Fournier; non cependant sans vous faire observer qu'en cherchant bien, dans la province de Québec, sous le règne glorieux du gouinisme, on finit toujours par trouver un juge assez consciencieux pour s'inspirer, dans ses jugements, non de la Loi, qui varie suivant l'intérêt du législateur; non de la Jurisprudence, qui n'est en somme que la fantaisie de

chaque tribunal reliée en veau; non de l'Equité, dont la conception dépend et des hommes et des milieux; mais de la volonté du Ministre, toujours infaillible dans la rétribution des magistrats qui lui servent d'outils. Prenez de préférence celui qui relève le plus directement et qui soit le plus à la merci du procureur général. Et surtout — ah oui! surtout — tâchez de rester nationaliste.

Montréal, ce 12e jour d'octobre 1910.

* * *

L'agneau symbolique

Il y a dans les Ecritures et dans la liturgie catholique des passages où le Messie-Rédempteur est comparé à l'agneau sacré des sacrifices; partir de là pour prétendre que la suppression de l'agneau dans nos processions serait un acte anticatholique, c'est un peu forcer la note. Les premiers chrétiens se reconnaissaient au signe du poisson: s'ensuit-il qu'on ne pourra plus dire du mal du maquereau sans manquer de respect à l'Eglise? faudra-t-il désormais éviter de qualifier de requin un usurier et de petit poisson un malhonnête homme? On peut vouloir le maintien de la tradition chrétienne dans nos sociétés nationales, et souhaiter que le glorieux labarum de Constantin: *In hoc signo vinces*, remplace un jour dans nos défilés l'agneau devenu chez nous, bien moins qu'un symbole

religieux, l'emblême de la soumission passive et stupide à toutes les tyrannies.

Admettons cependant qu'en matière patriotique il faille tenir compte de la signification traditionnelle des symboles; que saint Jean-Baptiste et son agneau, représentant, semble-t-il, le rôle de précurseur de la foi joué en Amérique par le peuple canadien-français, doive, pour cette raison, continuer de figurer dans les processions du 24 juin; est-ce à dire qu'au moins le mode de figuration du saint ne puisse se discuter? Nous avons mis jusqu'ici sur nos drapeaux et nos bannières l'emblême national, le castor: serions-nous plus patriotes, et ne serions-nous pas au contraire plus ridicules, en exhibant le 24 juin par les rues un de ces quadrupèdes? Beaucoup de catholiques ont fait de l'image sanglante du Sacré-Coeur le motif principal d'un drapeau qu'ils appellent national; seraient-ils meilleurs catholiques, ou meilleurs Canadiens français, en substituant à leur drapeau un authentique viscère emprunté, par exemple, à un agneau? Même un enfant et un agneau peuvent faire un joli effet héraldique; et si cela peut arranger les choses, et puisque notre race est ramenée par les événements à la période héroïque de son histoire, je consens à préférer comme sujet de bannière au labarum inspirateur de victoires, l'agneau inspirateur de sacrifices. Mais quand, pour satisfaire la

volonté philistine d'un président ou d'un secrétaire de section, on promène toute une matinée sous un soleil brûlant, au risque de le rendre idiot pour la vie, un joli petit enfant qui n'a fait de mal à personne et à qui, neuf fois sur dix, la tête tournera de toute manière; quand, à cet enfant, l'on adjoint un agneau qui, se fichant de son rôle comme le poisson en pareille occurrence se ficherait du sien, lève la queue, se soulage et fait *bé!* et que derrière cet enfant et cet agneau, on permet à un papa bouffi d'orgueil d'étaler sa gloire d'engendreur en ayant l'air de dire à chaque coup de chapeau: "L'agneau, le voilà; mais le bélier, c'est moi!" — si je veux bien ne pas mettre en doute la sincérité de ceux qui m'invitent à saluer, au nom du patriotisme, ce triste et bouffon spectacle, je veux aussi, sans manquer de respect à la Religion ni à la Patrie, pouvoir m'écrier: ce gosse qui fourre nerveusement ses doigts dans son nez et qui, pour des raisons faciles à deviner, ne demande qu'à retourner au plus tôt à la maison, ce n'est pas saint Jean, c'est l'enfant d'un épicier de Sainte-Cunégonde! Cet agneau qui lève la queue, bondit et fait *bé!* ce n'est pas l'agneau de Dieu, c'est la bête naïve et simple que tout le monde tond, que tout le monde bafoue, que le loup mange. Ce mâle à deux jambes qui affiche avec une si belle insolence ses capacité génésiques, ce n'est pas

au sens large des Ecritures, l'oncle du Sauveur; c'est peut-être un Canayen natif de l'Abord-à-Plouffe qui boit du whisky blanc, mâche du tabac noir, dit *baptême! Torrieux!* et *Verrat!* comme le plus distingué des marguilliers; c'est, en tout cas, un homme vain et borné, qui préfère les applaudissements des badauds à sa dignité personnelle et au bien-être physique et moral de son enfant.

L'Action, 26 juillet 1913.

* * *

Les évêques et la guerre

Quelques pages d'une brochure intitulée *"L'Action catholique", les évêques et la guerre*. La dédicace est ainsi libellée: "Pieusement dédié à mon père, homme simple et juste, qui avec beaucoup d'autres bons citoyens, de 1870 à 1880, eut à souffrir l'hostilité et parfois les persécutions du clergé de Charlevoix, parce qu'il ne voulait pas reconnaître pour envoyé de Dieu, sir Hector Langevin, ministre concussionnaire, protégé de l'épiscopat, mort depuis déshonoré".

Cette brochure, pour des raisons évidentes, aura la circulation et l'influence que voudront bien lui assurer par leur intelligente générosité les amis de la liberté de parole. Que ceux qui m'auront fait l'honneur de me lire se donnent le mot pour la répandre, et j'ose prédire qu'à elle seule elle fera

plus que cinq cent mille millions d'articles de la *Presse* pour déchirer le manteau de plomb qui depuis quelque temps, prenant couleur du ciel, — d'un ciel de plomb — et soutenu par les mains d'"opérateurs" puissants et invisibles — ou trop visibles — s'abat rapidement sur notre province.

Qu'on ne s'embarrasse pas plus de scrupules religieux que je ne l'ai fait moi-même. Si quelque chose égale en liberté mes jugements sur Mgr Paul-Emile Roy, Mgr Bruchesi et l'abbé d'Amours, c'est ce que Louis Veuillot a dit à maintes reprises des évêques de France. Lui, il traita toute sa vie d'égal à égal avec l'épiscopat dans les questions politico-religieuses. Moi qui n'ai pas sa foi de charbonnier, je n'ai pas cette prétention; je veux seulement traiter comme un citoyen ordinaire — seulement un peu plus rudement, parce qu'il est plus dangereux — l'homme d'Eglise qui se prête de propos délibéré, en matière purement temporelle, à une malsaine et basse politiquerie. J'ai parlé de la guerre en premier lieu parce que sur ce point, l'abus crevait les yeux. D'ici à quelque temps, si Dieu me prête vie — et pour une oeuvre aussi nécessaire il me la prêtera — je revendiquerai sur d'autres points les droits des laïques dans les questions libres. Je continuerai de parler haut et ferme. Mais si haut que je parle, mes amis catho-

liques n'ont pas besoin de s'inquiéter: comme celui... d'un autre monstre que je pourrais nommer, mon bullaire restera impeccable.

1914

* * *

Sur un mandement

Ni les Etats-Unis, ni le Mexique, ni le Nicaragua, ni le San-Salvador, ni le Guatemala, ni le Costa-Rica, ni le Honduras, ni le Panama, ni la Colombie, ni l'Equateur, ni le Vénézuéla, ni le Brésil, ni l'Argentine, ni l'Uuruguay, ni le Paraguay, ni le Pérou, ni la Bolovie, ni la Chine, ni la Patagonie, ne sont directement affectés par la guerre européenne.

De tous les pays d'Amérique, le Canada est le seul qui, du fait que l'Europe est en guerre, est en guerre.

Le Canada doit cet honneur à ce qu'il est une simple dépendance d'un des pays en guerre, la Grande-Bretagne. Il n'avait par lui-même aucun sujet de querelle avec les Allemands; c'est son état de colonie anglaise qui l'entraîne dans le conflit, et qui lui fera dépenser en une seule année cent à cent cinquante millions de piastres.

En défendant ses côtes, son territoire, contre les ennemis de la Grande-Bretagne — et les nationalistes sont les premiers à demander qu'il le fasse— le Canada contribuerait effectivement à la défense

de l'empire et ferait encore plus que n'est obligé de faire tout autre pays américain. Le Sud africain n'a pas envoyé de troupes en Europe; est-ce à dire qu'il ne remplit pas tout son devoir en se gardant contre une agression qu'il ne doit lui aussi qu'à son état de colonie?

C'est devant cette situation de toute évidence qu'on ne craint pas d'affirmer que nous remplissons un devoir en envoyant nos soldats à l'étranger.

Pendant que le gouvernement anglais et avec lui la presse anglaise, reconnaît de lui-même que notre aide est volontaire, il est pour le moins étrange que les évêques canadiens-français fassent de cette aide un devoir dans un mandement que — chose curieuse — les évêques de langue anglaise ont cru pouvoir épargner à leurs ouailles. Selon la politique propre à l'Anglais, de sauter à deux mains sur tout ce qui lui est, même par politesse, offert, le duc de Connaught, gouverneur et oncle du roi d'Angleterre, s'est empressé, en deux lignes aussi significatives que brèves, de remercier nos évêques d'avoir bien voulu reconnaître notre obligation de participer aux guerres de la Grande-Bretagne.

Nous avons ainsi l'épiscopat qui offre au nom des catholiques et le représentant autorisé du souverain qui accepte au nom du gouvernement impérial.

Sans doute il ne faudrait pas exagérer l'importance d'avances faites par nos évêques au nom de leurs ouailles en matière purement politique. L'attitude de l'épiscopat n'en prendra pas moins un caractère d'extrême gravité, si, comme on nous l'a donné à entendre, la presse se voit refuser le droit de discuter.

Nous ne voulons pas mettre en doute les motifs de cette attitude. D'innombrables évêques, au cours de l'histoire, se sont trompés en matière politique, depuis le pourceau mitré qui vendit sainte Jeanne d'Arc aux Anglais, jusqu'aux serviles prélats concordataires du Troisième Empire, en passant par ceux qui trafiquèrent des libertés irlandaises avec lord Castlereagh en 1800. L'erreur des évêques canadiens-français n'est pas intéressée. Peut-être la main leur a-t-elle été forcée. Peut-être aussi ont-ils simplement voulu dire — à quoi personne n'eût trouvé à reprendre — que nous avons le devoir de participer à la défense de l'empire, et ont-ils outrepassé leur pensée en posant gratuitement que ce devoir consiste à envoyer des troupes à l'étranger. Mais la parole est là, et des politiciens comme M. Thomas-la-ficelle Chapais, et de vulgaires filles à politiciens comme notre troisième mère-*Patrie*, ont déjà commencé à s'en servir pour baillonner les partisans de la tradition politique canadienne en matière de défense impériale.

Par respect pour une liberté d'opinion sans laquelle il n'y a pas de gouvernement possible en pays britannique, mais aussi dans l'intérêt de l'Eglise, nos évêques ne devraient-ils pas corriger leur mandement en ce qu'il a d'excessif? Pour le moment, ils n'ont rien à craindre. Pour le moment, ils seront probablement applaudis s'ils prennent, contre les journaux qui ont le courage de les contredire en matière politique, les sanctions de rigueur que réclame la racaille des politiciens. Mais dans cinq ans, dans dix ans, quand le Canadien, écrasé d'impôts, commencera à maudire l'impérialisme militaire comme un fléau, que gagneront-ils à ce qu'on dise que, sans égard à l'intérêt national ni à la liberté des consciences, ce furent eux qui érigèrent cette infâme doctrine en dogme intangible?

L'Action, 24 octobre 1914.

* * *

Pourquoi on aime la France

Les paroles qui suivent furent prononcées à Montréal, le 21 janvier 1916, par le major Asselin, à l'occasion de son engagement volontaire pour la guerre européenne.

"Et maintenant, avec vous tourné vers d'autres sommets — les plus hauts que l'âme humaine ait encore atteints dans l'empire sur soi, dans le renoncement, dans le sacrifice — des mots plus forts,

mais des mots forts et tendres à la fois, se pressent tumultueusement à mes lèvres. Dans sa claire robe d'héroïsme, faite de rayons et d'éclairs, et tellement mariée à sa chair que la chair en est diaphane, mère toujours jeune de cette Jeanne d'Arc qu'elle seule a pu porter dans ses flancs, ses beaux yeux tristes illuminés par la sereine conscience de la vérité, saignante et souriante, et terrible et douce, la France immortelle nous regarde. Je pourrais, m'arrêtant sur ces paroles, attendre de votre coeur un jugement que votre raison a peut-être jusqu'ici repoussé. Les colères de la France ont parfois épouvanté votre vieux sang conservateur et catholique (moi, je suis un homme de 93, et avec Péguy, je m'en fais gloire) ; son sourire a souvent scandalisé et irrité votre foi. Aujourd'hui qu'aux yeux émerveillés du monde, elle conserve dans sa lutte pour l'existence, sous une sueur de sang, son éternel sourire, votre sang, votre coeur, tout votre être enfin rendu à lui-même, vous crie que vous l'aimez. Mais je me reprocherais comme une tromperie de capter par ce moyen votre assentiment. Je veux jusqu'au bout, et pour la France comme je l'ai fait pour l'Angleterre, m'en rapporter uniquement à votre raison.

Mesdames et Messieurs, vous avez parfois ouï dire, et peut-être avez-vous parfois lu dans les journaux: "La France officiellement ne fera jamais

rien pour les Canadiens-Français, et donc nous ne devons rien à la France". Ce raisonnement vaudrait contre nous si d'une part nous demandions à nos compatriotes autre chose qu'une contribution personnelle, n'engageant en rien leur jugement sur la politique du gouvernement canadien; si d'autre part il était vrai que la France ne peut activement aider le Canada français que par les moyens officiels. Mais il se présente immédiatement à vos esprits deux réponses.

C'est d'abord que le monde ne peut pas se passer de la France. D'autres nations, comme l'Angleterre, peuvent vanter aussi justement leur attachement à la liberté. D'autres, comme l'Italie, peuvent trouver dans un passé magnifique et dans une renaissance politique sans pareille le motif des plus hautes ambitions, des plus enthousiastes espérances. D'autres, par les réserves de vie neuve et fraîche que nous savons qu'elles nous cèlent, provoquent en nous une admiration sympathique, mêlée il est vrai de quelque inquiétude; et c'est la Russie. D'autres enfin ont donné jusque dans les oeuvres de mort des preuves, hélas! irrécusables de leur esprit méthodique et organisateur; et celles-là, inutile de prononcer leur nom, il s'est tout de suite vomi sur vos lèvres. Mais ce qui fait de la France — supérieure à la Grèce par le sérieux et à Rome par le sens de la justice — une nation

unique dans l'histoire, c'est son culte inlassable et profond des idées. Tant que par spiritualisme il faudra entendre la subordination de la matière à l'esprit, non la poursuite d'un but vaguement spirituel par les voies les plus misérables de la matière, la France sera la plus grande puissance spirituelle des temps présents. Nous allons nous battre pour la France comme nos pères, hommes de foi, allaient se battre pour le pape en 1869: parce que, dans un âge où l'accroissement subit de la richesse économique a partout fait crever comme autant d'abcès la cupidité, l'égoïsme, l'envie, la haine, la France victorieuse après l'épreuve qu'elle traverse en ce moment, la France grave, sans peur et sans haine, abaissant son glaive et laissant déborder de son sein fécond sur le monde "le lait des humaines tendresses" sera plus que jamais nécessaire à l'humanité.

C'est ensuite que nous, les Français d'Amérique, nous ne resterons Français que par la France. Voilà, Mesdames et Messieurs, une idée qui n'est pas nouvelle sur mes lèvres. Depuis seize ans que je tiens une plume dans la presse française au Canada, toujours j'ai eu les yeux fixés sur cette boussole. Pendant que d'autres, pour mieux couper de ses sources le Canada français, feignaient de croire tout l'esprit de la France enfermé dans de vaines formules lexicologiques, je n'ai cessé de

crier qu'à moins d'un contact plus intime avec le foyer principal de la pensée française, il n'y aurait pour nous pas d'existence possible, pas de création, pas de lutte possible contre le matérialisme américain, poison de nos âmes, infection de nos vies. La guerre dure depuis dix-huit mois, et déjà nous sentons autour de nous et en nous, par suite de la disparition graduelle du livre français, une raréfaction de vie intellectuelle. Nous éprouvons quelque chose comme ce refroidissement graduel que les Rosny ont imaginé qui marquerait sur la terre la fin de la vie. Les plus inintelligents de nos compatriotes — disons le mot: les plus anti-français — ne sont plus fermés à l'anxiété; comme au bravache qui passe de nuit devant un cimetière, il leur faut chanter à tue-tête pour se faire accroire qu'ils n'ont pas peur. Autrement, comment expliquer leur acharnement à vouloir, par exemple, opposer les intérêts de l'Ontario français à ceux de la France? Pour nous qui n'avons jamais douté de la destinée que la défaite de la France ferait à notre race, chaque phase de la lutte nous a tour à tour remplis de joie et d'angoisse. A chaque matin, en approchant des affiches des gazettes, nous nous demandions le coeur serré si Antée cette nuit-là n'avait pas perdu pied, si l'ange — un ange exterminateur — n'avait pas, par un coup de traîtrise, terrassé Jacob. Un jour, notre amour

magnifiant de simples contretemps en échecs, de simples échecs en désastres, l'angoisse brûlant nos artères et faisant éclater nos veines, nous avons dit nous aussi: Nous marchons! Les insensés, ils veulent savoir ce que la France ferait pour le Canada. Et à chaque aurore nouvelle, ils vont voir à la fenêtre si le soleil luira sur leur tâche quotidienne. Et toute leur vie ils demandent au soleil la chaleur, la joie de leur existence. Et si on voulait les priver de sa lumière et de sa chaleur ils se battraient pour le soleil, ils verseraient leur sang pour leur part de soleil. Sans doute, Mesdames et Messieurs, la France a pu quelquefois nous blesser par son indifférence. Mais parce que sans elle la vie française s'arrêterait en nous comme une eau qui gèle, bénissons-la quand même, défendons-la quand même! C'est la lumière, c'est la chaleur, c'est la vie!

Et donc, nous marchons pour les institutions britanniques parce que par elles-mêmes, et indépendamment des demi-civilisés qui les appliquent aujourd'hui en Ontario, elles valent la peine qu'on se batte pour elles.

Et nous marchons pour la Belgique parce que dans cette guerre elle incarne le droit violé, la liberté des petits peuples foulée aux pieds.

Et nous marchons pour la France parce que sa défaite, en même temps qu'elle marquerait une

régression du monde vers la barbarie, nous condamnerait, nous ses enfants d'Amérique, à traîner désormais des vies diminuées...

21 décembre 1916.

* * *

Le génie français

Extrait d'une conférence faite à Paris, devant le Comité France-Amérique, le 25 juin 1917, qui offrait un diner en reconnaissance des services rendus à la cause des Alliés par le commandant Asselin, alors en permission.

"On lit quelquefois chez nous que cette guerre est surtout la guerre de l'Allemagne et de l'Angleterre. Cela serait vrai si l'Allemagne n'avait attaqué la France d'abord et cherché au contraire, à tenir l'Angleterre hors du conflit. Mais, pour que cela fût vrai, il faudrait aussi que la guerre eût résulté uniquement d'un antagonisme d'intérêts commerciaux. Or, comment n'y pas voir aussi une guerre philosophique? Je suis très peu philosophe. Sur la métaphysique, je ne suis pas loin de partager l'opinion de ce grand et séduisant coquin de Voltaire. Et je me garderai bien de faire de l'érudition métaphysique devant cette assemblée où jusqu'ici tout le monde s'est si bien compris. Mais précisément parce que je sais distinguer entre un peuple qui se comprend lui-même et qui se fait

comprendre, et un peuple qui se comprend peut-être lui-même, mais qu'on ne comprend pas, dès avant cette guerre où l'Allemand devait se révéler comme un barbare, je préférais passionnément la France à l'Allemagne, j'avais, en mon for intériuer, résumé mes préférences et mes antipathies en ce laconique jugement: l'Allemand sait tout et il ne comprend rien; le Français ne sait rien et comprend tout. A vrai dire, je me rends parfaitement compte de l'excès qu'il y a à taxer d'ignorance le peuple qui, depuis toujours, a tenu la tête du mouvement scientifique en Europe, et qui, dans son culte pour la science, est allé jusqu'à en vouloir faire le fondement de sa morale. Ce que je voulais dire, c'est que le Français comprend tout, même quand, selon la prétention allemande, il ne sait rien, et que l'Allemand ne comprend rien, même quand, selon ses prétentions, il sait à peu près tout.

Sur ce point, ma religion s'est éclairée d'une expérience personnelle. Tous, vous avez lu le livre de M. André Siegfried sur le Canada. Il est telles conclusions de cet ouvrage qui sont très discutables, mais, après deux mois passés chez nous, M. Siegfried a trouvé moyen de condenser en une lumineuse synthèse de 350 pages tout ce qu'il faut — ou du moins tout ce qu'il fallait il y a dix ans — pour se faire de notre situation politique une opinion juste. A l'aide des faits qu'il a groupés, n'importe qui pourra, s'il le veut, rectifier ses conclusions. Cela, c'est la méthode française. Il y a quelques années, un professeur de langues romanes dans une école américaine, avec qui j'étais entré en relations par hasard, me soumit quelques fascicules d'un annuaire de littérature universelle publié chez nos voisins et censé contenir, entre autres choses, un résumé de la production intellectuelle canadienne-française. Vous connaissez le genre. De cet amas de fiches uniformes, colorées uniformément et sans égard au mérite des ouvrages, et d'où les oeuvres les plus intéressantes — celles surtout qui auraient tout de suite frappé un esprit français — avaient été omises, je défierais bien qui que ce soit de dégager une impression quelconque de notre situation littéraire. Cela, c'est la méthode allemande.

Dans quelque encyclopédie teutonne, moi qui vous parle, je suis "fiché". Je suis donc, en quelque sorte, tenu d'admettre que la fiche a du bon. (Vous comprenez tout de suite que nous restons dans le domaine scientifique). L'erreur, c'est de croire qu'elle constitue, à elle seule, une culture. C'est aussi d'en faire une trouvaille allemande et d'y voir l'instrument de rénovation de l'esprit français parce que la pensée française, se distrayant dans la musique d'Offenbach, si l'on peut ainsi

dire, avait, dans certains domaines, notamment l'histoire et la philosophie, dérogé un instant à ses traditions de labeur et de probité. Ce qui est propre à l'Allemagne, c'est le subjectivisme de Kant et les géniales divagations de Nietzsche. Or, la France connaît Kant et Nietzsche, car la France, contrairement à la lourde calomnie allemande, connaît beaucoup de choses, mais elle croit encore, Dieu merci, aux vérités objectives; et c'est ce qui fait qu'en face de l'Allemagne, devenue par sa conception subjective, partant intéressée, des choses, champion de la force brutale, s'est dressée la France, champion éternel du droit.

Vous avez, dans le cours de votre histoire, rendu au monde d'éclatants services. Hier encore, vous le sauviez de la barbarie en arrêtant sur l'Aisne et devant Verdun, les forces de destruction et de rapine du nouvel Attila. Mais ce qui vous vaudra surtout la reconnaissance de l'humanité, c'est de lui avoir fait comprendre, en le révélant peut-être à un certain nombre de vos propres compatriotes, que si le subjectivisme, surhumaniste ou autre, peut engendrer de belle musique et produire des brutes incomparables, le chemin le plus sûr vers la vérité morale est encore le respect d'une certaine discipline intellectuelle.

Grâce surtout à l'habileté et à l'impudence de sa réclame, l'Allemagne a exercé pendant cinquante ans sur la pensée du monde une influence excessive. La France, après la guerre, reprendra la suprématie intellectuelle, et cette fois son hégémonie — nous frissonnons d'orgueil à cette seule pensée — couvrira toute la terre; n'en seront exclus que les peuples maudits qui dans la guerre actuelle auront avec l'Allemagne levé la main contre la justice. Ceux-là, pour leur châtiment, ils s'abêtiront sous le joug d'une nation arrogante, morne et triste, sans grâce, sans bonté, ou confondant avec la bonté un niais et fade sentimentalisme. A la France incombera le rôle glorieux de présenter aux sociétés nouvelles les fortes disciplines sans lesquelles ne pourra se consolider la victoire du droit. Qu'elle ouvre sans crainte sur le monde ses mains émaciées par la souffrance; le monde, conquis par son courage, attend d'elle, comme d'une puissance surhumaine, les paroles de vie.

Oui, la France a conquis le monde. Mais elle a surtout conquis — ou plutôt reconquis — le coeur de ses enfants d'outre-mer. Je vous disais tout à l'heure que les Canadiens français, en 1914, étaient séparés de la France depuis déjà cent cinquante ans. A part, peut-être, M. Arnould, qui avait passé deux années chez nous et qui, en outre, apportait à cette tâche la bonté de coeur indispensable, je ne connais pas un Français — tant la tâche était difficile — qui ait pleinement réussi à

démêler les sentiments du Canadien français envers la France avant la guerre. Il a existé entre nous bien des malentendus. Parmi les milliers de braves gens que vous avez envoyés au Canada et qui travaillent si admirablement à la prospérité de leur patrie d'adoption, il s'est glissé quelques marchands de pornographie, quelques messieurs de moeurs particulières, quelques demoiselles de moeurs peu particulières, et, chose encore plus grave, beaucoup d'individus qui ne vont pas à la messe. Et comme ces indésirables — ainsi qu'on dit en France — se groupent généralement dans les villes, que les gazettes se font aussi dans les villes, et qu'au surplus nous n'échappons pas à la faiblesse très humaine qui consiste à toujours se croire meilleur qu'autrui, même quand en secret l'on s'accommode assez bien de ses vices, les Français eurent parfois — dans les journaux ou ailleurs, peu importe — une mauvaise presse. Il y eut aussi vos lois républicaines de laïcisation. Pour de multiples raisons, je me garderai bien de les apprécier ici; et ces raisons ne sont peut-être pas toutes celles que vous pensez. Mais nous fûmes du coup reportés à l'époque où notre clergé chantait le *Te Deum* pour fêter la chute de Napoléon, héritier des principes de 89... Certes, quand je dis nous, il faut s'entendre. De tous temps, il y eut chez nous, et dans le clergé comme ailleurs, des esprits assez

éclairés pour savoir aimer la France indépendamment de ses formes de gouvernement et de ses préférences électorales. Le sentiment du peuple envers la France avant la guerre, c'était celui de paysans qui compteraient dans leur famille une grande actrice. Nous étions au fond très fiers de vous, mais vous nous scandalisiez. Et je ne suis pas sûr s'il n'entrait pas dans nos âmes un peu d'envie, un peu de la jalousie du parent pauvre.

Ah! que vos souffrances, que votre vaillance ont parlé éloquemment à notre coeur! Du jour où il éclata aux yeux étonnés du monde que celle que, sur la foi de racontars intéressés, nous avions prise pour une grande cascadeuse, était, à tous les sens du mot, la plus brave des femmes, nous avons rougi de nous-mêmes, nous n'avons plus songé qu'à nous faire pardonner nos ridicules bouderies. Nous avons éprouvé, à l'égard de notre pays d'origine, cette transformation de sentiments que subit le voyageur qui connut Paris avant la guerre et qui le revoit aujourd'hui. Alors, la Française authentique était invisible. A moins de pouvoir pénétrer dans la famille, on eût passé des mois entiers à Paris sans voir d'autres femmes que celles de Montmartre ou de chez Maxim. Mais rien qu'à voir aujourd'hui partout — dans les ascenseurs, dans les tramways, dans le Métro — la figure souriante, patiente, ferme, intelligente et propre des

vaillantes petites femmes qui ont remplacé dans l'organisme économique les hommes partis pour la tranchée, on se sent pris d'une admiration attendrie pour un peuple qui sait allier, jusque dans ses classes les moins favorisées, tant de grâce à tant de vertus. Vos malheurs vous auront au moins forcés à vous montrer sous votre jour véritable. Ne souriez pas: le Métro parisien est à l'heure actuelle un des foyers de rayonnement des plus belles qualités françaises.

25 juin 1917.

* * *

Dédicace

Avant de partir pour la guerre, Olivar Asselin avait préparé un recueil de ses articles, intitulé: *Exubérances*. Cette dédidace en est extraite.

"De tous ces jeunes hommes que la vie a jetés sur ma route et dont la collaboration fit ma joie et mon orgueil, il en est quatre que je me rappelle avec une émotion toute particulière, à cause du contraste entre la grâce légère de leur talent, la douceur de leur philosophie et le tragique de leur destinée. Ce sont Gaston de Montigny, Maurice Leconte, Ernest Lafortune et Joseph Baril.

Fils de chevaliers et qui lui-même avait connu le monde, mais Canadien jusqu'aux moelles, de Montigny mêlait un goût de terroir à des contes humoristiques du meilleur Alphonse Allais.

Leconte, né aux environs de Caen, venu au Canada dès sa sortie du lycée, au physique vrai portrait de Renan, — et dont je ne sus jamais rien au reste — fournit d'abord aux *Débats*, ensuite au *Nationaliste*, sous le pseudonyme de "Johannès", des articles où l'humour abracadabrant d'un Courteline dissimulait, mais pour la foule seulement, un nihilisme tout oriental.

Ernest Lafortune a montré comme ironiste une des intelligences les plus fines — probablement la plus fine — que le Canada ait encore connues.

Baril, moins profond que Leconte ou Lafortune, moins fécond que de Montigny, n'en a pas moins laissé, dans le genre badin, de jolis morceaux d'anthologie.

De Montigny est mort à quarante ans, par sa faute; Leconte fut un jour trouvé noyé dans le Saint-Laurent; Lafortune et Baril furent dévorés par la phtisie aux environs de la vingt-cinquième année. A défaut d'une jouissance digne de leur subtil esprit, puisse la dédicace de ces brefs épilogues leur apporter au paradis — où le Bon Dieu les emploie sans doute à égayer les saints trop rébarbatifs — le témoignage de mon impérissable amitié."

Witley Camp, 14 janvier 1918.

Notre faiblesse économique

...Je voudrais faire voir en quelques mots comme quoi la plupart des faiblesses que je viens de signaler se rattachent plus ou moins étroitement à des causes morales.

J'ai encore sous les yeux un discours fait dans le comté de Berthier, aux environs de 1908, par un ministre provincial qui devait plus tard occuper un rang très élevé dans la magistrature, ce qui prouve que sous le rapport de l'intelligence il était loin d'être dépourvu. "Vous autres habitants de Berthier, disait ce politicien, est-ce que ça vous intéresse, les questions forestières? Il n'y a même plus d'arbres dans votre région!" Et les habitants de rire, d'applaudir. Le politicien savait parfaitement ce qu'il disait: l'auditoire, lui, n'était pas assez instruit pour comprendre l'économie de l'industrie forestière, mais les races menacées dans leur existence devraient au moins montrer l'instinct de conservation que la Providence a départi à tous les êtres, y compris l'huître, la moule et de simples larves.

Aujourd'hui encore, une apathie du même ordre, c'est-à-dire ayant son siège non dans l'intelligence, mais dans le coeur, se constate de divers côtés. Mettons pour un instant à notre place, dans la province de Québec, les Anglais, les Irlandais ou les Juifs: combien de temps croit-on qu'il faudrait pour les convaincre que le régime des concessions doit être conditionné surtout par leurs intérêts économiques? Chez nous, au contraire, le politicien pourra toujours, sur ce chapitre comme sur tant d'autres, endormir le peuple en flattant en lui ce double défaut des races serves: d'une part la "partisannerie" et d'autre part la coquetterie à recevoir avec grâce les coups de pieds où vous savez.

Depuis 1917, il existe une sorte d'union morale entre les Canadiens français: l'accord qui n'avait pu s'établir ni pour la défense de la langue attaquée et persécutée, ni pour la protection de nos lois civiles menacées, ni pour la sauvegarde de notre idéal politique et moral contre une immigration hostile, les événements de 1917 l'ont apparemment réalisé; à défaut d'un coeur repentant, les vieux gardes du loyalisme tory et du loyalisme opportuniste auront du moins apporté vers l'autel de la patrie, sous l'oeil satisfait des politiciens mués en sauveurs, le fond sali de leur pantalon. Que cet accord ne repose sur aucune conviction raisonnée et durable, nous en trouvons une preuve concluante dans la somme de battage électoral qu'il faut pour le maintenir; n'est-il pas en effet significatif que les appels à l'esprit de parti — d'un parti — n'aient jamais été plus violents qu'aujourd'hui? Au point de vue particulier qui nous occupe, il s'en présente aujourd'hui une preuve supplémen-

taire, et c'est l'inintelligence presque générale avec laquelle on envisage chez nous la question douanière. Voici une question actuelle, vivante: selon que les droits d'importation seront très élevés ou peu élevés, ils avantageront l'industrie mécanique, qui à l'heure actuelle est surtout l'affaire des Anglais, ou l'agriculture, qui à l'heure actuelle, avec certaines industries indépendantes du régime douanier, est surtout notre affaire à nous. Et pourtant, parmi tous ceux que la frousse exorcisa tout à coup de l'esprit de parti en 1917, nul n'a l'air de comprendre que le groupe canadien-français pourrait trouver là un nouveau terrain d'entente. Convaincu que le spectre de la conscription militaire nous gardera toujours dans le chemin de la concorde, on veut pouvoir se diviser sur une question que les circonstances rendent essentielle et qu'on s'obstine à regarder comme secondaire. Même si l'on consentit naguère à toutes les concessions, à toutes les abdications, parce qu'étant la minorité "on ne pouvait pas convenablement ne pas dire comme les Anglais", on se résignera volontiers à passer pour froussards, car on est plus attaché à sa peau qu'à sa réputation — et d'ailleurs pour ce que vaut là-dedans le jugement des Jingoes!— mais on craindrait de passer pour des esprits étroits, des mauvais coucheurs, des "provinciaux", en recherchant dans la législation douanière son

légitime intérêt économique. Ici encore, l'instinct de conservation est inexistant.

Sachons le reconnaître: dans toutes les sphères de l'activité économique, nous n'avons cessé de penser en vaincus.

Cette disposition d'esprit a tenu pour une part à notre déplorable éducation politique: la fierté n'est pas une plante, et que l'on cultive dans le champ que l'on veut: c'est une atmosphère; si elle fait défaut dans le domaine politique, elle manquera également dans l'économique.

Il aura tenu encore davantage, peut-être, aux faux enseignements donnés dans certaines de nos écoles, heureusement peu nombreuses, malheureusement très influentes. On n'a rien compris à la question économique — je veux dire que, se bornant à des techniques peu fécondes par elle-mêmes, on n'a apporté dans l'action économique aucune idée-force — parce que, pour en imposer à des ignorants doublés de vaincus, nos fours à commis de banque, tout comme nos volières à perruches, recherchaient la clientèle anglaise ou américaine, ce qui, naturellement, les obligeait à atténuer le plus possible le caractère national de leur enseignement: prêcher l'épargne aux filles et la conquête économique aux garçons *au nom des intérêts supérieurs de la race* — de la race canadienne-française, — cela aurait pu offusquer les quelques élè-

ves anglais, irlandais ou juifs dont le nom donne aux prospectus et aux palmarès un si grand air. Enfin, je l'ai dit ailleurs et je le répète, en traitant l'anglais comme unique langue des affaires, en négligeant de faire voir ce que notre intelligence des affaires pourrait gagner à une forte culture française, les écoles en question nous ont préparé cette bourgeoisie méprisable qui, dans le fond de son coeur, imputera au français des insuccès matériels attribuables en réalité à sa déformation intellectuelle; ces parvenus à demi illettrés dont la plupart, sitôt le million encaissé, passeront ouvertement ou moralement à l'ennemi. Chose singulière, en dehors de l'Ecole des hautes études commerciales, c'est encore dans la jeunesse de nos écoles secondaires qu'on trouverait actuellement la conception la plus nette de notre problème économique. Toute dépourvue qu'elle est, en l'espèce, des moyens de formation technique, la direction de ces écoles se rend compte que le principe de notre faiblesse est en nous. Le jour où cette vérité sera reconnue partout, la bataille sera gagnée.

L'Action française, mars 1921.

* * *

L'oeuvre de l'abbé Groulx

On lui tient surtout rigueur — quand toutefois on se risque à s'en exprimer publiquement — d'avoir fait de l'histoire nationaliste.

A ce propos il faudrait d'abord voir ce que l'on entend par l'impartialité en histoire. J'en atteste Môssieu Prud'homme, l'impartialité n'est pas la neutralité. Les Boches ont inventé surtout à l'usage des autres la fiche incolore et inodore; les Langlois et les Seignobos une fois à cheval sur cet ingénieux dada, Mommsen et Treitschke pourront faire à leur aise de l'histoire allemande, de la bonne petite histoire allemande. Si tel auteur, comme Thucydide, tient à rester neutre dans le conflit des factions de son temps, il en a bien le droit; mais s'ensuit-il que pour l'historien le seul fait de conclure et de juger soit une marque de partialité? L'abbé Groulx répond:

"L'histoire est un acte moral, non affranchi par conséquent des finalités suprêmes. Notre ambition et notre droit sont de l'écrire et de l'enseigner comme doivent le faire un catholique et un Canadien français. L'historien doit travailler avec toute sa personnalité; s'il fait le neutre et l'indifférent, dirons-nous avec Bossuet, il abdique sa qualité d'homme".

A cette conception, l'on oppose la belle sérénité de M. Chapais. La chose est plaisante. S'il est deux historiens qui s'entendent sur les rapports à ménager entre l'histoire et la morale, ce sont bien M. Chapais et l'abbé Groulx; l'un et l'autre, ils admettent l'intervention de la Providence dans les affai-

res humaines. Mais les tenants de cette intervention n'assignent pas tous à la Providence la même figure. Pour M. Chapais, elle se présente sous les traits d'un gentleman qui boit de l'ale, mange du rosbif, fait beaucoup de business — *a great, a roaring business* — et occupe ses loisirs de bon géant à affranchir les peuples, après les avoir taquinés un brin pour éprouver leur bon naturel. Que de nos jours cette providence se néglige, ce n'est pas l'affaire de M. Chapais; puisque autrefois elle nous est venue toute seule et un peu malgré nous, le Bon Dieu — le vrai — ne sera pas en peine de nous en procurer une autre. Quant à l'idée que notre première providence, le meilleur auxiliaire de la sagesse divine dans la conduite de nos affaires, ce fut peut-être nous-mêmes, M. Chapais ne veut même pas s'y arrêter; les peuples n'ont déjà que trop d'incitations à la turbulence, et Candide a besoin de repos. M. Groulx prend la vue contraire; en quoi est-il plus tendancieux, plus partial que M. Chapais?

Très attaché lui aussi à sa langue et à sa religion, M. Chapais apporte néanmoins dans la défense de ces pierres d'assises de notre race l'esprit timoré des hommes de sa génération. Fils d'un de ces législateurs tories qui montrèrent une telle naïveté ,en 1867, dans le règlement de la question scolaire, et à qui l'on devra, en définitive, la rup-

ture de la Confédération, l'unique préoccupation de cet homme consciencieux paraît être de réconcilier ses compatriotes avec un régime doublement sacré pour lui. Il fait peu de cas du droit naturel, magnifie le droit de conquête, presse les textes et les événements pour les faire témoigner de la magnanimité du conquérant. Enseignement peu propre, on l'avouera, à entretenir la vigilance dans l'âme d'une race vaincue.

Veut-on toucher du doigt la différence de tendances des deux historiens? Rappelons-nous seulement l'interprétation donnée par M. Chapais à l'article 42e de la capitulation de Montréal. Parce qu'Amherst a écrit en marge de cet article, où il est à la fois question des lois et de l'impôt; "ils deviennent sujets du roy", cela veut dire de toute évidence, d'après M. Chapais, la suspension de la coutume de Paris. Et ce qui découle de cette interprétation, c'est évidemment qu'en 1760 et jusqu'au traité de Paris, le vainqueur n'était pas tenu de laisser à nos pères le bénéfice des lois françaises. Pourtant Murray, à Québec, déclare établir "conformément à l'article 42e de la capitulation générale de la colonie" ce conseil supérieur qui non seulement admet les lois françaises, mais adopte la procédure de l'ancien Conseil souverain. Et de son côté Amherst écrit à Burton le 23 septembre, c'est-à-dire quelques jours seulement après la capi-

tulation: "Pour ce qui est des vols et du meurtre, il est d'absolue nécessité qu'on les soumette à la loi martiale; mais quant aux différends qui s'élèvent entre les habitants, je désirerais, ainsi que je l'ai déjà fait observer, qu'ils pussent les régler entre eux et conformément à leurs propres lois". Dans la déclaration de Murray comme dans les instructions d'Amherst, l'abbé Groulx, d'accord avec Labrie, Edmond Lareau et d'autres historiens, voit une présomption, sinon la preuve, que le général anglais a écarté la seule question des impôts, ou qu'au pis aller il a simplement voulu, dans les deux questions visées, attendre la décision du gouvernement anglais. Pour garder notre calme, disons que l'interprétation de l'abbé Groulx est historique, celle de M. Chapais bureaucratique.

Le mobile des concessions de 1774 est un autre point où s'opposent les jugements de M. Groulx et de M. Chapais. D'après celui-ci, notre première constitution fut le produit sinon spontané, du moins volontaire, de la libéralité de Londres. M. Groulx croit au contraire avec Garneau et l'historien anglais McArthur que "le *Quebec Act* fut rédigé l'oeil fixé, non sur Québec, mais sur Boston"; que les ministres de George III considéraient cette législation comme le seul moyen de détourner la nouvelle colonie de l'insurrection imminente. Exposer toutes les pièces du procès serait trop

long, mais je puis vous y renvoyer: elles vous convaincront que la thèse fantaisiste et caduque n'est pas celle de l'abbé Groulx. Au reste, s'il est vrai que le passé éclaire le présent, il est non moins vrai que le présent éclaire le passé. Rien de plus constant à travers l'histoire que l'instinct et les caractéristiques des races. De notre temps, l'Angleterre règle toute sa politique sur l'intérêt, sans jamais cesser de vanter son désintéressement: y a-t-il lieu de supposer qu'elle agissait différemment en 1774? Au vingtième siècle, l'Anglais nous insulte et nous brutalise tant qu'il n'en souffre pas lui-même ou qu'il y trouve son compte; à la moindre menace d'une législation douanière qui sauverait peut-être notre agriculture mais entamerait un peu ses plantureux dividendes, il tourne vers nous son coeur enfermé dans les majestueux bureaux de la Banque de Montréal; n'est-il pas raisonnable d'imaginer qu'il en usait de même il y a un siècle et demi? L'abbé Groulx n'est pas insensible aux faits. Il ne repousse pas de parti-pris ceux qui sont à l'honneur et au mérite de l'Anglais. Il admet, en dépit de Garneau, l'équité à peu près parfaite de l'administration judiciaire sous le régime militaire. Dans ses *Luttes constitutionnelles* — le premier en date de ses ouvrages historiques, il est vrai, et à plusieurs égards le plus faible — il dit que "les motifs d'espérer de nos aïeux, en 1791, leur

venaient d'abord des institutions britanniques". Sa prétendue anglophobie est une légende d'esprits faibles à qui la vigueur des *shakehands* et la chaleur pénétrante des *punchs* bus en commun dans les *clubs* ont troublé l'entendement; une invention de fonctionnaires officieux par nature et au surplus en quête d'avancement dans des administrations où le loyalisme ne dispense pas toujours de compétence, mais où la compétence sans le loyalisme ne mène jamais à rien. Mais alors que le Français lui apparaît le même dans la vie collective comme dans la vie individuelle, avec un bon sens dont on ne saura jamais trop le louer, il voit dans le civil anglais deux hommes: l'individu généralement franc, loyal ,tolérant, généreux, et l'être collectif, généralement fourbe, hypocrite, égoïste, intolérant, respectueux des conventions dans la seule mesure de ses intérêts. Devant les documents décisifs, il s'incline, peu importe le sens de la décision; mais en face d'une contradiction, il prend très sagement conseil du présent. C'est là la supériorité de sa méthode historique sur celle de M. Chapais. Les Anglais de M. Chapais sont des gens que nous n'avons jamais vus que dans les livres: ceux de M. Groulx, avec leur double personnalité de Jekyll et Hyde, sont ceux que nous voyons depuis notre enfance.

Sans s'en apercevoir, M. Chapais écrit de l'histoire pour fonctionnaires. Il prépare aux examens d'aptitudes administratives, mais à des examens dont les épreuves seraient préparées par M. Adam Shortt. Avec cela une certaine allure, et par ci par là des morceaux de bravoure qui ressemblent fort à de l'éloquence. Mais ce qui coule de sa plume polie et facile, c'est un fleuve de Léthé qui en jetant l'oubli dans les esprits fera des Canadiens français une race de ronds-de-cuir loyalistes. Pour son châtiment, il devra consacrer la dernière partie de sa vie à combattre, dans le domaine national et religieux, des abus de pouvoir qu'il nous présente ailleurs comme des choses toutes naturelles, voire d'insignifiants bienfaits des puissances célestes. L'histoire de l'abbé Groulx est le torrent aux eaux fraîches qui vient de la montagne; il charrie des herbes, des racines, le bois mort d'une légende historique comme celui de la souveraineté politique de la Pompadour, mais une jeune race peut y boire et s'y baigner en toute confiance, dans la certitude qu'on n'en a pas empoisonné les eaux avec des fonds d'encrier des "pères" de la Confédération.

Montréal 1923.

Notre fortune privée

La plus belle étude économique d'Olivar Asselin, à notre sens, a paru dans *L'Action française*, numéro spécial de mai-juin 1927, à l'occasion du soixantenaire de la Confédération. Omettant les deux premières parties, bondées de chiffres, voici la conclusion:

La richesse totale des Canadiens français est de 3 milliards 265 millions environ. Sur 22 milliards, c'est en chiffres ronds un septième. Or nous formons approximativement deux septièmes de la population du pays. En d'autres termes, notre richesse économique ne dépasse pas la moitié de notre importance numérique. C'est peu, c'est beaucoup trop peu. Et pourtant, pour apprécier équitablement notre situation économique actuelle, il est indispensable de se reporter trois quarts de siècle en arrière.

Ou plutôt, n'est-ce pas plutôt à 1760 qu'il faudrait remonter pour trouver la cause première de notre infériorité économique? Jusque là l'agriculture, au Canada, compte tenu de la lenteur et de la difficulté des communications, a marché presque du même pas qu'en France. Quelques années encore et elle profiterait de l'heureuse révolution — la première depuis Sully — qu'y apporteront Turgot et les économistes. La conquête met brusquement le pays sous le coup d'un gouvernement qui ne connaît d'autres intérêts que ceux du commerce ou qui ne s'occupera de la chose agricole que pour tailler des royaumes à ses favoris dans le domaine public. Après cinquante ans de ce régime, la terre, seule ressource de la population, commence à s'appauvrir. Dans la préface de ses *Dix ans au Canada*, Gérin-Lajoie note, d'après Durham, qu'aux environs de 1835 "la propriété subissait une dépréciation alarmante, la terre ne valant pas un cinquième de ce qu'elle valait aux Etats-Unis". Le Haut-Canada n'est à la vérité pas mieux partagé; il semble que ce soit là que le favoritisme du gouvernement en matière de concessions agraires se soit pratiqué le plus en grand. Mais quand, au commencement du 19e siècle, les agriculteurs anglais et écossais commencent à émigrer vers notre pays, ils apportent avec eux des procédés nouveaux, qui pendant longtemps leur seront propres et ne profiteront qu'à eux. Ecoutons là-dessus Turcotte, dans son exposé de la situation du Bas-Canada en 1841:

"Dans le Bas-Canada, dit-il, l'agriculture était pratiquée par l'ancienne population d'après le vieux système français. Il faut excepter cette partie des Cantons de l'Est où les immigrés venaient d'y introduire des améliorations nouvelles. Dans le Haut-Canada, au contraire, les colons européens avaient apporté les systèmes améliorés d'agricul-

ture en usage dans leurs pays respectifs. En outre, le sol était plus nouveau, le climat plus doux; ces circonstances firent que cette province put jouir d'une prospérité un peu plus grande".

Turcotte ajoute, il est vrai, que "les deux provinces étaient en général prospères" mais inutile de dire que la routine continuant dans le Bas-Canada et les progrès s'accentuant dans le Haut, il arrivera un moment où les vieilles terres seront ruinées chez nous et plus productives que jamais chez les nouveaux venus. Nos premiers traités d'agriculture — ceux de l'abbé Picotte, de Cauchon — datent des alentours de 1870 et ils ressemblent à des almanachs de Pilules Moro; celui de Larue, postérieur de quelques années, envisage surtout la culture des céréales, qu'il vise à rénover, mais qui a épuisé nos terres. Ce n'est que vers 1880 qu'on songera, sous l'inspiration d'un fonctionnaire instruit et clairvoyant, M. Gibault, à créer l'industrie laitière. Je l'ai noté quelque part et je le répète, car c'est pure vérité, par suite de l'isolement qui avait résulté de la conquête, notre agriculture il y a une cinquantaine d'années, en était rendue à se pratiquer plus empiriquement que celle des Romains, avec un appareil sensiblement le même. La colonisation, qui fut toujours active dans le Bas-Canada, ne suffira bientôt plus à compenser, par les abondantes récoltes qu'elle nous

vaut, l'épuisement de la vallée laurentienne. De là l'effroyable hémorrhagie de l'émigration qui durera cinquante ans, laissant la province de Québec exangue et sans vie. Et qu'on ne dise pas qu'il y eut de notre faute, car il serait inouï qu'une colonie arrachée à la mère-patrie et presque ruinée par la guerre, pressurée par le conquérant, restât pendant trois quarts de siècle sans chefs civils ou politiques, sans écoles et pour ainsi dire sans moyens de communication avec le monde extérieur, et qu'elle n'en fût pas profondément atteinte dans ses forces vives.

Le commerce, à qui l'agriculture est sacrifiée et qui est à la base de toutes les grandes fortunes de cette époque, n'est guère praticable qu'aux Anglais. Sous un régime où les vaisseaux anglais sont seuls admis dans les eaux canadiennes et où les échanges avec les Etats-Unis sont presque impossibles, les Canadiens de vieille souche, désavantagés par leur langue et leur inexpérience, manquant de crédit, sont forcés d'abandonner aux nouveaux venus l'importation comme l'exportation. Cette situation durera jusqu'au commencement du 20e siècle, et pour les mêmes causes, auxquelles viendra s'ajouter la résignation fataliste d'un peuple habitué à la pauvreté. Quand l'industrie mécanique, source éventuelle de fortunes plus vastes, fera son apparition, les Canadiens français y montreront un esprit d'initiative rien moins qu'étonnant, mais

le manque de préparation technique et de capitaux les condamne d'avance à l'insuccès. Pour ne parler que de ce dernier désavantage, on jugera de ce qu'il fut quand on saura qu'il y a dix ans à peine la principale institution de crédit canadienne-française se voyait, faute de fonds, dans l'impossibilité d'accepter la clientèle d'une des maisons de change les plus solides de Montréal.

En 1840, le Bas-Canada, avec une population de 650,000 âmes, a une dette publique de 137,576 livres seulement, et la province anglaise avec ses 400,000 âmes doit 1,398,855 livres, somme très considérable pour l'époque. Tout en réduisant, dans ses évaluations, la dette du Haut-Canada à 1,200,000 livres, le gouvernement Poulett Thomson, écrit à Londres que la province s'en va à la banqueroute. Un des objets de l'union législative sera précisément de faire porter au Canada la majeure partie de ce fardeau qui ne lui incombe ni en justice ni en équité.

Jusqu'en 1867, et longtemps après, le Bas-Canada sera traité en parent pauvre dans le partage des travaux publics. Il n'en saurait être autrement quand, du fait des lois électorales et de leur application arbitraire, la moitié des comtés canadiens-français sont représentés par des Anglais. L'injustice deviendra vite si criante qu'un représentant anglais de la ville de Québec, M. Dewitt et un des

chefs canadiens-français, sir Etienne-Pascal Taché en feront le sujet d'une protestation indignée. Protestation qui se répètera à plusieurs reprises au parlement et dans la presse, toujours en vain. Au 30 juin 1847, c'est-à-dire après un peu plus de six années d'"Union", la part totale du Haut-Canada s'élève à 1,475,844 livres et celle du Bas, plus populeux, à 820,172 livres seulement. En 1867, avec une population sensiblement égale et les avantages climatériques, géologiques et géographiques du côté de la province anglaise, l'Ontario a 2.548 milles de chemin de fer par millier d'habitants, le Québec 2.25 seulement.

De tout temps, la part des Anglais dans le personnel administratif a été disproportionnée à leur importance numérique. Gérin-Lajoie note qu'en 1840, dans la province française du Bas-Canada, 314 fonctions publiques sur 350 étaient remplies par eux. En 1847, aux travaux publics des Canadas-Unis, dans un personnel technique de onze, deux Canadiens français seulement, et encore sont-ils apparemment de simples contremaîtres, car l'ouvrage auquel ils sont employés est dirigé par un nommé Russell. Un relevé fait par le *Droit* dans toutes les branches de l'administration fédérale montre qu'au commencement de l'année courante, les Canadiens français qui forment aujourd'hui 28 ou 29% de la population du pays,

avaient en tout 19.12% des emplois et touchaient 18.77% des traitements. Et si le manque d'écoles spéciales peut n'avoir pas été étranger à cet état de choses dans les commencements du régime fédéral, il y a déjà longtemps qu'il n'en est plus ainsi. Quant à l'ignorance de l'anglais, on serait mal venu à l'alléguer contre nous, puisque nos classes dirigeantes étaient, dès 1840, les seules à posséder les deux langues du pays. On admettra d'ailleurs une fois de plus que, dans notre province catholique, un régime qui réserva pendant si longtemps l'aide de l'Etat à l'enseignement protestant n'était point propre à populariser l'instruction. Chez nous, jusqu'à la fin du siècle dernier, le manque d'écoles aura empêché de naître toutes les institutions publiques et privées qui, pour voir le jour et grandir, ont besoin de l'instruction des masses ou de la formation technique des classes instruites.

Observons encore comment s'est peuplé l'Ouest canadien et au profit de qui. De même que le parlement impérial, en 1840, nous avait imposé l'union pour nous ruiner et nous noyer, la fédération, en 1867, ne fut pas sitôt votée que la politique du Canada anglais fut de traiter comme son bien propre les immenses et riches territoires restant à acquérir et à organiser. Nous achetions et mettions en valeur à frais communs, on nous écartait systématiquement du mouvement de colonisation. Dans

l'étude précitée, après avoir établi par des chiffres que le pouvoir central s'est réservé les plus belles sources de revenus, tout en mettant les plus fortes dépenses à la charge des provinces, M. Gouin note que le Québec ne retire à peu près rien du budget toujours grandissant de l'immigration et il ajoute: "Tout ce que nous demandons au gouvernement fédéral, c'est de se rappeler un peu ce que Québec a fait pour la prospérité du pays; de se rappeler que si le Canada ne commence pas à l'Atlantique pour se terminer au lac Winnipeg, il ne commence pas non plus au lac Winnipeg pour se terminer au Pacifique". Aujourd'hui encore — et n'est-ce pas hier qu'un ami de l'*Action française* en a fait la preuve? — le voyage de Londres à Winnipeg coûte moins cher au colon britannique que le voyage Montréal-Winnipeg au colon canadien.

Ces multiples circonstances, nées pour la plupart d'une politique parfois inconsciente, le plus souvent délibérée, de nos concitoyens anglais, n'étaient et ne sont pas faites pour nous enrichir. Aurions-nous, au point de vue économique, gagné davantage à nous angliciser dès le lendemain de la conquête? C'est possible, encore que les colons irlandais qui parlaient pourtant anglais ne furent pendant longtemps guère mieux traités; mais, pour un peuple, acheter la richesse matérielle à ce prix, c'est n'exister plus.

Par notre effort de ces dernières années, nous avons montré que nous n'étions indifférents ni à notre bien-être matériel ni à celui du pays. Nous nous sommes créé de toutes pièces un enseignement agricole, commercial, professionnel (technical) et polytechnique. Quand le pouvoir central, poussant l'injustice jusqu'au scandale, nous refusait de relier par un chemin de fer, à travers une vieille et populeuse région agricole, Québec et Montréal, le gouvernement de Québec s'est chargé de cet ouvrage à lui tout seul; ce n'est que plusieurs années après qu'Ottawa s'est décidé à payer sa part. Grâce à M. Gouin, dont ce sera l'honneur, nous avons été les pionniers de la construction des routes. Ce sont les anciens terrassiers du Canadien Pacifique, leurs parents, leurs amis du vieux Québec, venus à leur appel, qui ont déboisé et mis en valeur les bonnes terres de Nouvel-Ontario, où les pouvoirs publics s'efforçaient vainement d'implanter des agriculteurs de langue anglaise. Durant la dernière guerre, pendant que les provinces colonisées avec le produit de nos impôts prorogeaient l'échéance de leurs dettes et que l'Ontario et le Nouveau-Brunswick eux-mêmes autorisaient leurs tribunaux à accorder le moratorium des dettes hypothécaires, le Québec "tenait le coup" et contribuait ainsi plus que toute autre province à sauver le crédit du pays. Encore aujourd'hui, de tous

les gouvernements provinciaux, c'est celui de Québec qui jouit du meilleur crédit financier aux Etats-Unis et en Angleterre.

J'aurais pu améliorer très sensiblement notre position au tableau de la situation économique générale, en soustrayant de la richesse totale du pays ce qui appartient à des sociétés juridiquement canadiennes, financièrement anglaises ou américaines, dont les dividendes s'en vont à l'étranger. Je ne l'ai pas fait. Partant de ce principe qu'en ce pays, par la force des choses, ce qui n'est pas à nous travaillera éventuellement contre nous, j'ai crédité au Canada anglais tout ce qui entre dans son organisation économique. Je crois avoir démontré, cependant, que les causes de notre infériorité relative — par comparaison, en effet, notre aisance est aussi le contraire — ne résident pas toutes en nous-mêmes, et qu'à tout prendre, si nous avons paru à certaines heures entraver le progrès matériel du pays, nous nous sommes rachetés dans la mesure où il n'en dépendait que de notre volonté.

L'Action française, mai-juin 1927.

* * *

L'industrie dans l'économie du Canada français

Chargé de traiter devant vous la question de l'industrie, je ne crois pas aller à l'encontre de

l'esprit de cette réunion en le faisant surtout au point de vue canadien-français.

Il est certes des points où les intérêt propres de notre peuple dans cette question s'accordent avec ceux du Canada anglais, et vous ne manquerez pas de les discerner sans que j'y appuie autrement; mais dans la mesure où la situation économique des deux groupes importe à la réalisation de leurs destinées respectives, leurs façons respectives de l'envisager doivent différer comme leur histoire, comme leurs tendances politiques, comme leurs besoins intellectuels et moraux. D'ailleurs, nos concitoyens anglais tolèreront d'autant plus volontiers ce particularisme de notre part qu'ils en usent plus largement pour leur compte et que, par souci d'utilité sociale qui l'inspire, il pourrait tout aussi bien, dans certains cas, leur fournir des exemples dignes d'imitation. On ne voit pas, par exemple, ce qu'ils pourraient nous reprocher si nous jugions un jour à propos d'adopter, dans la limite du possible, et avec des modifications impératives, leur politique d'exploitation hydro-électrique.

Depuis quelques années, dans le Canada français, la question économique préoccupe un peu tout le monde. Chacun comprend que si elle ne prime pas toutes les autres et qu'il lui faille, par exemple, se surbordonner à certain ordre moral dont la clef de voûte est l'idée religieuse, son

règlement n'en aura pas moins une portée considérable sur notre avenir politique, social, intellectuel, voire religieux. Qu'elle ne soit pas encore en voie de solution, il faut certes en accuser pour une part le vice foncier de notre caractère: un individualisme congénital que le contact quotidien avec les Anglais et les Américains vient encore accentuer par les apostasies plus ou moins avouées, plus ou moins conscientes, qu'il engendre. Mais à cette cause s'en ajoute une autre, qui est la manifeste insuffisance de notre enseignement public en l'espèce. "Enrichissons-nous" est facile à dire. Crier à ses concitoyens, même sur les toits, que la richesse bien utilisée est une puissance, ne fatigue pas l'intelligence et requiert en notre siècle peu de courage moral. Ce que l'on aimerait à connaître, ce sont les moyens, c'est la manière. Les moyens, parce que ceux que nous avons employés jusqu'ici ne nous ont guère réussi, du moins en tant que collectivité. La manière, parce qu'il serait relativement facile de démontrer que certains procédés d'enrichissement matériel peuvent très bien marcher de pair avec l'affaiblissement des sentiments les plus nobles, et même y contribuer.

Tant qu'il n'existera pas chez nous, sur le terrain de l'organisation économique, un mouvement d'ensemble capable d'écraser les résistances individuelles ou d'en neutraliser la malfaisance, les con-

séquences du régime actuel iront s'aggravant. Mais tout mouvement d'ensemble sera lui-même impossible tant que nos hommes dirigeants hésiteront entre des programmes d'action inconciliables, et que la question économique n'aura pas pris dans leur esprit la place qu'il lui faut, sous l'angle qu'il faut. Et par "l'angle qu'il faut", entendons encore une fois celui de notre intérêt, sous la réserve de l'intérêt du pays. Vouloir astreindre le monde entier aux mêmes lois économiques est une niaiserie. Vouloir, dans les bornes d'un même pays, appliquer les mêmes régimes économiques à toutes les époques sans tenir compte de la variation des circonstances, est une autre niaiserie. S'il y a un peuple qui, en cette matière, doive se méfier des leçons stéréotypées, des formules passe-partout, régler son jeu au jour le jour sur celui de l'adversaire ou du concurrent, c'est bien le nôtre. Ma contribution au déploiement de bonnes volontés marqué par les Semaines sociales sera modeste. Peut-être ne sera-t-elle pas inutile si elle incite nos éducateurs à chercher ailleurs que dans les manuels démodés de la falote école libérale les principes d'une économique à l'usage du Canada français.

Tout d'abord, qu'est-ce que l'indépendance économique? Y a-t-il un idéal, je ne dirai pas désirable, mais simplement réalisable? Il a pu exister des âges où la frugalité des moeurs et la

simplicité des exigences matérielles permettaient à certains peuples de se suffire à eux-mêmes. Ils sont révolus. A notre époque, l'interdépendance est la règle inévitable, et pour s'en rendre compte, il suffit de jeter un regard autour de soi: sans les échanges avec l'étranger, que serait la vie? Et comme en l'espèce, la précision des termes a son importance, on me permettra de proposer, au lieu de l'indépendance, l'égalité.

Indépendance, égalité, chacun de nous sait cependant de quoi il retourne, et quelque nom qu'on donne à la chose nous n'en serons ni plus loin ni plus près. Dans une étude publiée par l'*Action canadienne-française* (alors l'*Action française*) à l'occasion du soixantième anniversaire de la Confédération, et qui est, je crois, la première du genre qu'on ait tentée chez nous, j'ai établi que la richesse totale du Canada français ne pouvait s'évaluer à plus d'un septième de celle du pays. Nos ancêtres, au lendemain de la conquête, n'étaient pas riches, on l'a assez répété pour que nul aujourd'hui ne l'ignore. Mais la plupart des émigrés anglais sont-ils arrivés plus riches au Canada, et au contraire n'avions-nous pas sur eux, pour compenser l'insuffisance du crédit, le très grand avantage d'une plus longue possession du sol? Que la richesse portée au-delà d'une certaine limite ne fait pas le bonheur, je le sais bien. Qu'une répartition plus

équitable de la richesse entre ses nationaux puisse consoler un peuple d'en posséder comme collectivité, une somme moins considérable, j'en conviens encore. Mais sommes-nous bien sûrs que le Canada français possède ou soit en train de s'assurer ces compensations? Le développement industriel du Québec, par exemple, n'a pris son plein essor que d'hier, et déjà il semble réglé pour l'éternité que partout ce sera nous qui tournerons la meule et l'Anglais ou l'Américain qui empochera la mouture. Pour nous, le commerce pouvait attendre, mais l'industrie ne le pouvait pas. Or, en même temps qu'on créait une école supérieure du commerce, du reste excellente, on s'est empressé de vendre, quelque fois de donner, à l'étranger, les richesses naturelles les plus facilement exploitables, de peur sans doute qu'il en restât quelque chose pour les enfants du sol lorsque ceux-ci auraient la compétence technique et les ressources pécuniaires nécessaires pour les exploiter. Imprévoyance ordinaire des gouvernements démocratiques? Asservissement intéressé des gouvernants aux visées de la ploutocratie? Comment prétendre, en tout cas, que nous jouissions de l'égalité économique chez nous, dans notre propre maison, quand n'importe quel groupe de capitalistes étrangers peut, moyennant quelques milliers de dollars, faire inscrire par nos législateurs sur la carte de vieilles régions fran-

çaises, des *Shawinigan Falls* et des *Riverbends?* La vérité, c'est que malgré d'incontestables succès individuels, nous devenons chaque jour plus pauvres par comparaison avec le Canada anglais. Un compatriote, qui ne manque pourtant ni de culture intellectuelle ni, à beaucoup d'égards, de bon sens, mais qui a le malheur d'être orfèvre comme M. Josse, constatait récemment en ma présence, avec orgueil, que l'actif de la Banque Canadienne Nationale égale aujourd'hui celui qu'avait, il y a trente ans, la *Bank of Montreal.* N'eût-il pas plutôt incliné à l'humilité en réfléchissant que la *Bank of Montreal,* la *Royal Bank* et la *Canadian Bank of Commerce* ont, en 1928, un actif global quinze fois plus considérable que celui des deux banques Canadienne et Provinciale? Nous avons marché, et comment certes aurions-nous pu rester stationnaires? Mais durant la même période, les autres avançaient deux fois plus vite. Est-ce à dire que la partie soit irrémédiablement perdue? que la seule attitude qui nous convienne désormais, si nous voulons sauvegarder au moins notre dignité, soit celle du loup blessé

qui se tait pour mourir
Et qui mord le couteau de sa gueule qui saigne?

...En Amérique, il n'y a guère que le Québec où les services publics — transports en commun,

distributions de gaz et de courant électrique, etc. — soient concédés par un gouvernement ou des municipalités de langue française. C'est donc dans cette province seulement que nous aurions pu aspirer à l'exploitation de pareils services. En dépit d'exploits comme l'établissement des transports en commun de Montréal, diverses causes ont contribué à nous en exclure. La croissance rapide des grandes villes, se produisant à une époque où nous n'avions encore de capitaux que pour... les tramways de Détroit, a exigé des ressources financières et des connaissances techniques qui nous faisaient encore défaut. Nous aurions pu à la rigueur nous adresser à l'étranger, mais par malheur la qualité première des grands bâtisseurs, le cran, qui avait assuré le succès de la compagnie du Canadien-Pacifique, semblait à cette époque être chez nous le partage à peu près exclusif des fripons. Mettons aussi une part de notre déchéance au compte de gouvernants qui, par intérêt personnel, par bêtise ou autrement, sembleraient s'être appliqués à rendre en l'espèce toute remise impossible. Aujourd'hui, à moins de miracles comme il ne s'en produit guère sous les gouvernements démocratiques, autant dire ploutocratiques, les services publics du Canada français sont définitivement hors de nos mains, sauf les modestes avantages que les plus malins d'entre nous peuvent s'y ménager par les

influences politiques ou les relations personnelles. De confiscation, il ne faut pas parler: ce qu'il y a de plus honorable, quand on a vendu sa terre — je veux dire l'usage de ses routes, de ses rues, des places publiques — pour un plat de lentilles, c'est encore de respecter son contrat. Mais il nous reste le droit de régler les tarifs de manière à ne pas souffrir positivement de nos concessions. Ce droit, les grands usagers anglais, qui paient comme nous jusqu'à 35 et 40 dollars le cheval l'énergie industrielle débitée à 20 et 25 en Ontario, seraient les premiers à nous le reconnaître. L'indifférence des gouvernants ou de leurs soi-disant commissions de contrôle devant l'orgie de surcapitalisation qui règne depuis quelques années est une véritable trahison de l'intérêt public.

Co-propriétaires des chemins de fer de l'Etat, c'est surtout à notre apathie de citoyens de deuxième zone que nous devons d'être, jusqu'en notre province, presque entièrement exclus des bénéfices de leur entretien et de leur exploitation. Nous ferons donc bien de réfléchir avant de consentir à céder cet avoir inestimable à une compagnie qui sera demain, si elle ne l'est déjà, l'affaire du capital américain. La régie d'Etat comporte certes de graves inconvénients. Sont-ils plus graves que la dépravation des corps législatifs telle que nous l'avons vu pratiquer depuis 1870 jusqu'à ces der-

nières années par les compagnies de chemin de fer? Cette considération d'ordre moral à part, l'indépendance nationale doit nous être doublement à coeur si elle se confond avec l'intérêt économique du Canada français.

Y aura-t-il jamais d'égalité économique possible entre nous, tant que, dans le Québec même, les sources mêmes de l'énergie industrielle, autant dire de la vie économique, échapperont complètement à notre influence? On ne saurait qualifier de participation à la propriété un actionnariat de petites gens qui ne sert qu'à seconder les entreprises d'agiotage de quelques puissants écumeurs. Pour nous le 2%. Pour les autres la récolte périodique de millions par la constitution et la revente des filiales, l'achat et la vente des entreprises indépendantes, les conversions de titres votées sans nécessité au détriment de l'avoir social. Les serviteurs publics, qui pratiquèrent jusqu'aux environs de 1906 l'aliénation perpétuelle et quasi-gratuite de nos forces hydrauliques, furent de fiers imbéciles ou de profonds scélérats. Ceux qui ont depuis affermé les chutes restantes aux mêmes concessionnaires sans exiger, donnant donnant, la limitation de durée des premières concessions, n'ont guère montré plus de sens national. Faudra-t-il subir éternellement les conséquences de pareilles erreurs, pour ne pas dire de pareils crimes? Cela n'est pas

sûr. On a, d'un seul coup, plus que doublé les concessions de Shawinigan sur le Saint-Maurice, mais Carillon, si la propriété en est reconnue à la province, sera une belle carte dans notre jeu. Ce qui nous paraît aujourd'hui la limite de la force à créer d'ici un demi-siècle sera avant vingt-cinq ans devenu insuffisant. Exercer dans toute son étendue le droit d'imposition fiscale et de réglementation tarifaire, vendre de plus en plus cher le concours du gouvernement dans les entreprises, presque partout nécessaires, de régularisation des eaux, empêcher les majorations artificielles de capital, suspendre complètement toutes concessions nouvelles tant que les premiers concessionnaires n'en auront pas un besoin urgent, et dire alors à ces derniers: "Messieurs, nous voulons vous traiter équitablement, mais nous vous demandons en retour un acte d'élémentaire justice envers le peuple dont la propriété vous a si fabuleusement enrichis. Remettez toutes vos concessions dans le domaine de l'Etat et vous en obtiendrez une nouvelle pour soixante-quinze années, pour un siècle; bien plus, à condition de pouvoir contrôler rigoureusement vos opérations financières, vos comptes, vos tarifs, nous étendrons ce nouvel affermage à toutes les forces encore disponibles. A la fin du bail, tout fera retour à l'Etat, dans des conditions à déterminer, d'après la proportion du capital

restant à amortir, par une cour des comptes qui aura été établie dès la mise en marche du nouveau régime et qui en formera partie intégrante..." L'idée paraît de prime abord chimérique. Elle ne l'est plus quand on réfléchit; premièrement que jamais conseil d'administration d'une entreprise privée n'a prévu pour plus d'un siècle; deuxièmement, que pour amortir en 75 ou 100 années un capital portant 5% d'intérêt, il suffit d'une annuité totale de 0.05132161 ou de 0.05038314, selon le cas; enfin, qu'un peuple s'imposera volontiers un siècle d'attente s'il est assuré d'y gagner la possession d'une richesse comme il n'en existait autrefois que dans les plus chimériques des Eldorados. Maîtres dans cent ans ou esclaves éternellement: telle est l'alternative qui s'offre à nous; il n'y en a pas d'autre.

Résumons. Maîtres du sol, nous avons cent moyens d'en accroître le rendement, et la paresse, l'inconséquence, la veulerie de corps et d'esprit, pourraient seules nous en détacher. L'industrie domestique peut augmenter l'aisance de milliers de foyers, tout en les ennoblissant. La pêche maritime pourrait, comme l'agriculture, être rendue beaucoup plus payante. Avec le perfectionnement de notre technique et l'extension graduelle de nos sources de crédit nous deviendrons, si nous le voulons, les égaux de nos concitoyens anglais dans la

petite et la moyenne industrie. Dans la grande industrie, nous pouvons, par des prodiges d'énergie et d'habileté, conquérir partout, sauf dans la métallurgie, la navigation, la construction automobile et probablement, hélas! la construction aéronautique, des positions sinon brillantes, du moins satisfaisantes.

Mais, on le voit et je ne saurais trop y appuyer, ces résultats supposent une réforme radicale de l'esprit public, une étroite coordination de toutes nos forces vives, un dévouement loyal et intelligent des gouvernants à la cause des gouvernés. Ce n'est pas en imitant servilement nos concitoyens anglais, mais en agissant par des moyens plus à notre portée et répondant mieux à nos besoins, que nous rattraperons l'avance énorme qu'ils ont sur nous. S'il le faut, notre mécanisme bancaire sera modifié. La transformation des cultures exige un crédit spécial, à long terme? Qu'il soit organisé par nous et pour nous. Nous manquons d'organismes de crédit spéciaux pour la pêche maritime? Ayons-les. Nos Caisses populaires pourraient, bien administrées, rendre des services immenses: au lieu de les laisser vivoter sous la tutelle ombrageuse, pas toujours bienveillante, des banques d'escompte, efforçons-nous de leur procurer des administrateurs compétents. Nos écoles commerciales fabriquent chaque année sur un modèle uniforme — le modèle

anglais — des centaines d'aspirants teneurs de livres: de toutes petites additions au programme d'études prépareraient notre jeunesse à la gestion intelligente de ces organismes. Créons pour l'agriculture l'école complémentaire. Ayons à l'école primaire des livres de lecture pour l'enfant du pêcheur et d'autres livres pour l'enfant du cultivateur. Que l'enseignement économique de nos universités se nationalise davantage, s'inspire davantage de nos intérêts propres. Dans l'ordre politique, ne laissons pas les praticiens inconscients ou les profiteurs trop conscients de la trahison nationale piper les mots pour donner le change sur leurs méfaits; quelque dangereux qu'il soit, ne reculons pas devant l'étatisme si aucun autre régime ne peut nous arracher à la servitude. Quand on a étatisé sans nécessité incontestable, mais à la satisfaction presque générale, le plus putrescible des commerces, celui des boissons alcooliques, on est mal venu de prétendre que le gouvernement ne saurait, sans faire éclater la machine, exploiter les forces hydrauliques dans l'intérêt du plus grand nombre, comme celui d'Ontario le fait avec un succès si éclatant. On a réclamé, non sans à-propos, la création d'un conseil supérieur d'études économiques par l'Etat: quel est plutôt le millionnaire qui nous fera cadeau de cet organe, dans l'esprit de désintéressement où doivent s'envisager nos problèmes nationaux? A

un idéalisme intense sachons allier un réalisme intense. Bref, et pour tout dire, parlons moins et agissons plus. Montrons, qu'après cent soixante-quinze ans de glissements successifs, parfois imperceptibles, vers un état d'infériorité que l'abandon de toutes nos richesses naturelles à l'étranger menace de rendre irrémédiable, nous avons au moins acquis ce qui nous a si lamentablement fait défaut dans le passé: l'instinct de conservation.

La Semaine Sociale, 1928.

* * *

Malfaiteurs

La théorie de Rousseau sur la bonté foncière de l'homme, adoptée par une aristocratie imbécile, se justifia dans la Révolution française, de la manière que l'on sait. Le peuple, convaincu de sa vertu innée, coupa la tête à tous ceux qu'il soupçonnait d'être moins vertueux que lui. Et c'étaient tous ceux qui semblaient posséder sur lui quelque supériorité.

Le droit des nationalités à "disposer d'elles-mêmes" suivant le terme de charabia consacré par Wilson, ou "principe des nationalités", comme on disait au temps de Napoléon III, fut le dogme politique du XIXe siècle et la cause première de la guerre de 1914. Si l'Allemagne n'avait pas demandé à la force des armes le moyen de réunir

sous un même drapeau, sous une même couronne, tous les peuples d'origine germanique (elle prétend compter aujourd'hui en Europe cent millions de Germains), l'Italie, par les nombreux irrédentismes qu'elle entretient tout autour d'elle, eût elle-même provoqué la guerre.

En 1919, ce fut cet illustre niais et ce dangereux maître d'école, Wilson, qui, combinant sous son crâne pointu les idées de Rousseau et celles de Napoléon III, y ajouta la confiance aux vertus lénifiantes, pacificatrices et ordonnatrices du gouvernement démocratique. Un crâne pointu sur les épaules de chef de peuple, même l'imagination d'un Victor Hugo ne saurait combien de maux cela peut valoir à l'humanité. Au nom de la paix, le traité de Versailles impose le gouvernement démocratique aux peuples vaincus, comme l'Angleterre, si on l'eût laissé faire, eût démembré et mis en tutelle tous les peuples catholiques. L'Europe recueille en ce moment le fruit des rêvasseries de Rousseau, de Napoléon III et de Wilson. C'est au nom des trois idéals — naturalisme, nationalisme, démocratisme mué en dictature nationale-socialiste, qui ont tous trois méconnu les faits — que les Européens s'égorgent présentement les uns les autres dans l'intérêt d'un peuple de brutes et de pédérastes résolu à exercer jusqu'au bout le droit de disposer de lui-même, parce qu'au lieu de le

désarmer par force, on a sous l'inspiration, de l'Angleterre, de l'Italie, des Etats-Unis, préféré l'encourager à recommencer la tuerie de 1914.

Comme quoi une idée fausse est parfois plus dangereuse que le plus dangereux des explosifs.

Rousseau, Napoléon III et Wilson: trois malfaiteurs, trois fléaux.

L'*Ordre*, 1er août 1934.

* * *

Poincaré

Il avait vu venir le conflit de 1914 et en vrai Lorrain, il s'était employé à y préparer la France, sans pouvoir, devant les exigences électorales du radical-socialisme, y réussir autrement, lui, Barthou et quelques autres, que par le rétablissement du service militaire de trois ans, impuissant d'imposer une politique d'armements capable de prévenir les inutiles hécatombes des premiers temps de la guerre et l'immobilisation du front après le merveilleux redressement de la Marne. Il fut aussi de ceux qui ,par leur ténacité, surent maintenir le moral de la nation française à travers quatre années d'épreuves comme jamais un peuple n'en connut et qui devaient être récompensées, en novembre 1919, par une victoire non moins inouïe. La guerre finie, il devait, huit ans plus tard, trouver dans son patriotisme et dans sa claire conception des

questions économiques la force de sauver la France une fois de plus par le rétablissement d'une situation financière qui la menaçait d'une banqueroute totale. Il ne lui manqua, pour être vraiment grand, que de se soustraire, après la guerre comme avant, à la tyrannie d'un esprit de parti qui lui faisait écarter, dans toutes les combinaisons ministérielles, les bons Français qui n'étaient pas à son gré assez bons républicains: le salut de la France lui paraissait s'accommoder parfaitement d'un anticléricalisme qui lui fit jeter un jour à la face de la droite parlementaire ce mot atroce: "Entre nous, il y aura toujours la question religieuse". Ce qui ne l'empêcha pas de rendre aux croyants dans son éloge de Foch, une loyale justice, hélas! toute verbale.

J'aurai eu deux fois, au cours de la guerre, l'occasion de rencontrer Poincaré. La première fois, ce fut à Valenciennes, le dimanche qui précéda l'armistice. Il était venu fêter avec la population civile et l'armée canadienne la libération de a vlile. Je me trouvais à côté de lui, sur l'estrade d'où il parla. Cet homme sec, au verbe tranchant, un peu rêche, tremblait d'une émotion qui gagna bientôt tous ses auditeurs. Ce fut un grand jour.

En 1917, une mission militaire dont j'étais secrétaire et qui avait pour objet de contribuer à relever le moral de l'armée française ébranlé par

la défection russe, le désarroi du parlement et les mutineries militaires, fut reçue officiellement par Poincaré, alors président de la République. Nous avions pour chef le général lord Brooke, qui avait servi dans l'armée canadienne et qui, devenu comte de Warwick, est mort il y a quelques années, peu de temps après le maréchal Haig. L'ambassadeur anglais, Bertie of Thames et le représentant du Canada à Paris, M. Philippe Roy, (qui n'était alors que commissaire) nous accompagnaient. Lord Bertie et lord Brooke répondirent tant bien que mal, plutôt mal que bien, à toutes les questions du président sur le Canada, l'état de l'armée canadienne. M. Roy, à son habitude, ne dit rien. Cependant que nous, les modestes "colonials", écoutions cet entretien plutôt languissant en observant la tristesse et la lassitude qui se peignaient sur les traits de notre illustre interlocuteur et en réfléchissant, chacun pour soi, combien notre beau "dominion" était, déjà, indépendant. L'entrevue dura un quart d'heure.

Poincaré a écrit des Mémoires qui sont, autant que j'en peux juger, véridiques. Il avait une intelligence lucide, quoique un peu étroite, une puissance de travail formidable. Sous un grand roi, comme Louis XIV, il eût été un ministre aussi remarquable que Louvois. C'était à tout prendre une belle figure de Français. Seulement un peu trop

asservi à son idée fixe de sauver avant tout la république. En temps de crise nationale, ces partis-pris ne laissent pas d'être dangereux.

L'*Ordre*, 16 octobre 1934.

* * *

Pour être heureux

Dans la plupart des familles bourgeoises on aura perdu encore davantage ,durant l'année qui s'achève, le sens de la charité. On prend part aux souscriptions publiques en faveur de la bienfaisance organisée, et c'est tant mieux, car, au point de vue économique, la coordination et la collaboration des oeuvres vaut mieux que l'espèce d'anarchie qui régnait naguère encore dans ce domaine. Mais en se contentant de contribuer à une cause anonyme qui se charge d'utiliser cette contribution au mieux de l'intérêt social, on n'en perd pas moins le bénéfice de l'enrichissement spirituel qui résulte d'un contact plus direct avec la misère.

Sur les quarante mille familles montréalaises réduites à vivre d'allocations de chômage, il en est des milliers qui voient venir les fêtes sans le moindre espoir de pouvoir goûter aux joies que les favorisés de la fortune se paient d'ordinaire à cette occasion. C'est chose courante que d'entendre dire à un riche: "Je donnerais bien aux pauvres, mais je n'en connais". Ils n'en connaissent pas! Et souvent, ils n'auraient qu'à s'arrêter un instant, à se

détourner un peu, à consulter la conférence de Saint-Vincent-de-Paul de leur paroisse, pour en découvrir de méritants à quelques pas de leur domicile. L'homme qui, tout le long de l'année, aura pu satisfaire tous ses besoins, n'éprouvera aucun chagrin à se voir privé du cadeau de Noël ou du Jour de l'An que les siens entendaient lui offrir, mais l'argent qu'on eût dépensé à son intention fera le bonheur d'une famille. La femme qui aura renoncé à un cadeau dont elle n'a pas besoin, n'aura qu'à le vouloir pour que le prix de ce cadeau soit appliqué, par elle-même ou par la direction de l'Assistance maternelle, à l'achat de bons draps chauds et d'un tonique pour une nouvelle accouchée. Et quel enfant choyé par ses parents ne sera heureux de les accompagner à la Crèche pour y remettre à un petit orphelin le contenu de son bas, la garniture de son arbre de Noël? Les auteurs de ces petits sacrifices feront des heureux, mais, de les avoir faits, ils se sentiront eux-mêmes plus heureux. Les journaux nous entretenaient l'autre jour d'une population chrétienne qui, depuis le commencement de la crise, avait pris l'habitude de jeuner une journée par semaine dans l'intérêt des pauvres. Se priver une fois par année de quelque chose que l'on désire, non par besoin mais par égoïsme, on n'y aura pas grand mérite; mais qui sait si ce premier geste n'engendrera pas

chez son auteur, pour le reste de l'existence, le goût de la plus noble des vertus: l'économie pratiquée au profit des indigents? Et cela sans préjudice de l'exemple à donner par une souscription publique et généreuse aux classes d'assistance organisée.

Parmi nos connaissances, beaucoup ont répété si souvent que les choses vont mal, qu'ils ont fini par s'habituer à ne rien donner. Lecteur, gardez-vous de ce malheur: la meilleure résolution à prendre, à cette époque de l'année, c'est de témoigner sa reconnaissance de la santé, de l'aisance, d'une vie domestique où rien ne manque, en contribuant le plus possible à soulager le malheur d'autrui. C'est celle que, dans votre propre intérêt et celui des vôtres, nous vous souhaitons de prendre.

L'*Ordre*, 21 décembre 1934.

COMMENTAIRES

"L'important, c'est que les hommes luttent, parce qu'il n'y a que dans la lutte qu'ils deviennent meilleurs; autrement, ils se pourrissent et vite. Luttons."

René Benjamin

Edouard Estaunié a écrit: "La prière, la souffrance et la solitude font les saints, les héros et les artistes". Ces trois grands moyens de purification humaine ne manquèrent pas à Olivar Asselin, au milieu des bousculades de sa vie. L'homme ne choisit pas la direction de sa course; mille circonstances la lui imposent. Il reste que les plus sages — ceux qui en tirent parti — paraissent l'élire librement. Au fond, ils n'obéissent qu'aux forces mystérieuses qui concourent avec le tempérament et les circonstances à jalonner nos routes. Ce qui frappe dans la vie du journaliste, c'est sa solitude. Non pas tant la solitude physique que la solitude morale, la plus douloureuse, occasionnée par la disparité avec ses semblables. Asselin fut, dès le foyer familial, un être à part que le séminaire ne

réussit pas à mouler. En quittant Rimouski, il s'est dit: "seul, je réussirai contre tous". L'éphèbe ignorait pourquoi il était né. Il n'avait de sa vocation, à dix-sept ans, aucune idée. Tout au plus l'ambition de monter lui donnait-elle de l'avenir une vague prescience. L'imprécise certitude qu'effort et droiture doivent fructifier. De là ses tentatives, ses essais, ses métiers variés qui attestent la souplesse de son courage. Il s'agrippa, sans constance, aux plus humbles comme aux plus brillants. A tous les postes, il fut infidèle. Il ne garda fidélité qu'à son idéal: rendre service aux siens et à sa langue: expression de son âme. A son idéal, il a voué sa vie avec une abnégation que son épouse admirable porta aux sommets les plus élevés et les plus purs de l'héroïsme; la langue française, il l'a servie avec la piété d'un adorateur et l'ardeur d'un amant. Son idéal et sa langue d'ailleurs se confondaient, trempés au creuset de la lutte. Il en usa, comme d'une épée, en chevalier loyal. Il fut seul, dans ses combats de polémiste et de journaliste. Ses lieutenants l'abandonnèrent, courbés par la lassitude. Il s'éloigna parfois de quelques uns, alors qu'il percevait la solitude morale l'entourer, comme une tacite incompréhension. Il eût pu, afin d'être compris, atténuer le tranchant de son verbe, émousser ses opinions, transiger avec la pieuse coutume de celer une idée. Homme volontaire, s'il

en fut, il dut essayer de rompre la trinité de sa nature. Impossible, la solitude était son destin; défendre les causes les plus impopulaires: la culture française dans une société francophobe, la liberté de pensée contre le conformisme et le volontarisme, l'esprit de suite contre l'incohérence dans les idées, le désintéressement au service des causes justes contre l'arrivisme, le journalisme d'avant-garde dans la nécropole de la presse franco-canadienne, la supériorité des chrétiens, contre leur médiocrité, etc., Qu'il fut énergique, sa vie le prouve assez. Vous vous souvenez des étapes extrêmes: porteur d'eau dans une filature américaine et, vingt-cinq ans plus tard, conférencier merveilleux, en plein Paris; reporter franco-américain et, par la suite, hôte des académiciens français, dont René Bazin, qui admira la résonnance de son âme française. Certes, son énergie était à la hauteur de son ambition. N'a-t-il pas avoué un jour: "Je rêvai dans ma jeunesse de conquérir le monde. Je ne l'ai point conquis". Energie et ambition qui étonnent dans un pays de veules et de modérés qui ne retiennent de leur éducation étriquée que les principes de la résignation et de la soumission, lesquelles se muent en opportunisme. Le goût de la gloire et le désir de la puissance furent les étais de son énergie et en même temps, hélas! les raisons de son esseulement. Violent au surplus, l'on voit pourquoi il

ferrailla si dur. Il avait besoin de combats pour exercer sa force. Présomptueux, il jugeait les autres à son aune. Toute démesure le dégoûtait et la couardise le crispait. Il dédaignait les adversaires médiocres qu'il voulait de grande taille et même multiples. Défiant la retraite, après de longues années de lutte, il s'aguerrissait encore, tandis que la frousse émasculait nos meilleurs polémistes et nos plus redoutables publicistes. Sa voix suffisait à faire taire le croassement de la mare aux grenouilles. Les politiciens voyaient, écrits sur les murs de la salle des ripailles, les mots fatidiques: *Mane, Thecel, Pharès.* Il maniait la fronde comme David. Ses adversaires, qui le savaient prompt à l'attaque, s'embusquaient. Nerveux, il préférait le corps à corps, ce duelliste à l'oeil clignotant comme Edouard Drumont, dont la tactique était l'assaut à fond de train. La première égratignure, dans ses luttes sans rémission, était suivie de blessures aux cicatrices indélibiles. Les rastaquères, les crétins, les nabots, les profiteurs, les fourbes, il les voulait, pour que les honnêtes gens s'en garent, marqués au fer rouge. Il signalait la sottise d'un éclat de rire, la lâcheté, d'un cri de dégoût, le triomphe arrogant, d'une imprécation. Extrêmement impulsif, une attitude lui déplaisait ou lui plaisait sur le champ. Il devinait les mobiles avec rigueur. Son émotivité l'asservissait parfois à sa première

réaction. Il voyait les faits avec objectivité mais il jugeait parfois des motifs avec son coeur plutôt qu'avec sa raison. Quand il fallait que l'intuition cédât le pas au jugement, ses déductions ne concordaient pas toujours avec le sens commun. Il se trompa, mais en restant toujours logique avec sa nature. Ainsi constitué, la solitude devenait son apanage. Dès qu'un homme s'élève, ne s'isole-t-il pas?

Qu'Olivar Asselin ait profondément souffert, il est facile de le démontrer. Il fut ironiste. L'ironie n'est-elle pas trop souvent que le gémissement d'une âme blessée? Il a pâti d'être seul. Aux diverses périodes de sa vie, il a connu certes l'amitié, le dévouement, l'attachement. Cependant, la souffrance l'a glacé de voir le lent acheminement des idées qu'il a propagées. Son patriotisme dynamique appelait les recrues sous son drapeau; la doctrine nationaliste dont il a été le précurseur avait besoin de militants. Il a eu des partisans. Des lieutenants l'ont aidé. Hélas! son ardeur était trop grande pour se satisfaire de leur zèle intermittent. On s'attachait à lui à cause de son panache. On adhérait à son programme de vie nationale, à cause de la critique qu'il comportait. Dès que les disciples voyaient la doctrine de leur maître sous ses aspects constructifs, laquelle supposait du cran, ils ne reconnaissaient plus leur guide. Du moins, ils

feignaient l'ignorer. Comme dans la parabole évangélique, ils demandaient une règle de vie. Le maître leur indiquait-il les préceptes et les conseils? Les uns après les autres, ils s'en retournaient. "Je ne connais pas cet homme", répondaient ceux qui le reniaient. Ainsi, il lutta pour la défense de l'école française. Tout le monde d'applaudir, hors quelques entremetteurs. Voulait-il la restauration de l'esprit français qui alimente et la langue et l'école? Souhaitait-il que notre nationalité se tournât vers la France comme vers la vraie source de la pensée française? Il voyait le zèle s'attiédir. Il est naturel que l'on s'accommode assez bien des trahisons personnelles que l'on reproche aux autres. La protestation verbale, comme le négatif qui n'impose aucun effort profitable, c'est le retranchement des pusillanimes et des routiniers. Ceux-ci, avec les imbéciles, sont les plus nombreux ici-bas. Dès longtemps, il a été dit: il y aura toujours des pauvres parmi vous. On se plait à penser aux indigents d'argent. Les pauvres, ne sont-ce pas aussi ceux qui, l'heure décisive venue, manquent de courage, de persévérance, de désintéressement? Pionnier de l'action française, il a vu ses idées-forces se transmuer en un vil métal; l'indigénisme. La défense d'une langue mal parlée, mal écrite, lui paraissait insuffisante. Il réclamait qu'on eût soi-même le respect que l'on veut imposer aux allogè-

nes. Voir son peuple s'enliser dans la médiocrité l'horripilait. Ce qu'il était devenu lui-même par un effort incessant, il s'étonnait que tant d'optimistes ne le tentassent pour leur propre promotion. Maître de la culture française qu'il propageait sans relâche par son style, dont il affinait toujours la logique et la clarté, le charabia et le français "patriotique" le déconcertaient. Aux jeunes mastroquets qui lui écrivaient, souvent avec autant d'impolitesse que d'incorrection française, et toujours en service commandé, pour protester contre une opinion libre, il répondait ordinairement pour les confondre. Il se payait quelquefois le malin plaisir de leur retourner leur épitre, non sans l'avoir échenillée et traduite en français. Léon Bloy voyait l'humanité transfigurée à travers la sainte pauvreté. Olivar Asselin voyait son peuple à la lumière de la culture française, comme un moine qui contemplerait le ciel à travers un vitrail d'église, quand le soleil y passe. Rien d'étonnant s'il avait des visions que très peu discernaient, et si, du fond de sa solitude, il entendait des bruits insoupçonnés des autres. Le succès des voyants se mesure moins à ce qu'ils obtiennent qu'à ce qu'ils ont rêvé. N'empêche que l'homme de pensée qui se double d'un homme d'action se peut voir alors incité par la souffrance à alterner la gouaille malicieuse avec les plus tendres élans du coeur. Nul

n'est plus naïf qu'un véhément dont la violence, cause de ses déconvenues, s'intensifie lors même qu'elle devrait s'amortir. De ce complexe enmêlement de causes tenant les unes au milieu qu'il souhaitait oxygéner, les autres à sa nature éprise d'altitude, Olivar Asselin a douloureusement souffert. Il n'y paraît guère à ses écrits qui n'ont rien du journal ni de la confession. Douleur pudique que trahissaient seuls, à la fin de sa vie, ses traits affaissés, que dévoilait à des intimes l'aveu d'une extrême lassitude.

Sa vie ne connut que de rares accalmies. En revanche, que d'heures harassantes! Luttes héroïques des beaux jours du *Nationaliste* claironnant, besognes éreintantes dans les affaires, l'immeuble ou la finance, combats ultimes de *l'Ordre*, tout cela mêlé à une activité intellectuelle débordante, compliqué par l'inquiétude de la vie nationale, surchargé par son choix d'oeuvres de bienfaisance auprès des pauvres. Durant ses années de calme matériel, le contact virilisant avec l'indigence. Durant ses années de fièvre journalistique, le contact déprimant avec la gêne. Aux époques de disette ou d'abondance, sous le signe de l'aisance ou de la privation, chrétiennement partagée par sa famille, Asselin trouvait le moyen de souffrir encore, soit de la gêne matérielle qui fut son lot durant la plus grande partie de sa vie et qu'il imposa aux siens,

soit de la participation directe à la gêne des autres qu'il aimait à soulager. Parce qu'il raffolait du risque et qu'il bataillait toujours en première ligne, il a connu les lâchages ingrats, les trahisons stupides, les soupçons injustes. Ainsi, il porta le soupçon de l'envoi d'un faux câblogramme en Belgique, au nom de M. Gouin, dans l'automne de 1907. L'acte odieux commis en octobre, vint à sa connaissance plusieurs jours plus tard, alors qu'il se trouvait à Québec pour l'élection de Bellechasse. Affaire de faux plus niais que criminel, attendu que le faussaire ne pouvait ni réclamer ni même accepter la réponse sans se découvrir. Il s'est vu chargé de la responsabilité de cette traîtrise par des adversaires acharnés à sa perte et qui avaient pourtant en mains la preuve de son innocence: l'aveu même de l'auteur du faux. Asselin a nié sous serment toute participation, directe ou indirecte. Ses amis n'ont jamais douté de son innocence. Le silence qu'il en a gardé après sa dénégation a eu pour causes héroïques d'abord, sa répugnance à s'exonérer sur le coupable, ensuite son dévouement envers un homme politique qu'il aimait passionnément et que des relations de famille avec le coupable, qui s'en remit à la merci des politiciens lésés pour éviter la justice, eussent exposé sans défense à la calomnie. Si cette attitude ne tient pas de l'héroïsme, rayez le mot héroïsme du dictionnaire.

Lâchage et trahison ont aussi meurtri son âme. Que dire des lâchages de ceux qu'il a aidés? Aux jours du *Nationaliste*, Henri Bourassa, qui profita de sa bravoure et de son dévouement, l'abandonna seul aux prises avec la justice pour libelle. Combien d'autres ont imité la conduite de ce brave sire qui, regrettant depuis longtemps déjà le bien que son talent nous a fait, n'omet jamais une occasion, surtout devant les anglophones, de renier son oeuvre, qu'il achève de démolir. Trahisons de ses amis, de ceux-là qu'il a hissés, envers qui son assistance s'est manifestée; des déformateurs de sa pensée qui dénommaient anticléricalisme sa critique des éducateurs et des positions des clercs sur les questions libres; exégèse des catholiques, férus de Louis Veuillot, hélas! ignares de Léon Bloy dont la foi stigmatise leur confort, lesquels représentaient Olivar Asselin comme un injuste pamphlétaire; incompréhension de ses admirateurs qui n'essayèrent jamais de comprendre cet homme complexe, polémiste violent, essayiste tendre, héros défenseur de la langue, en son pays, et de la France, source de la pensée française, libéral de 89 comme Péguy, mais contempteur du libéralisme tel que déformé par la démagogie, défenseur de la liberté de parole des laïques à qui l'Eglise n'ordonne pas de se taire dans les questions que les encycliques assignent à leur action publique. Trahison, ca-

lomnie, médisance, lâcheté, bassesse, jalousie, tous les vils sentiments qui pullulent en dépit de vingt siècles de catholicisme dans le coeur des chrétiens médiocres, des compatriotes les ont dirigés inlassablement contre Olivar Asselin. Violent, mais droit, sarcastique, mais juste, raffiné, mais serviable, ironiste, mais charitable, Asselin a profondément souffert, lui, si sensible, si émotif, si bon. Sous l'avalanche, il eût pu vociférer comme Léon Bloy avec qui il a des affinités, comme Edouard Drumont, dont il avait la bravoure invincible, comme Henri Béraud, avec qui l'ironie perçante l'apparente. Compte tenu des avanies dont on l'a accablé, défalcation faite des quelques impatiences, de quelques outrances de langage, il fut magnanime dans l'attaque. Magnanimité qui, au nom de l'esprit chrétien, lui défendait la rancune, la vengeance, la perfidie. Nous ne voulons pas dire qu'il présentait la joue gauche à quiconque le frappait sur la droite. Il savait en gentilhomme donner la poignée de main à l'adversaire.

Si vous notez que la souffrance physique ne l'épargna pas — il fut toujours de santé délicate, ce qui rendait son endurance surprenante — vous avez une idée du degré élevé auquel il porta la résignation stoïque.

Il en trouva la vertu, somme toute, dans la puissance de surrection que l'hérédité paysanne avait

accumulée sous sa frêle charpente. Sa force d'âme le soutint, si tant est que l'âme a une influence sur le corps. Son idéal de vie dangereuse, qui lui valut la solitude et la souffrance, lui fut une fontaine de jouvence. Il le sauva du désespoir, alibi commode du démissionnaire. Sacrée déveine! Il l'empêcha de retraiter. L'idéal, c'est une obsession, un mirage. Sondez-en la puissance, si vous le pouvez. L'idéal, fleur bleue au coeur d'or, dont les racines velues sont plus déliées que les tresses soyeuses des fées, tu plonges au profond de l'âme pour en boire la plus pure substance. Quand tu t'implantes dans une âme travaillée par la souffrance, aérée par la solitude, tu t'épanouis en frondaison de puissance, de même que l'érable laurentien qui, croissant au flanc extrême de nos monts, tire la résistance de son tronc fibreux de la dureté du sol!

L'esprit chrétien a étayé sa force. Olivar Asselin fut toujours profondément croyant. Je veux bien qu'au hasard de sa formation d'autodidacte et de son itinéraire humain, de multiples influences aient assailli sa foi. Elle s'était réfugiée dans cette partie réservée de l'âme où le seul regard de Dieu trouve accès. Chez Asselin d'avant la guerre, je veux discerner un voile de brume. Que la pratique religieuse se soit relâchée, je le concède aux indiscrets. Unique concession, encore qu'une foi agissante puisse mieux illuminer un sépulcre délabré

qu'un sépulcre blanchi. J'admets que la tonalité de son écriture décèle la trace d'influences multiples; Voltaire y a laissé son sarcasme, Ernest Renan, quelque chose de sa légèreté, Anatole France, beaucoup de sa fluide et claire ironie. D'autre part, n'y voyez-vous pas les dons des visionnaires catholiques comme ceux d'Ernest Hello, la clameur tonitruante d'un Léon Bloy, la fierté facilement cabrée d'un Louis Veuillot? Et ne discernez-vous pas l'heureuse alliance des qualités classiques aux formules les plus neuves de la prose française?

On ne doit pas oublier non plus qu'Olivar Asselin pratiqua la prière. Au temps du *Nationaliste*, il était un fidèle de Bonsecours. Toujours, il aima et fréquenta les chapelles monacales, celle de La Trappe, du Bon-Pasteur, de l'Hôtel-Dieu. Mais son aveu demeure; c'est au front qu'Asselin déclara être devenu complètement d'accord avec son peuple en matière religieuse. On devine qu'Asselin recherchait, en religion comme en culture, la perfection. Il aimait répéter le mot de l'illustre Lyautey, catholique pratiquant, qui constatait, sans se scandaliser, que le Français est catholique et anticlérical, lui qui savait combien peu catholique et très clérical s'avère le Canadien français. Il voulait que notre ambiance multipliât moins les cléricaux au sens péjoratif et davantage les catholiques au vrai sens du terme, lui qui croyait que

le laïque catholique a sa place au soleil. L'à peu près lui a toujours déplu. Jamais, il ne fut l'homme des demi-mesures ou des demi-services. Ce que peut-être des lectures et les contacts de la vie avaient désaxé en son âme de croyant, d'autres lectures et le face à face avec l'héroïsme guerrier le réordonnèrent. N'allez pas croire qu'il devint subitement admirateur du français de nos sermons, de l'architecture de nos temples et de la charité de nos catholiques. Rouspéteur qui savait rouspéter, et avec esprit au surplus. S'il pria toujours et si toujours il fut charitable, c'est à partir de 1917 qu'il le devint pleinement. Auparavant, il avait volontiers des attitudes de stoïcien. Par la suite, il fut un catholique intégral et intransigeant. Au jour de baisse religieuse, la routine et le mimétisme auraient pu cacher ses divergences, mais il abhorrait le rôle de mouton de Panurge. S'il eut plus de foi réelle et agissante que des dévots n'ont dit, ajoutons qu'à partir de 1917, sa foi fut infiniment plus agissante, plus profonde, plus crâne que celle d'une masse de bigots. Vous vous souvenez de l'affaire Husmar: un religieux eut à répondre de la mort d'un enfant qu'il aurait ébouillanté. L'inculpé n'avait pas encore comparu aux assises que la presse catholique colportait les ragots les plus sensationnels. Les bien-pensants se taisaient. Seul, Olivar Asselin se porta à la défense de la congrégation

religieuse et du pauvre frère. Citez-moi un geste plus noble et plus chevaleresque. La lumière de la grâce l'a mis d'accord avec son peuple. Soit. Il n'a pas tardé à dépasser les pieux et les fidèles qui habitent les sentines du conformisme et de la culture moyenne, lesquelles sentines sont infiniment plus nombreuses, chez nous, que les pièces lumineuses, et qui le faisaient passer, il y a quelques années à peine, pour un anticlérical et un franc-maçon. Ils oubliaient le rôle joué par Asselin, première manière, contre la bande de sectaires qui tenta d'établir chez nous une loge maçonnique. Il démasqua la troupe, comme toujours en payant de sa personne, qui était brave, et de son argent, qui était rare à cette époque.

Pour appliquer la pensée d'Estaunié à Olivar Asselin: "la prière, la souffrance et la solitude font les saints, les héros et les artistes", il suffit de substituer le mot "chrétien" au mot "saint". Un chrétien, un héros, un artiste. Les qualités foncières que ces titres supposent, il les posséda à un degré si haut qu'il faudra probablement attendre plusieurs lustres encore avant qu'il apparaisse en notre vie nationale une réplique d'Olivar Asselin. Il est alors crispant de voir les moues qu'esquissent ses soi-disant admirateurs, les haussements d'épaule de ceux à qui l'on parle de son esprit merveilleux, les restrictions des larbins des lettres qui

osent l'attaquer maintenant qu'il est mort. Ceux qui adhèrent à la médiocrité, comme la moule à son rocher, ceux qu'enserre le conformisme, comme une pieuvre tentaculaire, ceux qui prêchent aux autres la crânerie, pour lâcher ensuite les crânes, comme Anatole France, son ami socialiste Rappoport, se croient des modèles de charité, de justice et de bravoure. Qu'on ne fasse pas d'Olivar Asselin un demi-dieu: soit. Parmi nos ancêtres, il y en eut malheureusement trop peu. Que les héros ne soient dans la vie ordinaire que des hommes comme les autres — chez nous, des gens qui sacrent comme tout le monde, qui sont ignorants comme des commissaires d'école, qui baragouinent comme des bacheliers, qui boivent de la bière comme leur arrière-grand-père, dit la publicité menteuse, car nos aïeuls préféraient le whisky blanc, — je le veux bien, encore qu'Asselin n'eut aucun de ces défauts nationaux. Diantre, d'où voulez-vous que sortent les héros? De la cuisse de Jupiter, peut-être?... A ceux qui reprochaient à Veuillot de descendre d'un tonnelier, le journaliste de *l'Univers* répondait: "je monte d'un tonnelier". Le héros, ne serait-ce pas celui qui s'élève pour défendre une cause noble et se maintient au-dessus des autres? Sa similitude avec les autres dans la vie ordinaire vaut aux héros d'être confondus avec les autres. Les autres — vous et moi, — pour s'excuser de

cheminer dans les sentiers paisibles, de s'intégrer dans la plèbe grégaire et médiocre, de piétiner dans l'ombre bien que le soleil luise plus longtemps sur les cimes, de faire le geste mesquin lorsque s'impose le geste fou de l'héroïsme, refusent de reconnaître comme supérieur à eux-mêmes quiconque se grandit par le dévouement aux idées quand il fait si bon dans la pénombre de l'égoïsme. S'il était si intelligent, que n'a-t-il gagné plus d'argent? insinuent les affairistes, oubliant qu'un pays où domine la passion du lucre n'est pas un pays pour civilisés. Si tel était son esprit chrétien, pourquoi fut-il si dur pour ses compatriotes catholiques? affirment les bien-pensants qui ne savent donc pas qu'Asselin a rappelé, bien avant que Pie XI le déclarât aux pèlerins français, que les chrétiens n'ont pas le droit d'être médiocres. Si bien doué de coeur et d'esprit, pourquoi a-t-il usé de la violence sarcastique? ajoutent les doux et humbles de coeur à qui prendre parti répugne. Voudraient-ils qu'il eût placé au même rang les imbéciles et les écumeurs, les disciples et les adversaires?

Inutile d'ergoter. Olivar Asselin est admirable tel qu'il est, avec ses défauts qui furent dans la moyenne de l'humanité, et avec ses éminentes qualités d'intelligence et de coeur, qu'il porta à un degré sublime, au cours d'une existence où abondent les zigzags et les crochets.

Ecrivain d'humeur et même d'humeur frondeuse, il repousse ce nom d'écrivain non par une sorte de snobisme à rebours, mais par modestie.

Il assista à une des premières réunions où quelques auteurs élaborèrent les règlements d'une section française de la *Canadian Authors Association.* Olivar Asselin, qui ne croyait guère à l'existence d'une littérature canadienne, de dire à la fin de l'assemblée où il avait peu parlé: "Eh! bien, retournons à la maison; que chacun de nous écrive un livre en français d'un bout à l'autre et alors nous fonderons une association d'écrivains".

Polémiste qui, sachant ferrailler dur, discerne toujours d'un oeil clair la grandeur où qu'elle se trouve, en dépit même des opinions courantes. En cette vie, il est une rare sagesse, une étonnante continuité, une poignante sévérité qui le gardent d'une compréhension facile. Ceux qui ont lu les pages éparses d'une trentaine d'années de journalisme ne savent dire ce qu'ils admirent le plus. Sont-ce les pages magnifiques du fondateur du *Nationaliste?* Le polémiste enflammé des grandes heures, pétulant, déchiré, tout en contradictions superficielles, en étincelles multicolores, prodigue de coups portés, invaincu par les coups reçus? Le directeur de l'*Ordre,* le revanchard du crétinisme, le gallophile convaincu que la culture française ne peut survivre qu'abreuvée à sa vraie source, la

France de Péguy? La vaste expérience des milieux politiques, le juge de la vie littéraire et nationale, l'homme d'action à facettes et à labyrinthe, le destructeur de sophismes que la bataille n'empêchait pas de construire? Le chrétien que la jungle du conformisme avec ses ignominies, sa boue, ses injusties, ses partis pris n'a pas réussi à blaser, aux heures même où l'aisance pouvait en faire un bourgeois impavide?

Il écrivait comme il vivait, intensément, à grands traits, une phrase incisive, avec des rapidités d'éclair. L'esprit toujours en partance, sans cesse projeté en avant, il vivait à la façon de la flamme, impatiente de consumer au plus vite un objet nouveau. Il ramassait en un seul mot un paysage et dans une seule ligne il condensait un monde d'observations. Une injustice, vue à la dérobée, une plainte, entendue au passage, lui arrachaient une invective, lui inspiraient une consolation. Son itinéraire zigzaguant lui permit de saisir à la hâte et d'indiquer d'un geste chacun des aspects mouvants de la vie. Ses pages pleines des reflets de son esprit français ne doivent pas nous leurrer. Il se donnait tout entier mais sans s'épuiser, encore qu'à la fin de vie, assagi à la rude école de la lutte, il se livrait avec plus de ménagement, histoire d'accorder son verbe au goût émoussé de son temps. Ce diable d'homme s'est dépensé, sans lésinerie. Il

était au fond un paysan madré. Le normand processif n'a jamais capitulé, sauf devant la pauvreté des autres. Jamais devant la sienne, qui fut parfois très grande. A force de se prodiguer, il se croyait inépuisable. Ses contemporains le jugeaient à tort prodigue d'idées et de projets. Son dernier journal prouve qu'il n'a pas eu à craindre de n'avoir plus de rêves à la caisse d'épargne. Loin d'être un raté de l'aventure, il en fut l'argonaute.

Ce destin magnifique comporte sa rançon. Les natures extrêmes ne peuvent suivre chaque chemin jusqu'au bout. Ce n'est pas qu'Asselin manque de persévérance. Au contraire, mais sa persévérance s'allie à la ruse. A l'obstacle toujours identique, il oppose des méthodes changeantes. Le but visé demeure stable. Stabilité qui fait l'honneur de ce violent. Si on l'avait interrogé, peut-être eût-il répondu que de tous les projets ardemment mûris, douloureusement réalisés, le seul qui ne l'ait point déçu en fin de compte, c'est son dévouement pour les pauvres. Asselin était d'une nature généreuse. Voilà un truisme, c'est-à-dire, une chose oubliée, négligé par l'esprit essentiellement cursif qui recherche le compliqué. Les pauvres, il en vit partout. Les pauvres d'esprit lui parurent innombrables. Il savait que le royaume des cieux leur est promis. Sa fierté eût voulu qu'un plus grand nombre y entrassent par la porte large dont le

portier céleste appréciera la dignité humaine des arrivants. Son peuple lui parut pauvre et dilapidé; la terre lui manquait dans un pays immense et peu peuplé. Ces pauvres, il voulut qu'ils eussent des terres neuves. Rappelez-vous son rôle devant la Commission Legris sur la colonisation. Il y fit entendre des témoins qui révélèrent d'étonnantes choses. Relisez sa série d'articles sur le plan Vautrin dans l'*Ordre*.

L'élite lui sembla indigente de culture française. Il donna le sublime exemple de cette culture. La jeunesse qu'il voyait grandir mal préparée à sa mission, il l'a crue dépourvue. Il voulut que ses maîtres l'outillassent mieux pour la vie de l'esprit. Dieu lui avait donné le courage, l'intelligence, la vaillance, le coeur, la culture, la logique, le dévouement. Généreusement, il donna tout aux siens. Comme il était surabondant de tous les dons et qu'il les prodiguait sans espoir de gratitude, il voulait que les autres, les *beati possidentes*, fissent de même. Que chacun fasse fructifier ses talents. Ensuite, que l'humilité, si convenable aux dépourvus, élimine la morgue et la superbe. La passion de la langue française est la pire des drogues. Elle produit une ivresse que l'on veut faire partager à autrui. Elle donne des moments de clairvoyance fébrile, par quoi l'on voit des ennemis chez les tièdes, des indifférents chez les impuissants. Le

puriste se dit qu'il est dupe de son zèle, mais sa raison proteste. L'idée-force de la correction française l'obsède. Il s'en fait le prédicant, le propagandiste, l'apôtre, le missionnaire. Il a beau s'apercevoir que le peuple est satisfait de sa langue. Vainement, il proteste contre l'hébétude de la langue, indice de l'hébétude de l'esprit et de l'action. Le rossignol chante, le merle siffle, le lièvre gambade, le ruisseau jase, le député jacasse, le puriste grommelle. Peut-on se refaire?

Il avait la griserie de la blague: de la blague ailée et subtile qui embête ceux qui, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre culinaire, font leurs délices du "gros lard"; la blague malicieuse et mordante, qui dérange les pharaonesques momies. Ayant conservé sa gaminerie de jeunesse, il était content quand sa parole faisait scandale. Peu de ses écrits sont exempts de ces mots qui piquent la susceptibilité, de ces pensées qui cravachent le lecteur. Olivar Asselin est l'homme de sa génération qui, en vertu de sa maîtrise de la plume et de la pensée, nous aura dispensé les plus rudes vérités. Il les frappait en médailles. Le mot qu'il voulait dire, nul ne devinait où le journaliste l'avait serti. La fin de l'article lui paraissait l'endroit idéal. Juste au-dessus de sa signature. Un jour, il alla soumettre un long article à l'abbé Perrier, dont il fut le paroissien. Le curé lui déclara

que l'article lui paraissait juste mais un peu sévère. Cependant, dit-il, le dernier mot pourrait être remplacé.— "Mais, impossible tout l'article est rédigé en fonction de ce dernier mot". En 1922, il signait un article, dans l'*Almanach de la langue française* sur la solidarité économique dont voici la conclusion: "En tous cas, le moyen d'avancer dans le domaine économique, ce n'est pas de payer nous-mêmes à nos rivaux les bottes de sept lieues avec lesquelles ils nous distancent, cela va sans dire, mais avec lesquelles ils ne se privent pas non plus de nous donner à l'occasion des coups de pied, sauf votre respect, au derrière". C'est presque le mot de Madame de Sévigné.

Spirituel et moqueur comme Gavroche, il a gardé toute sa vie quelque chose du bohême. Rien ne l'amusait autant que de violer certains usages antiques et solennels. Aux attitudes compassées et monotones, il préférait parfois la bonhomie joviale. C'est ainsi qu'il apparaissait à ses intimes. Avait-il envie de rigoler? On aurait dit que sa conversation ne savait jamais prendre de l'altitude.

Sa conversation n'était pas amère. Elle dominait hommes, choses, événements. Chez lui, rien de tendu, d'austère, de puritain. Il appelait un chat un chat et un crétin un crétin. Sa violence, qui résidait bien plus dans les idées que dans les mots,

perçait seulement dans ses articles. Très peu dans la causerie. En causant, il préférait le trait acidulé, parfois féroce. "Pardon, Madame" dit-il, au cours d'un dîner intime, à un clerc esthète et tout frais comme un théologien de boudoir. Devant une feuille de papier blanc, l'espèce de recueillement que requiert la pensée réveillait son esprit sarcastique. Le buvetier qui marie sa fille au notaire, le politicien que l'opportunisme rend bête comme un lévrier, le journaliste qui le traitait de pédant parce qu'il tenait à écrire correctement, le blanc-bec qui s'étonnait qu'il échenillât les écrits de ses contradicteurs, le faussaire qui tronquait les textes, les pions acéphales mais costauds qui écrivaient dans les gazettes de droite comme s'il fallait qu'à l'étranger l'on sût que nous étions des demi-civilisés, tout cela excitait sa colère, qu'il voulait naïvement voir partagée par les honnêtes gens, lui qui se demandait parfois — et il osait se répondre à lui-même assez haut pour qu'on l'entendît — s'il n'y avait pas de moins en moins de gens honnêtes.

Malgré sa brusquerie et sa rudesse, Olivar Asselin était un hyper-sensible. Nous avons mentionné sa bonté pour les pauvres. Elle était exemplaire. Il pouvait, comme saint Martin, donner son manteau au mendiant. Un jour, un loqueteux se présente à son domicile, rue Saint-Hubert. L'indigent ne demandait ni sous ni nourriture. Il

faisait froid et ses souliers étaient troués. Il quémandait une paire de chaussures. Asselin, ayant entendu la demande du pauvre, dit à sa femme: "Donne-lui la paire de souliers qui est sur mon lit". Les souliers luisants et neufs qu'il avait achetés à deux heures chez le bottier, il les donna à un mendiant à l'heure du dîner. Charité simple et sans ostentation, mais intégrale. La charité ne consiste-t-elle pas à se priver du nécessaire? Il aidait ceux qui avaient besoin d'argent. Il prodiguait ses conseils à qui lui en demandait. Découvrait-il un talent naissant? Il le guidait. Directeur de journal, il l'introduisait chez lui. Si le *Nationaliste* et *l'Ordre* ont eu les équipes que nous connaissons, c'est qu'il savait s'entourer de jeunes écrivains. Encourager le talent ne consiste pas à l'endiguer dans le conformisme, mais à le canaliser dans le sens de sa spontanéité. Il utilisait l'un pour son humour, l'autre pour son ironie; celui-ci, pour son courage, celui-là pour son originalité. De chacun de ses collaborateurs, il savait tirer parti. Qu'il était heureux quand un protégé devenait une vedette! Ce désintéressement est chose très rare dans notre presse, où le reporter de talent ne peut accéder que très rarement à la rédaction. Notre journalisme pratique le compartimentage étroit.

Qu'Asselin ait été un hargneux, un hypocondriaque, rien de plus faux. Valdombre a raconté un

fait personnel qui dément cette opinion erronnée. (*Les Pamphlets*, avril, 1938). Tous ceux qui ont approché le journaliste protestent contre cette fausseté. Voici un extrait de *La rente* du premier avril 1925, que nous citons pour ce qu'il contient de moins personnel. L'entrefilet de la chronique *Finance et autre chose* s'intitule: *Les poètes et l'action économique*. "Aujourd'hui, dans le Canada français, une revue "politique et littéraire, artistique et scientifique" ne croit pas devoir se désintéresser d'une question aussi terre à terre que le placement mobilier. Le journaliste le plus détaché des biens de ce monde commence à voir le rapport qui existe le plus souvent entre ces problèmes et les conditions matérielles de sa propre existence. C'est donc avec plaisir, mais sans nulle surprise, que nous lisons dans l'article de tête du deuxième numéro de la *Bonne lecture*, périodique bi-mensuel qui vient de voir le jour à Sherbrooke:

"Pour être riche, il faut d'abord garder son argent pour soi. Gardons-nous de vouloir devenir riche en un mois et millionnaire en un an. La spéculation est un leurre. Vive l'épargne. Nous avons nos institutions bancaires; confions-leur nos dépôts, et nos disponibilités trouveront toujours un emploi rémunérateur et sûr dans les titres mobiliers de notre province. Avant l'encourager l'industrie anglaise en lui prêtant notre argent, son-

geons à nos affaires dont les obligations sont sur le marché. En encourageant les entreprises canadiennes-françaises, nous les aiderons dans leur développement. Coopératives, compagnies d'assurance, fabriques diverses, ces institutions de notre race méritent notre faveur. Soyons pour elles prodigues, généreux et logiques. Avant de songer à fonder, il faut conserver le patrimoine. Une race s'appauvrit de ce qu'elle porte à une rivale."

"M. Hermas Bastien, le rédacteur en chef de la *Bonne lecture*, ne nous est pas étranger. Au sortir du collège, il y a une couple d'années, il publiait un volume de vers intitulé les *Eaux grises*, qui n'eut pas l'heur de plaire à tous les critiques. Au lieu de poser au génie incompris, il accepta la situation vaillamment et chercha sa voie d'un autre côté. Il fit pendant quelques mois partie du personnel de vente de la maison Versailles-Vidricaire-Boulais. On le trouve aujourd'hui associé à une entreprise de décentralisation littéraire qui, intéressante en soi, l'est doublement par le souci qu'elle témoigne de se rattacher à la vie économique de la race. Qu'il réussisse ou non dans cette nouvelle entreprise, le succès ne saurait lui échapper bien longtemps. Energique, studieux, loyal, bien élevé, les hommes de sa trempe finissent toujours par s'imposer."

"Noter en passant que M. Bastien n'est pas le premier poète canadien-français qui daigne s'occuper des questions économiques. Depuis plusieurs années le talentueux auteur du *Paon d'Email*, M. Paul Morin, est publiciste attitré de compagnies d'assurances ou des maisons de change. M. Jean Nolin, récemment nommé secrétaire du bureau parisien de notre Régie des alcools, est diplômé de l'Ecole montréalaise des Hautes études commerciales. M. Alphonse Désilets, lauréat du prix de poésie de l'A.C.J.C., dirige, pour le compte de la Province, la fédération des Cercles de Fermières. M. Benjamin Michaud aura été, comme chef de cabinet du ministère intéressé, un des principaux artisans de l'amélioration de la voirie rurale en notre province."

"Mais un genre d'action que nos poètes ne semblent pas du tout ambitionner, c'est la politique: à l'exception de Louis Fréchette, on n'en a pas vu un seul, croyons-nous, dans les parlements."

Valdombre a témoigné de la générosité d'Olivar Asselin. De même Antonio Perrault dans un portrait, signé trois étoiles, dans *l'Action française*. Tous ceux qui l'ont connu de près s'indignent à l'assertion qu'il aurait été un bilieux et un misanthrope. En 1927, il fut du voyage de *Liaison française*, organisé par *l'Action catholique*, à travers le Canada. Il en fut à titre de correspondant

de *La Presse*. Correspondant qui prit son rôle avec quelque désinvolture. Durant le voyage, il ne trouva guère le temps d'écrire ses relations. Il se promettait de s'acquitter de sa besogne après le voyage. Or, il semble bien que, repris par la finance, il oublia de narrer ses impressions aux lecteurs du "plus grand quotidien français d'Amérique" au surplus, couronné par l'Académie française. Ses compagnons de voyages, le romancier français Forbin, le publiciste Claude Melançon, le journaliste Harry Bernard, le docteur Jules Dorion, etc., allez leur demander si Olivar Asselin était un misanthrope. Ils vous répondront qu'il fut le boute-en-train du voyage. Il eût pu relancer Doumel. Il savait rire et dérider le plus austère. Sa verve fusait en reparties spirituelles, en bonnes blagues, en souvenirs, en anecdotes. Le groupe des journalistes qui fut de la *Liaison française* conserve toute une série de photographies documentaires sur l'impayable gaîté d'Asselin. Ce député qui résistait à l'invite de "A la claire fontaine", en face des beaux lacs de l'Ouest, n'a pas oublié les taquineries du polémiste. A lui seul, pour une grande part du moins, il justifiait le nom que l'on avait donné au voyage. Olivar Asselin se réservait cependant des heures de calme, voire de méditation. Il faisait sa méditation en lisant des vies de saints, car il raffolait de l'hagiographie. Cet homme extraordinaire nous

lut un jour, sous un auvent de magasin, une page de la vie de saint François d'Assise. Certes, Asselin avait une nature complexe. Cette complexité qui embarasse les nigauds peu évolués ne justifie tout de même pas les rustres de le faire malicieusement passer pour un hargneux. A tout prendre et si l'on tient compte des conditions de sa vie, comme de son tempérament français, il manifesta un rare équilibre.

Mais il était artiste. Cela veut dire créateur d'attitudes, assembleur de mots, orfèvre d'idées. Il était sensible à tout ce qu'en décèle l'écriture française, mais aussi à tout ce qu'en suggèrent à l'esprit les modes divers d'expression humaine: un tableau, une statue, un galbe, un édifice. Dans la franchise et dans la spontanéité, il trouvait l'ambiance propre à son esprit tout en jaillissements. Sur son blason, qui eût pu inscrire

De l'uniformité naquit un jour l'ennui?

La musardise espiègle, la gaminerie spirituelle, l'enjouement fluide, le badinage léger — il ne faut pas craindre de le "bonhommiser", attendu qu'on l'affuble d'assez de jansénisme — il connaissait tous les détours imprévus où l'intelligence se rafraîchit. Il n'avait pas la puérile faiblesse de l'esprit anecdotique, que le trait suffit à nourrir, ce qui est une forme de l'anémie mentale. Il

n'avait pas non plus la raideur géométrique de l'esprit qui évite la facétie, comme la poix, ce qui est une déformation psychologique. Sa flexibilité lui permettait d'être un homme du monde, sans snobisme, un homme de réalisations, sans superbe, un homme de lettres, sans vanité, un copain, sans morosité, un voyageur, sans spleen. Ce qu'on croyait chez lui qualité artificielle n'était qu'allure naturelle. Selon le jeu de l'intérêt ou de la médisance, les Procustes rapetissent Olivar Asselin par un bout ou par l'autre, en accentuant ses défauts — à qui n'en a pas de lui jeter la première pierre— ou en tronquant ses qualités françaises qui, les unes et les autres, lui composaient une humanité rare, dans une société où les vêtements comme les têtes se fabriquent en série, à la chaîne.

Frondeur? oui, certes, quand il le fallait. Hélas! il le faut souvent dans notre pays, ne serait-ce que pour déranger d'interminables digestions.

Il fut un maître écrivain. Pas un ne l'a surpassé pour la correction et l'élégance françaises. Honneur insigne dans un pays où les livres et les journaux écrits en français d'un bout à l'autre sont extrêmement rares. Quoique d'une extraordinaire érudition, il n'a rien du doctrinaire. Il n'a pas rédigé de programme de vie nationale. Il était trop modeste pour oser pareille entreprise. La vie active l'a trop accaparé pour lui laisser le temps d'élaborer

les vastes synthèses. La nécessité du *primo vivere* est si impérieuse! Alors qu'il était directeur du *Canada*, il avoua à Arthur Laurendeau: "J'ai des dettes à payer. Dans quelques mois, j'en serai libéré. Pour mes idées, je ferai face à la pauvreté. Je pourrai encore dormir sous les ponts." Il était l'homme voyant les points de détails qui devenaient pour lui essentiels. Sa tournure d'esprit qui le rendait parfois irrespectueux lui conférait le droit, dont souvent il usa et abusa, de discuter de tout et de confesser les autres. Esprit trop négatif, il était à certaines heures acerbe, pointilleux, soupçonneux. Pessimiste? Jamais. Il se cherchait sans cesse. Toujours insatisfait de son écriture, il criblait ses manuscrits de ratures. A la fin, il avait pris l'habitude de dicter à sa secrétaire; celle-ci avait besoin de connaître sa "manière" pour dactylographier ses articles. Il craignait que ses écrits ne fussent pas dignes des lecteurs. Au temps de *l'Ordre*, ses admirateurs regrettaient de le voir s'attacher au dépistage de tous les points noirs. Ce faisant, il tentait d'épurer l'atmosphère. Pour chasser les nuages, il faut des coups de vent. Quand apparut son dernier journal, ne s'était-il pas précisément assigné pour rôle, non pas d'élaborer une doctrine, ce qui s'était fait à *l'Action Française* revue à laquelle il collabora et ce qui se poursuivait à *l'Action nationale*, mais d'indiquer les points

où il fallait commencer pour l'appliquer? Esprit à facettes, il était fait pour être franc-tireur.

Polémiste admirable, il le fut moins dans ses débats avec la presse libérale entre 1904 et 1908, alors que la polémique confina au pamphlet, que dans sa critique, au jour le jour, des moeurs politiques. Ce qui restera d'Asselin polémiste, ce sont ses brochures sur *La défense navale de l'empire britannique*. Ces feuilles de combat constituent, de la part d'un homme qui n'avait rien du juriste, des tours de force. Il faut placer au même rang, à l'honneur du polémiste ,les deux brochures *"L'Action catholique, les évêques et la guerre"* et *"Les évêques et la propagande de "l'Action Catholique"* qui l'emportent par la verve et l'analyse sur le volume publié par Vindex sous le titre: *Halte-là, Patriote*. L'inconvénient de la polémique tient au fait qu'elle perd de son intérêt dès que la question qui l'a suscitée cesse d'être actuelle. Elle ne survit que par le style qui, chez Asselin, était brillant. Il faudra recueillir sa correspondance. Dans ses papiers, dont fait mention son testament, peut-être se trouve-t-il des notes qui intéressent les amis de la petite et de la grande histoire. Pendant son séjour à l'armée, il a dû observer. N'écrivait-il pas des nuits entières dans sa casemate? Il a déjà lu à des amis, il a jadis lu chez Mgr Courchesne, évêque de Rimouski, des chapitres d'un ouvrage d'un

intérêt extrême. Souvenirs des milieux militaires ou du monde anglo-saxon, il y a ici matière à un ouvrage posthume du plus vif intérêt.

Peu de domaines de l'activité littéraire qu'il n'ait abordés. Ce qu'il faut retenir du critique, ce n'est certes pas sa collaboration à la *Revue moderne*, mais son étude sur *L'oeuvre de l'abbé Groulx*. Ses articles de critique comportent des jugements non encore infirmés; mais l'étude sur l'historien constitue un modèle du genre. L'on sait que cette brochure contient le texte d'une conférence. Asselin ne fut jamais un orateur. Sur une tribune électorale, il était nettement inférieur. Cependant, il fit entendre l'accent d'une âme passionnée en quelques circonstances, notamment à Paris. A force d'énergie, il réussissait à merveille à faire saisir, par le jeu oratoire, les moindres détails de sa pensée, quand il abandonnait son texte.

C'est comme journaliste qu'il est insurpassable. Olivar Asselin était incomparablement doué pour tenir une plume cursive au jour le jour. L'article sur le sujet le plus rebattu, il le rendait intéressant. Nul journaliste ne l'égale à cet égard. Maître de la pensée et maître du style, ce n'est pas tant le sujet qui est nouveau que la forme dont il l'enrobe. Il le pare d'une phrase française à nulle autre pareille. Ce qui lui est exclusif, c'est la verve, l'allant, le dynamisme, l'entrain, la bonne humeur

goguenarde. Sans lourdeur, mais avec grâce, il parle chiffres et statistiques, et, comme eût dit Molière, "de la façon la plus plaisante au monde". Ses arguments s'inspirent du bon sens. Nul étalage d'érudition indigeste et pourtant tous ses articles indiquent une vaste documentation. Il les agrémente d'une rare émotivité. Il a des phrases qui fusent en étincelles et des mots qui éclatent en coups de tonnerre. Le lecteur se sent éclairé, encore qu'il perçoive la morsure d'un sarcasme. Il est violent, mais il ne confond pas la violence avec la force. Celle-la réside dans les mots; celle-ci, dans la pensée. La véhémence ne l'effraye nullement. Il n'en use que pour réveiller, comme coup de clairon. Il est violent quand il importe de l'être. Dès que sa nature sensible réagit fortement, son style semble, comme un torrent, descendre d'une montagne. Il transporte des cailloux qui blessent, de la terre qui éclabousse et des masses d'eau qui ragaillardissent. Cette violence, nécessaire au temps du *Nationaliste* et de *l'Ordre*, elle l'est encore aujourd'hui. Le fouet convient mieux aux chiens-couchants que la caresse.

Ce rôle d'éveilleur expose les tempéraments violents à dépasser la mesure. Lui si chrétien, si charitable dans sa vie privée, sembla manquer de sens chrétien et de sûreté philosophique dans quelques uns de ses articles. Je sais qu'il n'en manqua

pas, mais ses écrits décelaient tant de sévérité sur des points de détails, qui pour lui, il est vrai, devenaient transcendants, qu'ils confinaient à du négativisme. Malgré tout, on le lisait. On aimait à le relire. L'obscurantisme devant finir un jour, on le relira pour apprendre à écrire auprès d'un maître canadien.

Essentiellement journaliste, tout absorbé par le fait présent, impatient de dire une idée, sitôt qu'elle se présente, incapable de se dominer, il ne put intellectuellement se livrer à une oeuvre littéraire de longue haleine. Il ne le pouvait même pas physiquement. Quand le besoin d'écrire s'emparait de lui, c'était avec une extrême intensité. Il se livrait au génie de l'écriture avec délire. Jusqu'à l'épuisement, il se sacrifiait à l'article qu'il écrivait de son mieux et dont il n'était jamais content. Chaque fois, il refaisait le même effort, toujours insatisfait. Au bout de quelques jours, l'effort l'aigrissait. Son ambition de bien dire le rendait pointilleux pour les autres. Les événements exigeaient-ils du journaliste une tension un peu longue? Une dépression survenait, avec des crises d'excessive sévérité. Alors, ses lecteurs se disaient: "Mais enfin, il exagère". La crise passée, Asselin redevenait plus amène. Ses plus beaux articles correspondent aux périodes d'eurythmie nerveuse; les plus virulents, aux crises d'abattement. Ecrire

exigeait de lui une grande dépense nerveuse. Et il se tenait toujours dans l'occasion prochaine d'écrire. Il compulsait les documents, annotait les rapports publics, se maintenait dans l'atmosphère par d'immenses lectures. Lectures minutieuses, à la loupe, comme un critique. Sa collection de dictionnaires et de lexiques ne chômait pas. Ce puriste, ce grammairien n'abandonnait rien au hasard. Il tenait à la correction, quoiqu'il écrivît: une lettre d'affaires, un article, une lettre d'amitié. Que de billets raturés ses amis ont reçus! Sitôt inspiré par une idée ou par un fait, il prenait sa plume. Dès 1900, il signa des articles aux *Débats*. Même au temps du Plateau Bel-Air, il resta journaliste. C'est alors qu'il collabora à *l'Action*. Financier, il écrivait encore. Chez Versailles, il rédigeait la *Rente* et chez Beaubien, il collaborait à la *Presse* et à *La Patrie*, comme publiciste de la Merci. On conserve dans les archives de l'hôpital du Boulevard Gouin toutes les découpures de ses articles sur son Oeuvre. C'est de l'histoire vivante.

Pour comprendre quelque peu la vie d'Olivar Asselin, tenons compte des facteurs psychologiques qui ont joué le rôle des poids tenseurs. Le premier à noter, c'est son patriotisme ardent; il lui a permis de développer au maximum son tempérament français.: Il fut un fervent admirateur de la civilisation française. En son culte de la pensée fran-

çaise, rien de superficiel. Il s'alimentait sans doute au siècle classique, mais surtout aux dix-huitième siècle. Ne s'est-il pas réclamé de 89, comme Péguy, et d'en être fier? Le dix-huitième siècle libertaire et frondeur. A travers le romantisme, il rejoignait la France moderne et contemporaine. Cette ascendance en faisait le plus moderne Français d'entre nous. Se rattachant à une tradition culturelle, issue de la Révolution qui fut avant tout idéologique — comme le seront toutes les révolutions à venir — et que d'aucuns oublient sciemment, il avait une tonalité spirituelle qui détonait en milieu conservateur. Nous disons aujourd'hui extrême droite. Telle filiation que favorisait son tempérament autant que sa formation sans guide en faisait un mystique. Son isolement, parmi des gens qui ne le comprenaient point, exacerbait tel mysticisme. Sans doute, il était un homme d'action mais, selon le conseil d'Henry Bergson, il agissait comme un homme de pensée et pensait comme un homme d'action. Pragmatique à son insu, en suivant la pente naturelle de son esprit, l'idée, qui ne changeait pas la conduite, enrichie par sa sensibilité impatiente, se colorait d'ironie, puis de sarcasme, enfin de violence. En se souvenant qu'Olivar Asselin était un sensible, un émotif, un impulsif, on comprendra que sa vie garde une apparence décousue. La vie en a fait un isolé, un meurtri,

voire un exalté par la lutte. L'énergie aveuglait sa raison. Il lui restait son coeur, foncièrement bon. Il ne lui manquait pas de moteur à ce passionné, à ce cérébral, à ce violent. Rien d'étonnant s'il n'eut cure des sémaphores. Il passait en vitesse sans qu'on pût le suivre toujours. Ceux qui y avaient réussi risquaient de rester entre deux stations. Jamais déconcerté, — jamais à court d'explications — il reprenait la route, à la même folle allure. Il fit de belles randonnées; nous étions stationnaires. Nouvel Icare, il eut de magnifiques envolées, mais l'atterrissage était parfois catastrophique. Le Dieu des audacieux lui prêtant toujours courage, nouveaux départs. Son coeur, trop gonflé d'ardeur, et cela jusqu'à la fin de sa vie, lui inspira des gestes d'héroïsme. Ses lecteurs préféraient, ses pauvres lecteurs, des attitudes moins gênantes pour leur veulerie. Il les gênait par son panache; il les gênait aussi par son esprit français. Son désir de promotion culturelle risquait de déranger les sédentaires. De là à croire qu'il exagérait, en écrivant mieux qu'un docteur ès-lettres, il n'y avait qu'un pas pour l'envier. Il ne dirigeait pas nos gros journaux pour chrétiens médiocres et stercophages; il n'était pas même député; il croyait la parole donnée à l'homme pour dire sa pensée. C'en était assez pour que notre peuple trouvât qu'il manquait de jugement, de grandeur et d'influence. Au pays du Qué-

bec, où rien ne doit changer, il était un trouble-sommeil. "A quoi bon lutter" se disaient les vaincus que nous sommes, les snobs que nous devenons, les pauvres d'esprit que nous voulons demeurer...

En même temps que journaliste merveilleux, écrivain incomparable, splendide éveilleur d'énergie nationale, Olivar Asselin fut un grand chrétien. Une oeuvre le démontre un homme de bienfaisance sociale de premier ordre.

Un jour, cela commence comme une légende dorée, un compatriote, doublé d'un catholique fervent, Achille David, s'émut de l'état pitoyable d'un grand nombre d'indigents de la métropole. Il rêva d'un foyer où guérir les plaies de leurs membres et consoler les souffrances de leur âme. Il l'installa d'abord dans un petit immeuble de la rue Sanguinet. Dans ce grenier minable gîtaient une quinzaine de gueux. Achille David allait de restaurant en restaurant, d'hôtel en hôtel, de communauté en communauté, quêter la nourriture nécessaire à la subsistance de ses hôtes en loques. La quête n'était pas toujours abondante. Les pauvres souffraient du froid en hiver. Ils grelottaient dans la mansarde dont le Samaritain ne réussissait pas toujours à payer le loyer et le chauffage. D'où les déménagements successifs qui se faisaient la plupart du temps dans des charrettes à bras, que les plus valides traînaient eux-mêmes, après avoir

empilé leurs lits, leurs couvertures loqueteuses et leurs bagages d'indigents. Le Refuge se transporta de la rue Sanguinet à la rue Sainte-Elizabeth, plus tard, à la rue Anne. Enfin, rue Saint-Paul, près de la rue Berri, le refuge occupa les étages supérieurs d'un immeuble dont le rez-de-chaussée contenait des magasins.

Olivar Asselin, épris de pittoresque et d'originalité, entendit parler du dévouement d'Achille David. On lui décrivit les pérégrinations de cette oeuvre. Il savait que la clientèle en augmentait plus vite que les revenus. Une circonstance se présenta soudain qui lui permit d'entrer en contact avec Achille David.

Le financier, ayant poursuivi un journal pour diffamation, obtint du défendeur, outre une rétractation en bonne et due forme, $100.00 de dommages exemplaires. Il s'empressa de verser cette somme à l'oeuvre de charité qu'Achille David avait baptisée Notre-Dame de la Merci. L'aumône d'Olivar Asselin arriva au moment même où le refuge allait fermer ses portes, faute de ressources. Sa visite lui valut l'occasion de prouver le croyant qu'il avait toujours été. Quelques jours plus tard, Achille David se présenta au bureau d'Asselin qui était absent. Le visiteur lui laissa une note. Elle annonçait au récent bienfaiteur qu'il partait pour un pèlerinage à Lourdes. Comme par miracle,

Asselin, en lisant le billet apprit donc qu'il devenait le secrétaire bénévole de la Merci. "Le premier soin du nouveau secrétaire, dit-il, fut de repérer à travers la grande ville, en s'aidant de quelques griffonnages informes, trouvés dans les tiroirs de l'absent et de quelques étiques indications verbales, les bons samaritains qui s'étaient dans le passé, en nombre infime, intéressés à la Merci".

Dès sa première visite, il constata non seulement l'importance mais la nécessité de l'oeuvre; il résolut d'y donner tout son coeur et toute son énergie. Il décida de financer l'oeuvre par des méthodes modernes, en intéressant le public ainsi que les autorités municipales et provinciales. A cette fin, il institua un comité d'administration composé de citoyens éminents et charitables. Il comprit aussi qu'une oeuvre de l'envergure qu'il prévoyait ne pouvait être menée au succès que par un ordre religieux. Durant la guerre, Olivar Asselin avait connu sur les champs de bataille et dans les hôpitaux de Paris des Frères de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu. Leur dévouement et surtout leur aptitude à soigner les vieillards l'avaient frappé. C'est à leur grand hôpital de Paris que le maréchal Joffre mourut. Là aussi que Clémenceau fut soigné durant sa dernière maladie, avant d'aller mourir en sa terre natale.

Ayant rencontré le Frère Laurent, en visite au pays, il le chargea de demander au Supérieur général d'envoyer quelques uns de ses religieux à Montréal. Ce faisant, il continuait un chapitre de l'histoire épique de la Nouvelle-France. Les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu, en effet, se trouvaient en Acadie lors de la prise de Louisbourg. Les trois frères arrivaient le 16 avril 1927, un samedi saint: le Frère Laurent, le Frère Mathias et le Frère Hilaire. Entre temps, Olivar Asselin avait organisé un comité d'administrateurs et un comité de Dames patronnesses, dont était Mme Olivar Asselin. Et l'oeuvre a grandi avec une rapidité étonnante. La Congrégation dessert quatre maisons dans le district de Montréal, dont le grand hôpital du boulevard Gouin. "Ces oeuvres, lit-on dans la *Grenade*, (mai 1936) bulletin de la province française de l'Ordre de qui relève encore la filiale canadienne, on peut le dire sans crainte, font aujourd'hui partie de notre vie nationale. Ce geste organisateur de M. Olivar Asselin nous rappelle, bien que dans une sphère différente, le geste organisateur d'Ozanam. Tous deux, poursuit le Dr L.-E. Fortier, hommes du monde, ont organisé des oeuvres de charité qui resteront et ce n'est pas sans raison qu'on le nomme parfois l'Ozanam du Canada". Même témoignage chez l'abbé Philippe Perrier — à la demande d'Asselin, il fut l'au-

mônier de la Merci, au début — lors du sermon qu'il prononça à l'occasion du dixième anniversaire des Oeuvres des Frères Hospitaliers.

A la vérité, Asselin ne fut pas seul mais il fut l'âme dirigeante de toute l'entreprise. Il a toujours refusé d'autres postes que celui de secrétaire et de publiciste, c'est-à-dire de pivot de l'oeuvre. Il lui a consacré ses loisirs pendant les nombreuses années du début, les plus difficiles. Quand les premiers religieux s'installèrent rue Saint-Paul, il a partagé pendant d'innombrables heures leur vie commune. Il égayait les pauvres de sa verve. Tous ces vieillards connaissaient de réputation le journaliste et le nationaliste. Il prenait plaisir à leur causer des surprises. Que de fois il arrivait au refuge les bras chargés de fruits et de friandises! Le soir, avec les religieux, il préparait pour le dimanche les salades aux fruits et les desserts dont il payait le coût. Avec les pauvres, il pria comme un mystique. Ses plus belles heures d'oraison, il les a vécues là. Chaque année, il allait y entendre la messe de minuit. Il quittait son domicile à l'heure où les chrétiens frivoles ou snobs s'en vont à la messe qui précède les ripailles. Les réveillons, au foyer, sont de tradition chrétienne. Mais les autres, dans les grands hôtels, dans les clubs, dans les restaurants!.. Il descendait dans le vieux Montréal, si cher à son coeur; avec les pauvres

qu'aimait tant Léon Bloy parce qu'ils ressemblent, selon le mot de Giovanni Papini, au Pauvre parfait, Rédempteur du monde, Olivar Asselin entendait la messe et réveillonnait.

Que de souvenirs nous rappelait le Frère Mathias! Que d'aspects de la bonté d'Asselin il nous a fait connaître! A la fin, quand s'inaugura le grand hôpital du boulevard Gouin, on fit accepter à l'organisateur le titre de président d'honneur du conseil d'administration. Sur une plaque de marbre, son nom figure en tête des bienfaiteurs insignes de l'institution. Son souvenir y survit, pieusement entretenu par les premiers religieux qui l'ont connu. Avec une délicatesse extrême, le supérieur a garni son bureau de quelques meubles ayant appartenu à Olivar Asselin. On y voit une de ses bibliothèques, des livres et quelques manuscrits. Sur une armoire, son masque mortuaire atteste sa présence vigilante. Les réunions du conseil d'administration ont lieu dans l'ambiance de son ombre tutélaire et son nom revient souvent dans les délibérations. Les Frères dirigent à Sainte-Rose une maison pour épileptiques. Les Religieux disent ouvertement: "Si Asselin était vivant, cette oeuvre urgente se développerait". Ils appellent dans leurs prières l'apparition d'un nouvel Olivar Asselin. Ils associent à ces voeux les voeux des vieillards. Puisse être entendu le cri de la souffrance sanctifiée par la prière des déshérités!

POSTFACE

"Qui donc parlera pour les muets, pour les opprimés et les faibles, si ceux-là se taisent qui furent investis de la Parole?"

Léon Bloy (*Le Désespéré*)

Sans verser dans la biographie anecdotique, nous croyons avoir dégagé les traits essentiels d'Olivar Asselin. Sa vie révèle, en dépit des aléas, une unité profonde. Peu d'hommes de chez nous — politiques, polémistes, écrivains — ont mis tant de courage au service d'un idéal, tant de continuité dans la préparation des voies à un meilleur avenir culturel. Il a compris que la civilisation française a d'indéniables exigences d'ordre intellectuel, social, économique. Tout autant que par sa plume, il les a indiquées par l'exemple de sa vie. Son existence périlleuse et son style violent ne furent pas vains. Qu'il n'ait pas réussi à renverser les citadelles du conformisme, peu importe. Peu importe que notre peuple s'achemine encore dans les sentes tortueuses qui le détournent de son destin. L'agonie des

sociétés, comme leur retour à la santé, se mesure au calendrier des siècles. Rien ne se perdra de ce précurseur d'action française. L'influence de ses idées ira sans cesse croissante. D'elles-mêmes et parce qu'elles sont reprises par des gens qui les divulguent, elles polarisent déjà les bonnes volontés. Moins qu'autrefois on se nourrit de vieux clichés. Les plus réfractaires et les plus hermétiques qui n'osent pas s'avouer les tributaires d'Olivar Asselin poursuivent son oeuvre d'assainissement. Ceux qu'angoisse la lente germination des idées, qu'ils regardent donc le patient travail de la nature! Pour avoir raison d'un vieux mur, ne suffit-il pas de quelques fleurs dont les racines, s'insinuant en chaque fissure, finissent par en disjoindre les blocs?

Des articles innombrables du journaliste, on peut composer des recueils divers. La collection de ses écrits violents suffirait à abasourdir tous les bien-pensants actuels ou futurs. Tel procédé, encore qu'il amuserait les dynamitards, donnerait une image incomplète et imparfaite d'Olivar Asselin. Le choix des pages d'anthologie qu'on vient de lire fait mieux voir les aspects complémentaires de sa riche personnalité. Que l'on remarque bien que s'y trouvent toutes les idées dont nous vivons aujourd'hui: la liberté de parole, les postulats politiques, le culte de la langue, le sens de l'hu-

mour, l'esprit social, l'action économique, l'amour de la France, l'inquiétude nationale, la question éducationnelle. Ces idées, pour le triomphe desquelles il a ferraillé, ont pour elles la pérennité. Le premier, Olivar Asselin les a posées sous l'angle qu'il sied. S'il nous les faut encore défendre — et il le faudra, sinon ce sera l'étiolement — il nous aura indiqué contre quelle déviation, quelle déformation, quelle adultération, quel statisme. Sa vie nous montre même, non seulement avec quelle bravoure, mais aussi avec quelle intransigeance. En se gardant de ses erreurs de tactique, que ceux qui veulent parachever sa mission apprennent à quel prix on parvient à l'autorité qui fut sienne. Son autorité? Elle fut telle que les plus forts d'entre nous en ont eu peur. Singulier phénomène que la peur dans une démocratie mal faite — c'est le cas de la nôtre — et qui provoque aussi bien la sainte croisade que l'affreuse guerre civile, le redressement opportun devant la servitude que la complaisance dans le servage.

Sa biographie et ses écrits, encore qu'ils la facilitent, établissent la complexité de l'exégèse de sa vie. On ne la comprend bien que dans son ensemble, mais il faut en étudier les aspects multiples. Alors apparaissent l'écrivain sûr, le journaliste sévère, l'homme spirituel, le chrétien parfait de la deuxième période. Le chrétien qu'il fut toujours,

voilà bien le seul point de vue que sa franchise a pu celer. Cela s'explique tout autant par la modestie du puriste qui n'a jamais osé rien publier, aucun livre proprement dit, que par celle du chrétien à qui répugnait la vanité des routines peu méritoires à la vérité. Cela s'explique aussi par le tour frondeur de son esprit et le goût des beaux gestes qu'il tenait des Cadets de Gascogne. Romanesque comme on l'est toujours quand on est foncièrement français — à ce point de vue Robert Brasillach juge Racine supérieur à Corneille — son profil moral et psychologique tranchait sur l'uniformité de son temps. Un type comme lui se serait trouvé à l'aise dans cinquante ans, alors que les signes actuels indiquent bien, qu'en dépit de toute discipline contraire, nous aurons peut-être ,si nous persévérons, retrouvé nos origines françaises. Serait-il venu trop tôt dans un temps trop petit? Peut-être... Pour une meilleure influence, il eût mieux valu attendre que nous eussions pris conscience de notre nudité et de notre souffrance. Que dis-je? Au contraire, il fut précisément un de ces rares vivants qui nous ont fait soupçonner et désirer la splendeur d'une nouvelle aurore. C'est grâce à lui si, comme les nénuphars blancs de François de Curel, dans *La Nouvelle Idole*, plus de Canadiens français ont une folle envie de vivre. Apôtre de la pensée et de la

culture françaises, donc de la survivance, tel fut Olivar Asselin.

La petitesse de notre temps nous l'a fait voir comme à contre-jour. Même de son vivant et surtout depuis qu'il n'est plus, sa figure a pris le ton des très vieilles toiles. D'un geste pieux, j'ai essayé, en atténuant la matité poussiéreuse de l'oubli, d'en faire ressortir la vraie figure.

Vous qui fûtes ses amis, le reconnaissez-vous? Avouez, vous ses adversaires, qu'il fut tout de même grand. Et surtout, vous autres, jeunes hommes qu'il aima tant, lui qui savait le redressement décisif, l'enjeu des bataillons neufs, ne voyez-vous pas qu'à travers le prisme de la jalousie, on ne vous en a montré qu'une grimaçante caricature? Des natures complexes, riches en oppositions intimes, la pruderie fait des abstractions sans magie. Les êtres charnels, capables d'exaltations et de dépressions, de sursauts et de détentes, affligent l'hypocrisie bourgeoise. Pourtant, malgré ses défauts — une certaine absence d'humilité et un manque de magnanimité qui parfois poussaient le logicien à justifier ce que sa conduite avait de plus subjectif — Olivar Asselin reste un modèle pour la jeunesse. Il accepta la vie sans soupçon. De son repos, de son confort, il osa faire litière. A une époque d'opportunisme gavé, il affronta les sacrifices héroïques. Ainsi purifié de toute mesquinerie, il pou-

vait scruter les sentines obscures de la politique, de la pensée, de l'éducation. Il fut le premier à comprendre que le problème de notre relèvement est d'ordre éducationnel. Sur ces points essentiels, il prit position avec une violence qui bousculait ses contemporains et les scandalisait. Contre la suffisance et l'arrogance où s'encroûtait l'éducation, Asselin personnifia la première réaction. Le plus grand malheur de la jeunesse est de perdre ses enthousiasmes en vieillissant avant l'heure. C'est, en calmant trop la fièvre de son âge, de cesser de maintenir le reste du monde à la température normale. C'est d'accepter sans discussion l'héritage diminué, dont la dilapidation n'est pas son fait. C'est de se voir, sans révolte, inscrire dans une société organisée en dehors d'elle. Dans le domaine catholique comme dans l'ordre culturel, la jeunesse doit incarner la réaction. S'il est vrai qu'importe d'abord un retour intégral à la pensée française, à ceux qui en ont charge, de s'aviser qu'Olivar Asselin, par les parties admirables de sa vie, demeure un modèle, un exemple, un argument.

Bibliographie d'Olivar Asselin

Le problème municipal. (La leçon que Montréal doit tirer de l'expérience des Etats-Unis) brochure de 16 pages, Montréal, 85 B. rue Drolet, 15 décembre 1909.

A Quebec view of Canadian Nationalism. (An essay by a dyed-in-the-wool French-Canadian, on the best means of ensuring the greatness of the Canadian fatherland) December 1909, 60 pages, Guertin Printing Company Ltd, Montreal.

Les "Souvenirs Politiques" de M. Ch. Langelier. (Feuilles de combat). (Petite étude pour les gens intelligents qui n'aiment pas — mais qui sont parfois exposés à se faire "emplir"). Avril 1909, 40 pages. Chez l'auteur, 85 B, rue Drolet, Montréal.

La défense navale de l'empire britannique. (Feuilles de combat). (Brève étude à l'usage des journalistes incapables de penser — au premier rang desquels l'auteur se fait un devoir de mettre le gras personnage qui à la *Patrie* porte le nom de rédacteur en chef) mai 1909. 48 pages. Chez l'auteur, 85 B, rue Drolet, Montréal.

L'"Action Catholique" les évêques et la guerre. (Petit plaidoyer pour la liberté de pensée du bas clergé et des laïques catholiques en matière politique) 1914. 82 pages. Chez l'auteur, Boul. S.-Joseph, 134 est, à Montréal.

Le sou de la pensée française. (L'auteur a voulu, en publiant cette feuille, servir la vérité et faire rager les crétins. On pourra contribuer à ce résultat en la faisant circuler) 46 pages, Montréal 1913.

L'émigration belge et française au Canada. (Rapport sur enquête faite durant l'hiver de 1911-12, à la demande du ministère de l'Intérieur) Ottawa, 1913.

Les évêques et la propagande de l'Action catholique. (Pour faire suite à une brochure de 82 pages de même format, sur l'*Action catholique, les évêques et la guerre*") 60 pages, Montréal, 1915.

Pourquoi on aime la France. (Extraits de deux discours prononcés, l'un au Canada en janvier 1915, l'autre en France en juin 1917, 16 pages, Paris, 1917.

Les volontaires canadiens-français. (Discours prononcé le 28 juin 1917 à Paris, devant la section France-Canada du Comité France-Amérique.) Publié dans le numéro de septembre de la revue *France-Amérique*, 8 pages, Paris, 21, rue Cassette, 1917.

De nos besoins intellectuels. (Texte d'une conférence faite à Saint-Sulpice) 32 pages, Montréal, 1919.

L'Oeuvre de l'abbé Groulx, Brochure de 96 pages, Bibliothèque de l'*Action française*, Montréal, 1923.

Les Canadiens français et le développement économique du Canada, pages 25 à 46 dans *Les Canadiens français et la confédération*, Bibliothèque de l'Action française, Montréal, 1927.

L'industrie dans l'économie du Canada français. Tract de l'Ecole sociale populaire, Montréal, 1938.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 7

Biographie 13

Anthologie 81

Commentaires 167

Postface 213

Bibliographie d'Olivar Asselin 219

Achevé d'imprimer
le 14 novembre 1938,
aux ateliers du
Courrier de Saint-Hyacinthe
pour les
Editions Bernard Valiquette,
Montréal.

Le *petit* atelier
outillé comme un
grand

Ses réalisations typographiques assurent à la clientèle une originalité qui tient de l'exclusif

LE COURRIER
DE SAINT-HYACINTHE

Au service du public depuis 1853

HERMAS BASTIEN

Olivar Asselin

MONTRÉAL
1938

Chez le même éditeur

Déjà paru

Edouard Montpetit: *La Conquête économique*, t.I.

En préparation

Jean Narrache: *J'Parl' pour parler* (poèmes)

Victor Barbeau: *La Langue française*
(titre provisoire)

Prix : $1.00

LE COURRIER DE
SAINT-HYACINTHE